EPB/B
54332/B Vol. 10

~~Box 182~~

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME X.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

53000

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

THÉATRE.

TOME VIII.

PARIS
DELANGLE FRÈRES,
ÉDITEURS-LIBRAIRES,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M.DCCC.XXIX.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

NOTICE

SUR LES COMÉDIES DE VOLTAIRE.

Le caractère du génie de Voltaire, plus remarquable par la finesse, le trait, les graces, et la sublimité, que par la naïveté et la force comique, ne l'appelait peut-être pas à marcher avec succès sur les traces de Molière et de Regnard. Il saisissait bien les ridicules; il les rendait avec beaucoup d'esprit; il les peignait même avec originalité, et leur imprimait un cachet ineffaçable; mais il était plus plaisant et plus gai qu'il n'était comique.

Quelques unes de ses comédies ne sont pourtant pas dépourvues de mérite, et dans toutes il y a de l'esprit, des saillies heureuses, des choses plaisantes, de beaux vers; mais elles ne prendront jamais rang parmi les chefs-d'œuvre dont Thalie a si richement doté notre théâtre, quoique on y revoie quelquefois avec plaisir *Nanine*, *l'Enfant prodigue*, et *le Droit du Seigneur*.

Le genre de comédie adopté par Voltaire a plus de rapport avec la saillie facétieuse des Italiens, et avec l'*humeur* des Anglais, qu'avec la verve comique du contemplateur Molière. Il ne s'est pas au surplus imposé la tâche de peindre un de ces grands tableaux de genre qui ont exercé le génie de nos illustres comiques, et à l'exécution desquels ils ont consacré de longues veilles:

le chantre d'Œdipe et de Henri était trop occupé de poëmes, de tragédies, et d'ouvrages historiques; sa vocation vers les objets sublimes était trop déterminée, pour qu'il pût employer assez de forces et de temps aux choses de la vie commune. Quand il y descendait, il n'avait assez d'heures à y donner que pour composer un conte, ou produire un dialogue, ou improviser une satire; et ces petites pièces étaient des chefs-d'œuvre. Mais la comédie exige toutes les veilles d'un poëte, ou du moins une grande partie de son temps.

Voltaire d'ailleurs, par le caractère de son esprit, par la position où il se trouvait, par le but qu'il s'était proposé, ne devait pas voir du côté vraiment comique les erreurs qu'il voulait combattre, les abus qu'il desirait détruire, les scélérats qu'il importait de démasquer. Il put bien, dans ses délassements, leur lancer quelques traits plaisants; mais sa sensibilité si vive et si profonde ne lui permettait pas de se borner à rire long-temps de ce qui excitait son indignation.

La Harpe nous semble être allé trop loin quand il s'est permis de dire: « Parmi les talents qui ont manqué à Voltaire, et on les compte, il faut mettre celui de la comédie proprement dite. Il s'y était essayé de bonne heure, et même avec soin, mais non pas avec succès. *L'Indiscret*, joué en 1725, n'eut que six représentations; il ne fut repris qu'au bout de quarante ans, et ne réussit pas davantage. L'indiscrétion n'est dans cette pièce qu'une nuance de la fatuité: Damis n'est indiscret que sur l'article de la galanterie.... Mais si Voltaire n'a jamais conçu un caractère comique, il avait, du moins une fois, saisi le style de la comédie

dans les personnages qui ne sont que raisonnables. »

Il ajoute : « Si cet homme qui, dans d'autres genres d'ouvrages, a porté si loin le talent de la bonne plaisanterie, en prose et en vers, n'a point eu celui de la plaisanterie comique, d'abord c'est que le comique et le plaisant, quoique ce dernier puisse et doive servir à l'autre, ne sont point essentiellement la même chose. Dans une satire, dans une épître, dans un badinage quelconque, la gaieté naturelle et l'esprit peuvent vous suffire ; vous parlez en votre nom, et vous pouvez vous servir de tous vos moyens. Mais au théâtre tout change de face ; il faut être comique par les situations et par les caractères, et Voltaire n'a jamais su être ni l'un ni l'autre. Ensuite ce sont ces situations et ces caractères qui déterminent le ton de plaisanterie convenable à la scène, et c'est encore ce que Voltaire n'a pu saisir. Mais pourquoi des hommes bien inférieurs à lui en sont-ils venus à bout? La raison que je vais en donner paraîtra peut-être singulière ; je crois cependant que c'est la véritable. Deux qualités ont dominé chez lui : une imagination singulièrement mobile et flexible, et une incroyable vivacité d'esprit. L'une l'a servi à merveille dans la tragédie, l'autre lui a nui beaucoup dans la comédie. Il n'avait qu'à se laisser aller à son imagination pour se mettre à la place des personnages tragiques ; rien ne lui était plus facile, et il trouvait en lui des passions, des sentiments, de grandes idées, tout ce que recèlent les trésors d'une imagination heureuse et poétique, et cette imagination il l'avait. Mais il n'avait pas moins de ce qu'on appelle esprit proprement dit ; il en avait infiniment ; nul

homme n'en a eu davantage; et, si dans la tragédie il n'avait qu'à suivre l'essor de son imagination, dans la comédie au contraire il fallait se rendre maître de son esprit, s'en dépouiller absolument pour en prendre un subordonné mais nécessaire; et c'est ce qui lui était très difficile, et peut-être même impossible. En fait d'esprit il était trop *lui* pour devenir un *autre :* c'eût été un effort trop pénible, et tout ce qui demandait de l'effort répugnait à la manière d'être de cet homme extraordinaire, que la nature avait tellement favorisé qu'il a fait à-peu-près sans peine tout ce qu'il a fait de bon et de beau. Cet homme qui, communiquant de tous côtés le mouvement irrésistible qui l'entraînait, a donné son esprit à tout un siécle, ne pouvait pas se plier à celui d'un personnage de comédie. Que fesait-il? il lui donnait le sien propre, ou lui en donnait un qui ne ressemblait à rien. »

Indépendamment des comédies que nous publions, Voltaire en avait composé au moins deux qui ne font point partie de son théâtre imprimé.

La première est *l'Envieux*, comédie en trois actes et en vers alexandrins. Il en est question dès le 6 décembre 1738, et le 7 janvier 1739, dans deux lettres adressées par l'auteur au comte d'Argental, son meilleur ami, son ange gardien, comme il l'appelle avec esprit et avec raison. On lisait à ce sujet, dans la correspondance de l'édition de Kehl, une note de Condorcet ainsi conçue : « *L'Envieux*, comédie en trois actes et en vers, de M. de Voltaire. Il en avait donné le manuscrit à l'abbé de La Mare, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. On a recouvré cette piéce, et une

autre intitulée *les Originaux*, mais trop tard pour avoir pu les insérer dans cette édition.» *Les Originaux* ont depuis paru dans diverses réimpressions des Œuvres complètes de Voltaire. Quant à *l'Envieux*, M. de Croix avait eu la bonté de me l'offrir ainsi que divers autres ouvrages du philosophe de Fernei, lorsqu'en 1815 je lui communiquai le projet d'un supplément à l'édition de Kehl. Il avait de son côté rassemblé beaucoup de pièces précieuses; mais il ne voyait alors que les difficultés de leur publication. Il résulte des lettres qu'il m'écrivit à cette époque et quelques années après qu'il me destinait cette importante collection qui eût ajouté, pour le nombre, peu de choses à ce que je possédais; mais *l'Envieux* en fesait partie ainsi que quelques pièces en prose. Venu à Paris en 1821 et ne m'y ayant pas trouvé, M. de Croix s'adressa à M. Beuchot, et c'est à ce savant bibliographe que nous devons la publication de la comédie qui manque à toutes les éditions de Voltaire publiées jusqu'à ce jour[1].

Quant à la seconde pièce, Longchamp raconte dans ses Mémoires (page 205) que Voltaire avait fait une petite comédie qui a été perdue. Elle était en vers et composée d'un seul acte. Il y retraçait, sous le voile de l'allégorie, la malencontreuse découverte qu'il fit de la liaison trop intime de madame du Châtelet et de Saint-Lambert. Quelques vers seulement qu'il conserva de cet opuscule furent placés par lui dans *Nanine*.

[1] * A quelque époque que cette pièce paraisse, l'éditeur s'engage à la donner *gratis* à ses souscripteurs, s'il lui est jamais possible de l'imprimer. (N. D.)

Ainsi que nous avons fait pour les autres compositions dramatiques de Voltaire, nous allons sur le reste de son théâtre faire part de nos recherches littéraires et bibliographiques.

L'INDISCRET.

Voltaire avait terminé cette comédie, qui est la première qu'il ait composée, dans le printemps de 1725, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit en juin de cette année à la présidente de Bernières. La pièce fut jouée et applaudie le 18 auguste suivant[1]; elle fut imprimée dans le courant d'octobre, et parut à Paris, chez Pissot et Flahaut[2]. L'épître dédicatoire à la marquise de Prie fut imprimée en tête de l'ouvrage, telle que nous la voyons aujourd'hui. Secousse, qui donna l'approbation pour l'impression, s'y exprime ainsi sur cette comédie : « Il y règne un comique noble et épuré, qui instruit en amusant. »

« Cette bagatelle, dit Palissot, est remarquable non seulement comme le premier essai de Voltaire dans le genre de la comédie, mais par une scène d'exposition très bien faite, et digne d'un ouvrage plus important. C'est l'indiscrétion de fatuité que l'auteur a voulu peindre et non celle de caractère, celle de l'homme qui, sans projet, sans malice, et par le seul besoin de parler, laisse échapper son secret et ceux des autres, comme un vase fêlé, dit Térence, qui répand l'eau de toutes parts... Cet essai a fourni plus de détails qu'on

[1] Lettre à madame de Bernières, 20 auguste 1725.

[2] 1725, in-8° de cinquante-neuf pages.

ne le pense à plusieurs comédies du même temps, et la réputation de son auteur l'a conservé de loin à loin au théâtre. »

LES ORIGINAUX.

La petite comédie des *Originaux ou Monsieur du Cap-Vert* est de 1732. Elle ne fut pas jouée sur un théâtre public. Représentée d'abord à Cirei, elle le fut depuis à Sceaux chez la duchesse du Maine. Elle n'a été imprimée que depuis l'édition de Kehl. Cette pièce est un de ces deux *Boursoufles* dont Voltaire parle quelquefois dans sa correspondance. Nous avons ajouté au travail de nos prédécesseurs quelques variantes pour le vaudeville de la fin, qui avait été imprimé dès 1785 dans les *Étrennes lyriques* que rédigeait Cholet de Jetfort. Madame de Grafigni [1] parle ainsi de cette pièce : « Voltaire nous a lu ce qu'il appelle *le Grand Boursoufle ;* c'est une pièce en trois actes, écrite d'un naturel charmant. Il l'aurait donnée, si La Chaussée n'avait pas fait *le Préjugé*.... Il l'a montrée à La Quinault il y a dix ans (vers 1728); il croit que c'est de là que La Chaussée a tiré son *Préjugé à la mode* [2]. Il est vrai que la scène du mari et de la femme s'y trouve. Hors qu'elle est plus courte, c'est la même chose. »

L'ÉCHANGE.

L'Échange ou Quand est-ce qu'on me marie ? est le double titre de cette petite comédie qui fut d'abord in-

[1] *Vie privée de Voltaire*, etc., p. 130 et 135.

[2] Joué en 1735; composé de cinq actes en vers.

titulée *le Comte de Boursoufle*, composée de trois actes, qui ensuite furent réduits à un seul : c'est *le Petit Boursoufle*. On désignait sous le nom du *Grand Boursoufle* la précédente qui est restée en trois actes. Voltaire a aussi donné à *l'Échange* un troisième titre, celui de *Thérèse*[1], pris d'un des personnages de la pièce lorsqu'elle s'appelait *le Comte de Boursoufle*, et qu'elle formait les trois actes dont nous avons parlé.

Jouée à Cirei en 1734, puis en 1747 à Anet, chez la duchesse du Maine[2], elle fut, le 26 janvier 1761, représentée sur le Théâtre Italien[3] sous le nom de Voltaire, qui crut devoir la désavouer[4]. Dans le courant de cette même année elle fut envoyée à Vienne en Autriche, où l'on réduisit les trois actes en deux, pour la représenter. Il s'en fit la même année deux éditions in-8°, pp., à l'imprimerie de Ghelen.

Pont-de-Veile, frère de d'Argental, avait conservé de cette pièce une copie qui était ainsi désignée sur son catalogue[5] : N° 1216, *le Comte de Boursoufle*, I A., par Voltaire. Mss.

[1] Lettre à mademoiselle Dumesnil, 4 juillet 1743; inédite, citée par M. Beuchot, t. VII de l'édition Perronneau, p. 575.

[2] Correspondance inédite de madame Du Deffand; Paris, 1809, deux volumes in-8°, et *Biographie universelle*, art. Staal (Mlle de).

[3] L'*Année littéraire* (1761, t. IV, p. 73 à 85) en rend compte et donne l'intitulé suivant : *Quand est-ce qu'on me marie?* comédie en trois actes, en prose, traduite de l'anglais. Fréron assure qu'il en possédait le manuscrit depuis plusieurs années, et qu'il portait pour titre : *Le Comte de Boursoufle*, comédie en trois actes, en prose. Elle n'avait pas encore été imprimée. Ce manuscrit était conforme à celui dont M. Renouard a fait usage en 1826.

[4] Lettre à d'Argental, 26 janvier 1761.

[5] Page 166, section des opéra comiques.

Imprimé de nouveau en 1817 dans la réimpression des Œuvres complètes de Voltaire, *l'Échange* parut fort à propos en 1826[1] avec son premier titre : *Le Comte de Boursoufle*, auquel le nouvel éditeur ajouta celui-ci, *ou les Agréments du droit d'aînesse.* C'était à l'époque où les ennemis de la liberté et de la philosophie essayaient de ressusciter le régime barbare dont la révolution nous a délivrés, et comme de raison mettaient beaucoup de perfidie et d'obstination à remettre en honneur le droit ou, pour mieux dire, le privilége d'aînesse.

Voici la concordance des personnages du *Comte de Boursoufle*, et de *l'Échange:*

LE COMTE DE BOURSOUFLE.	LE COMTE DE FATENVILLE.
LE CHEVALIER, frère du comte.	LE CHEVALIER, frère du comte.
LE BARON DE LA COCHONNIÈRE.	LE BARON DE LA CANARDIÈRE.
Mlle THÉRÈSE, fille du baron.	Mlle GOTTON, fille du baron.
MARAUDIN, intrigant.	TRIGAUDIN, intrigant.
MADAME BARBA, gouvernante de mademoiselle Thérèse.	MADAME MICHELLE, gouvernante de mademoiselle Gotton.
LE BAILLI.	LE BAILLI.
PASQUIN, valet du chevalier.	MERLIN, valet du chevalier.
COLIN, valet du baron.	JÉROME, COLIN, MARTIN, valets du baron.
VALETS de la suite du comte.	VALETS de la suite du comte.

L'ENFANT PRODIGUE.

Voltaire, dans une lettre à d'Argental[2], s'exprime ainsi : « Je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'in-

[1] 1826, Paris, Jules Renouard, in-32.

[2] 4 avril 1736.

« térêt serait étranglé et perdu ; il faut que des recon-
« naissances soient filées pour toucher; mais j'ai re-
« tranché la Croupille; mais j'ai refondu la Croupillac;
« mais j'ai retouché le cinquième acte; mais j'ai refait
« des scènes et des vers par-tout. »

Il fut question de dérober le nom de l'auteur à la curiosité du public. Le jour de la première représentation, c'était encore un secret entre d'Argental, Berger, mademoiselle Quinault, et le poëte. C'était pourtant le secret de la comédie. Représentée le 10 octobre 1736, sous le titre de *l'Enfant prodigue ou l'École de la Jeunesse*, on ne savait encore à qui attribuer cette pièce quelques jours après.

Elle fut durement critiquée dans le *Mercure* de décembre 1736. Un anonyme y fit insérer une diatribe intitulée : « Lettre de M. le chevalier de .... à madame la comtesse de .... sur la comédie intitulée *l'Enfant prodigue*, etc. » On critiqua jusqu'aux noms des personnages, et entre autres celui de la baronne de Croupillac, qui n'a pourtant rien de plus choquant que le Pourceaugnac de Molière, et ce Croupignac du *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*, qu'ils font connaître dans ces vers :

Car entre Blayes et Jonsac
On ne trouve que Croupignac.
Le Croupignac est très funeste;
Car le Croupignac est un lieu
Où six mourants fesaient le reste
De cinq ou six cents que la peste
Avait envoyés devant Dieu.

L'Enfant prodigue ne fut imprimé qu'à la fin de 1737,

sous la date de 1738[1], et avec ce titre : « *L'Enfant prodigue*, comédie en vers dissyllabes, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 10 octobre 1736. »

En 1747 *l'Enfant prodigue* fut choisi pour la première pièce qui devait être jouée au spectacle des Petits Cabinets de Louis XV. Ce spectacle, dont le roi et sa favorite (madame de Pompadour) eurent l'idée, avait pour directeur le duc de La Vallière, pour secrétaire et souffleur l'abbé de La Garde[2]. Les acteurs étaient le duc d'Orléans, le duc d'Ayen, le duc de Nivernais, le duc de Duras, le comte de Maillebois, le marquis de Courtenvaux, le duc de Coigni, et le marquis d'Entraigues. Les actrices n'offraient pas des noms moins distingués : c'étaient la duchesse de Brancas, la marquise de Pompadour, la comtesse d'Estrades, et cette madame de Marchais[3], qui depuis devint la comtesse d'Angivilliers. Voltaire assista à la seconde représentation que l'on donna de son *Enfant prodigue*.

Ce fut au sujet de ces spectacles qu'il adressa à la favorite ces jolis vers :

> Ainsi donc vous réunissez
> Tous les arts, les talents de plaire....

Palissot parle en ces termes de la comédie de *l'Enfant prodigue* : « Cette pièce s'est conservée au théâtre, quoiqu'elle y soit indignement défigurée par le caprice des comédiens qui n'ont jamais consulté les éditions

[1] Paris, Prault, 1738, in-8°.

[2] Secrétaire et bibliothécaire de madame de Pompadour.

[3] Parente de madame de Pompadour.

de l'auteur [1]... On voyait bien que l'ouvrage ne pouvait être d'une main vulgaire : on nomma successivement ceux des gens de lettres qui avaient le plus de célébrité; mais Voltaire ne fut pas même soupçonné. Si d'un côté on était frappé des traits de maître qui brillent dans la piéce, de l'autre on était arrêté par des fautes où l'on ne reconnaissait personne. Les beautés semblaient exquises et d'un genre supérieur à la manière des meilleurs écrivains, comme les défauts paraissaient au-dessous de l'opinion qu'ils avaient donnée de leurs talents. L'assemblage singulier de l'intérêt le plus noble avec un comique beaucoup trop chargé, d'un style plein d'élégance et de charme avec un style quelquefois trivial, aurait pu faire croire qu'un même esprit n'avait pas présidé à tout l'ouvrage. Cependant le succès en fut assez brillant pour que Voltaire ne dédaignât pas de l'avouer. Pénétré, pour le génie de Molière, d'une admiration qui ne s'est jamais démentie, et n'ayant jamais varié sur la préférence qu'on ne peut refuser au vrai genre de la comédie, il avait cru pouvoir essayer un genre mixte où la plaisanterie pourrait se mêler à des situations intéressantes. Cette confusion, il faut en convenir, ne pouvait produire qu'un ensemble vicieux..., bigarrure dont les plus grandes beautés ne peuvent faire disparaître la bizarrerie. »

La Harpe remarque que les deux derniers actes de cette comédie « sont d'un intérêt touchant qui soutient

[1] C'est une des raisons qui nous ont déterminé à donner toutes les différences que le manuscrit de la comédie présente en le comparant avec les éditions revues par l'auteur.

la pièce au théâtre, mais que les trois premiers sont faibles. »

Nous avons tiré de la préface de 1738, que les éditeurs des Œuvres complètes n'ont pas donnée entièrement conforme à l'imprimé de Prault, une variante qui n'avait pas encore été recueillie dans leur collection. Les variantes en vers ont été fort augmentées par nous, sur-tout pour les différences qui existent entre les dernières éditions et le manuscrit de la Comédie Française.

LA PRUDE.

Voltaire s'occupait de la composition de *la Prude* dès le mois d'avril 1744, à en juger par une lettre qu'il écrivit à d'Argental vers la fin de ce mois [1]. Il paraît que cette pièce avait été l'objet de quelques critiques fondées, car il y répond en 1747 dans une lettre à ce courageux ami de la philosophie et des lettres.

« *La Prude*, dit La Harpe, est une espèce de tartufe femelle, dont l'hypocrisie et la dépravation sont grossières et maladroites. L'intrigue est forcée, la versification est facile et négligée; les scènes sont mêlées de jolis vers. »

Suivant Palissot, « on reconnaît dans *la Prude* la manière et les défauts de *l'Enfant prodigue;* mais on n'y trouve aucune de ses beautés; le lecteur est à peine consolé par quelques détails. »

[1] Le 28 avril 1744.

LA FEMME QUI A RAISON.

Cette bagatelle est de 1749.

Dans le courant de janvier 1760 Voltaire écrivit, au sujet de cette pièce, une lettre à Pierre Rousseau et aux autres rédacteurs du *Journal encyclopédique*. Cette lettre a pour objet de réclamer contre une édition incorrecte de *la Femme qui a raison*, édition qui annonçait la pièce comme « représentée à Carouges, donnée par M. de Voltaire, et imprimée à Genève; » titre qui, suivant le poëte, présentait trois faussetés. Il ajoutait : « Voici une réponse aux politesses de l'*Année littéraire*. « La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze « ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, « où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières per- « sonnes du royaume pour la naissance, et peut-être « pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce « monarque... Une telle assemblée savait, peut-être « aussi bien que l'auteur de l'*Année littéraire*, ce que « c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les « deux tiers de la pièce furent composés par un homme « dont j'envierais les talents, si la juste horreur qu'il a « pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de « théâtre ne l'avait fait renoncer à un art pour le- « quel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière par- « tie de l'ouvrage; je remis ensuite le tout en trois ac- « tes, avec quelques changements légers que cette « forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, « qui n'a jamais été destiné au public, est très différent

« de la pièce qu'on a très mal-à-propos imprimée sous « mon nom. »

Non content d'avoir mis cette comédie en trois actes, Voltaire la remania et la réduisit en un acte. Il est fort douteux qu'il l'ait fait jouer sous cette nouvelle forme.

Laissons Palissot parler sur cette production très faible d'un grand homme, qui, rarement à la vérité, mais pourtant quelquefois, sommeillait comme Homère : « Il y a quelque ressemblance entre cette bagatelle et la jolie comédie du *Retour imprévu;* mais l'extrême différence de l'exécution laisse à peine apercevoir ce qu'il y a de commun dans les deux ouvrages. La gaieté comique de Regnard est naturelle et franche, celle de Voltaire est recherchée, et tombe presque toujours dans le bas. »

La Harpe s'est exprimé sur cette comédie et sur celle du *Dépositaire* avec un laconisme fort tranchant. « On y trouve, dit-il, quelques détails agréables; mais ces deux ouvrages sont également destitués d'action, de vraisemblance, de bienséance, et de goût. »

NANINE.

Ce fut à Commercy, suivant Longchamp [1], que Voltaire composa la jolie comédie de *Nanine :* par conséquent c'était vers le milieu de 1748. Toutefois il n'est question de *Nanine* dans la Correspondance qu'un an après. On voit [2], par deux lettres à d'Argental, qu'il

[1] Page 205.

[2] 24 et 29 juillet 1749.

avait eu le projet de mettre cette pièce en cinq actes, mais que ses autres travaux le forcèrent de renoncer à cette entreprise.

Nanine fut représentée pour la première fois le 16 juin 1749, et Voltaire y fit quelques corrections au mois d'auguste suivant.

La pièce fut imprimée la même année sous ce titre : « *Nanine*, comédie en trois actes, en vers de dix syllabes, donnée par l'auteur. » Paris, Le Mercier, 1749, in-12.

Comme chacun sait, le sujet de *Nanine* est le même que celui de la *Paméla* de Richardson, traité par La Chaussée et par Bussy, dont les pièces ne purent se soutenir au théâtre, quoiqu'elles offrissent l'une et l'autre des situations intéressantes et quelques bonnes scènes.

« Voltaire en se jouant, dit Palissot, imagina de rajeunir ce sujet sous le nom de *Nanine ;* et cette jolie bagatelle, marquée à l'empreinte de son génie, est une des petites pièces qu'on revoit sur la scène avec le plus de plaisir, et qu'on joue le plus ordinairement en société. Elle est de ce genre mixte qu'il avait adopté dans *l'Enfant prodigue*, c'est-à-dire mêlé d'intérêt et de comique. Le comique en est d'un meilleur ton ; le personnage de la vieille marquise d'Olban est même une imitation assez heureuse de celui de madame Pernelle dans Tartufe ; mais le pathétique est toujours ce qu'il y a de mieux. Nanine est vraiment intéressante ; et le rôle du comte d'Olban, rempli de beaux détails, fut parfaitement rendu par le célèbre Grandval... *Nanine* est la plus jolie comédie de Voltaire ; il y aurait de l'in-

justice à la juger avec rigueur; et, lorsqu'elle parut, Voltaire était le seul de qui l'on pût attendre une pièce dont les défauts sont rachetés par des beautés si piquantes. »

L'ÉCOSSAISE.

« Fréron abusait depuis long-temps de son métier d'écrivain folliculaire pour décrier, s'il l'avait pu, ceux des gens de lettres qui s'étaient le plus distingués par leurs talents. Il avait sur-tout fatigué Voltaire de ses critiques injurieuses. Ce grand homme, que le mépris eût beaucoup mieux vengé, ne dédaigna pas de descendre dans l'arène avec l'écrivain de feuilles, et le livra, non seulement au ridicule, mais à la haine publique, dans *l'Écossaise*. Sous le nom de Frélon, remplacé au théâtre par celui de Wasp, qui veut dire guêpe en anglais, il fit de ce malheureux la plus maligne caricature. »

C'est Palissot qui s'exprime ainsi, et qui lui-même se servit, dans la *Dunciade*, du scalpel d'Apollon pour écorcher le Marsyas de l'*Année littéraire*, comme il fit depuis à l'égard de ce Geoffroy du *Journal des Débats*, qu'il représenta sous les traits du chien de la sottise aboyant sans cesse et sans raison au buste de Voltaire [1].

« Cette pièce, dit l'auteur [2], a été faite bonnement et « avec simplicité, uniquement pour faire donner Fré- « ron au diable. Elle ne pourrait être supportée au

[1] Voir, sur Fréron et *l'Écossaise*, ce que dit Condorcet dans la *Vie de Voltaire*.

[2] Lettre à d'Argental, 27 juin 1760.

« théâtre qu'en cas qu'on la prît pour une comédie vé-
« ritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes
« de Hollande, qui ne sont de débit que quand elles
« passent pour être des Indes. »

[1] *L'Écossaise* fut représentée avec beaucoup de succès le 20 auguste 1760, et ce ne fut pas seulement à Paris que l'honnête Fréron fut exécuté [2], il le fut sur les principaux théâtres de province. Cette année 1760 est remarquable dans la vie de Voltaire et dans l'histoire des lettres par la légitime vengeance que le poëte philosophe, aux applaudissements de l'Europe éclairée, tira des ennemis de la littérature, de la raison, et par conséquent de l'humanité. A cette époque parurent *le Pauvre Diable*, *l'Écossaise*, *la Vanité*, *les Facéties parisiennes*, *le Russe à Paris*, etc.

La première édition de cette composition dramatique avait pour titre : « *Le Café ou l'Écossaise*, comédie en cinq actes et en prose, traduite de l'anglais de M. Hume, par Jérôme Carré, 1760. » In-12. On en publia, long-temps après, une autre édition intitulée simplement : « *L'Écossaise*, comédie par M. Hume, traduite de l'anglais; Vienne, impr. de J. Th. Trattnern, 1768. » In-8°.

« On revoit encore *l'Écossaise*, dit La Harpe; ce qui prouve que la fortune qu'elle fit dans sa nouveauté n'était pas due entièrement au plaisir que tout Paris semblait prendre au spectacle d'une vengeance publique... Si elle fut si constamment et si vivement applau-

[1] Voltaire fit aux comédiens le don de sa part des recettes, comme il avait fait pour *l'Orphelin de la Chine* et pour *Tancrède*.

[2] Lettre à Damilaville, 29 auguste 1760.

die, c'était seulement une marque de l'aversion et du mépris qu'on avait pour celui qui en était l'objet... *L'Écossaise* est évidemment une ébauche faite à la hâte: tout y ressent la précipitation et la négligence. Les évènements sont brusqués, les répétitions fréquentes, les scènes tronquées. Freeport et lady Alton sont outrés; mais ce même rôle de Freeport est quelquefois piquant par la bizarrerie, et celui de Lindane est intéressant par un mélange de douceur et de noblesse, de sensibilité et de courage. »

L'abbé Coyer fit imprimer en 1760 une brochure dont le *Journal encyclopédique* du mois d'auguste de la même année reproduisit une grande partie. Cet ouvrage a pour titre: « *Discours sur la satire*[1] *contre les philosophes*, représentée par une troupe qu'un poëte philosophe[2] fait vivre, et approuvée par un académicien[3] qui a des philosophes pour collègues; Athènes (Paris), chez le libraire anti-philosophe. » In-12. Cette brochure est terminée par des remarques judicieuses sur le succès brillant de *l'Écossaise*, et avait pour objet de condamner la comédie des *Philosophes*.

Cependant La Grange, auteur des *Contre-temps*, fit représenter au Théâtre Italien *l'Écossaise*, mise en vers libres[4], qui fut bien jouée et bien accueillie. Le 4 sep-

[1] De Palissot (la comédie des *Philosophes*).

[2] Voltaire.

[3] Crébillon père, bassement jaloux de Voltaire et des philosophes, tragique fort médiocre, qu'une cabale essayait de mettre au-dessus de l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope*.

[4] En voici le titre: « *L'Écossaise*, comédie en cinq actes, traduite de l'anglais, et mise en vers par M. de La Grange, représentée le 20 septembre 1760; Paris, Duchesne, 1760. » In-12.

tembre 1760 on donna à l'Opéra-Comique *l'Écosseuse*, parodie de *l'Écossaise*.

Peu de jours après la première représentation de *l'Écossaise* on en publia à Londres une traduction intitulée : « *The Coffee-House or Fair Fugitive*, a comedy of five acts, written by M. Voltaire; translated from the french; London, Wilkie, 1760. » In-8°. C'est-à-dire *le Café ou la Belle Fugitive*, comédie en cinq actes, écrite par M. de Voltaire, traduite du français. Le traducteur, M. Colman, changea le nom de Lindane en celui de Constance, et celui de Monrose en William.

Le comte de Saint-Étienne avait adressé à Voltaire une Épître sur la comédie de *l'Écossaise;* Voltaire lui répondit à ce sujet le 1er septembre 1760.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

Cette pièce de *Jodelle*, comme l'appelle Voltaire [1], ajustée par un petit Hurtaud [2], traitait décemment ce droit du seigneur dont avaient joui scandaleusement autrefois de pieux gentilshommes, de braves abbés, et tant de ces heureux du moyen âge dont il est de mode depuis quelques années de regretter les vieux us. Au surplus, s'il faut en croire Voltaire, il était devenu fort désintéressé dans la question de ce droit, dont les noms les plus honnêtes étaient prélibation, marquette et cuissage ou jambage : il dit qu'il n'avait pas ce droit dans ses terres, et qu'il ne lui eût alors servi à rien.

La comédie du *Droit du Seigneur* n'avait pas coûté

[1] Lettre à d'Argental, 12 avril 1760.

[2] Hurtaud, pseudonyme de Voltaire, comme Le Gouz.

quinze jours de travail [1]; il retoucha ensuite les deux derniers actes. Après l'avoir attribuée au petit Hurtaud, Voltaire l'attribua à « M. Le Gouz, jeune maître « des comptes de Dijon, et de plus académicien de « Dijon. »

Crébillon refusa, bien entendu, d'approuver cette comédie, dès qu'il sut qu'elle était de l'auteur d'*Oreste*.

D'abord elle fut représentée en cinq actes, sous le titre de *l'Écueil du Sage*, le 18 janvier 1762, puis réduite en trois actes pour être remise au théâtre le 12 juin 1779, un an après la mort de l'auteur.

Le *Mercure* de février 1762 s'exprime ainsi au sujet de la première représentation : « Elle a été reçue avec beaucoup d'applaudissements; la vérité, la sagesse, et l'affectueuse dignité de la morale qui règne depuis le troisième acte de cette pièce jusqu'à la fin, excitèrent même en quelques endroits ce qu'on peut appeler le cri du sentiment. Ce genre de pathétique, dont l'effet ordinaire est le plus grand succès, avait dès-lors fait prévoir celui de la nouvelle pièce. Le concours du public et ses applaudissements ont confirmé la conjecture. »

Au sujet de cette comédie il parut, au mois d'avril 1762, une brochure intitulée : « Lettre de M. D. R. à M. de S. R. sur la *Zulime* de M. de Voltaire et sur *l'Écueil du Sage* du même auteur; Genève (Paris), 1762. » In-8°.

L'Écueil du Sage fut imprimé en 1763 sous le titre du *Droit du Seigneur*; mais on n'avait pas permis de le

[1] Lettre à d'Argental, 26 mai 1760.

lui donner à la représentation. C'est ce qui a fait dire à Palissot, à propos de cette comédie : « Comme elle est fondée sur un de ces abus féodaux dont on respectait encore le principe, quoique tout le monde en reconnût l'absurde injustice, on ne permit point à Voltaire de désigner ouvertement cet abus seigneurial dans le titre de la pièce ; et c'est une nouvelle preuve de la tyrannie que, même dans de petites choses, les inquisiteurs de la pensée exerçaient alors sur les gens de lettres. »

CHARLOT.

Cette bagatelle spirituelle, à la composition de laquelle l'auteur employa moins de trois jours [1], fut jouée à Fernei au commencement de septembre 1767. Voltaire dit [2] qu'il fit *Charlot* en cinq jours, et il donne les détails suivants [3] : « Malgré mes maux, je m'égaie à « voir embellir par des acteurs qui valent mieux que « moi, une comédie qui ne mérite pas leurs peines. « Nous avons trois auteurs dans notre troupe. Vous « m'avouerez que cela est unique dans le monde ; et ce « qu'il y a de beau encore c'est que ces trois auteurs « ne cabalent point les uns contre les autres. »

C'est de *Charlot* qu'il s'agit. D'Argental l'ayant fait représenter sur son petit théâtre, dans le courant de l'hiver de 1782, cette comédie fit assez de plaisir aux spectateurs pour engager les comédiens italiens à de-

[1] Note de Wagnière, *Mémoires sur Voltaire*, p. 264.

[2] Lettre à Damilaville, 28 septembre 1767.

[3] Lettre à Damilaville, 12 septembre 1767.

mander à ce magistrat distingué la permission de la donner au public. Elle fut accueillie avec la bienveillance que l'on devait aux ouvrages, même médiocres, d'un grand homme qui avait consacré tant d'années et de soins à multiplier les chefs-d'œuvre et les jouissances du public éclairé. On applaudit vivement les morceaux remarquables, et on fut charmé du dénouement. C'était madame Verteuil qui jouait le rôle de la comtesse de Givri; celui du marquis avait été confié à Grangé : ils s'en acquittèrent avec talent.

A propos de *Charlot*, Voltaire écrivait à Damilaville[1] : « Je finis ma carrière littéraire par ce grand homme « (Henri IV), comme je l'ai commencée; et je finis « comme lui : je suis assassiné par des gueux : Coger est « mon Ravaillac. »

Nous donnons pour la première fois quelques variantes que nous tirons de deux lettres adressées par l'auteur à Damilaville les 19 et 21 septembre 1767, vers le temps où il fit imprimer sa pièce (Paris, Merlin, 1767, in-8°). Il la retoucha depuis pour une nouvelle édition qu'il ne donna pas.

« L'objet de cette pièce, dit Palissot, est bien peu philosophique, et tend à favoriser un préjugé que l'auteur avait combattu dans plusieurs de ses ouvrages. Son but paraît être de prouver que la naissance imprime un caractère ineffaçable de noblesse ou de roture dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions. Il faut avouer que, aux yeux de la saine raison, il n'est pas de préjugé plus insoutenable et plus démenti par

[1] Lettre à Damilaville, 2 octobre 1767.

les faits... Ce sujet absurde avait été traité dans une mauvaise comédie de Du Fresny, et plus récemment dans une pièce non moins mauvaise de Destouches, intitulée *la Force du Naturel.* »

LE DÉPOSITAIRE.

Composé au commencement de 1769, *le Dépositaire* fut l'objet principal d'une lettre de Voltaire à Thieriot[1]. Il lui dit : « Le sujet de la pièce est le dépôt dont Gour-« ville mit la moitié entre les mains de Ninon, et l'autre « moitié dans celles d'un dévot. Ninon rendit son dé-« pôt, et le dévot viola le sien... Si on était devenu plus « difficile et plus rigoureux à la police qu'on ne l'était « du temps de Tartufe, il serait aisé de substituer les « mots de *probité* à *piété*, et de *bigot* à *dévot*. Ce serait, « à mon avis, une chose fort plaisante de faire réussir « sur le théâtre une *catin* estimable qui fait d'un sot « dévot un honnête homme. »

Voltaire ne destinait d'abord *le Dépositaire* qu'à l'impression[2].

Dans une lettre à Le Kain, Voltaire suppose que « cette petite drôlerie fut faite par l'abbé de Château-« neuf quelque temps après la mort de mademoiselle « Ninon de L'Enclos. » Il semble desirer qu'on la fasse représenter.

Elle fut imprimée en 1772 (Paris, Valade, in-8°) sous le nom de Voltaire ; et le *Mercure* de septembre

[1] 4 mars 1769.
[2] Lettre à Thieriot, 29 mai 1769.

de la même année en rendit un compte détaillé. On en avait déja fait deux éditions en pays étranger[1].

Nos prédécesseurs avaient imparfaitement recueilli les variantes de l'édition de 1772: nous en avons retrouvé sept qui leur avaient échappé.

Terminons cette notice sur les comédies de Voltaire par les considérations suivantes que nous empruntons à Palissot: « Si l'on considère, sous le seul rapport commun qui pouvait être entre eux, Voltaire et Molière comme philosophes, on sentira que le caractère de leur philosophie n'avait aucune ressemblance. D'Alembert l'avait très bien observé dans un paralléle qu'il fit de ces deux grands hommes, et dont on ne saisit d'abord ni l'à-propos ni la justesse. Molière, dit-il, est au spectacle un philosophe observateur, qui démêlait avec finesse les travers de ses semblables, et les corrigeait avec gaieté en les fesant rire les uns des autres; Voltaire, un philosophe sensible, qui compatit à leurs erreurs, à leurs faiblesses, qui les éclaire, les console, et leur apprend à s'aimer.

« A cette différence très marquée M. de Condorcet en ajoute une autre qui nous semble expliquer plus heureusement encore pourquoi Voltaire n'avait eu dans la comédie que des succès médiocres: c'est qu'il avait à un très haut degré le talent de saisir le ridicule des opinions, mais non celui des caractères, le seul pourtant qui, mis en action, soit vraiment propre au genre comique. »

[1] Lettre à Thieriot, 22 juin 1772; collection de Jacobsen, p. 450.

LOUIS DU BOIS.

L'INDISCRET,

COMÉDIE EN UN ACTE.

18 auguste 1725.

A MADAME LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais *Indiscrète* [1];
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles,
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eû votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

[1] * Allusion au titre de la comédie de *l'Indiscret*. (L. D. B.)

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE.
DAMIS.
HORTENSE.
TRASIMON.
CLITANDRE.
NÉRINE.
PASQUIN.
PLUSIEURS LAQUAIS DE DAMIS.

L'INDISCRET.

SCÈNE I.

EUPHÉMIE, DAMIS.

EUPHÉMIE.

N'attendez pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère :
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, et non pas des leçons ;
C'est mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour :
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour ;
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, et, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde
Est celui dont dépend le reste de nos jours :
Ridicule une fois, on vous le croit toujours ;
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage,
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé ;
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;

Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse;
Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHÉMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste et ridicule;
Vous méprisez des soins pour vous bien importants :
Vous m'en croirez un jour; il n'en sera plus temps.
Vous êtes indiscret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talents, de l'esprit, et du cœur;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
Il n'est point de vertu qui rachète les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion,
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour : on peut fort la blâmer;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer :
Pour les femmes sur-tout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos sentiments, et même votre esprit;

Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot ;
Je suis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire ;
Ce n'est pas là mon vice, et, loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'est ici reproché,
Je vous avoue enfin, madame, en confidence
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le silence
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable ;
C'est Hortense. A ce nom jugez de mon bonheur ;
Jugez, s'il était su, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle ;
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle :
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers ; et vous n'en savez rien.

EUPHÉMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content ;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHÉMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHÉMIE.

Eh, eh... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des appas; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le sais.

EUPHÉMIE.

D'elle seule elle reçoit des lois,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHÉMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux, je sais plaire.

EUPHÉMIE.

C'est bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats;
Et les airs trop bruyants ne l'accommodent pas :
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusque dans ses goûts elle a de la sagesse,
Craint sur-tout de se voir en spectacle à la cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour;
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHÉMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit;
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi! chez elle encor je ne suis point reçu;
Je l'ai long-temps lorgnée, et, grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir;
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHÉMIE.

Eh bien! je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plus tôt et sa main et sa foi,
Je vous y servirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure:
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHÉMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS.

Ma mère n'a point tort ; je sais bien qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même ;
Examinons un peu, sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité ; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître et se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît ; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre ;
On danse, on chante, on boit, on sait parler, et feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie ; et vais avoir Hortense ;
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités,
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage :
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCÈNE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Hé! bonjour, commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie...

DAMIS.

Embrassons-nous encor, commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez...

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu, tu m'assommes
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi;
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh! eh! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse !
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre, Erminie ! et qu'elle est tracassière !
Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle : as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier, en confidence,
Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur ;
Que la grosse comtesse en crève de douleur.
Et toi, vieux commandeur, comment va la tendresse ?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même ; et le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Écoute ; il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien!
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit,
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement?...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,

Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh, morbleu ! je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà ! La Fleur ! La Brie !

SCÈNE IV.

DAMIS, TRASIMON, PLUSIEURS LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monseigneur ?

DAMIS.

Remontez vite à la galerie,
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin ;
Allez chez ce vieux duc... Ah ! je le trouve enfin ;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(à ses gens.)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCÈNE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE, à Pasquin, tenant un billet à la main.

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin ;
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin ;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah ! je saurai...

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le marquis qui s'avance.
Bonjour, marquis.

CLITANDRE, un billet à la main.

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE, bas.

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmottes-tu là?

CLITANDRE, bas.

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.

Quel congé! quelle lettre! Hortense... Ah! la cruelle!

DAMIS, à Clitandre.

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

(Il lit.)

« Enfin je céde aux feux dont mon cœur est épris ;
« Je voulais le cacher, mais j'aime à vous le dire :
« Eh ! pourquoi ne vous point écrire
« Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris ?
« Oui, mon cher Damis, je vous aime,
« D'autant plus que mon cœur, peu propre à s'enflammer,
» Craignant votre jeunesse, et se craignant lui-même,
« A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
« Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
« Ne me la jamais reprocher !
« Plus je vous montre ma tendresse,
« Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. »

TRASIMON.

Vous prenez très grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une discréte flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.

Que vous seriez charmés si vous saviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez, et la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! crois... Jusqu'à présent la chose allait fort bien ;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore :
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oison je suis fort attaché ;
Mais, par ma foi, j'en suis très faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est aimable, il est vrai, mais légère ;
L'autre est ce qu'il me faut, et c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez ; allons, il faut bien vous l'apprendre :
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre ;
Çà, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux.
C'est Macé qui l'a peint : c'est tout dire ; et je pense
Que tu reconnaîtras...

CLITANDRE.

Juste ciel ! c'est Hortense.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, et chérit son honneur,
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne ;
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines !
Nous aurions trop à faire à la cour ; et, ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, monsieur...

DAMIS.

Eh bien ! oui, je l'adore ;

Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, à part.

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrètes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monsieur Damis : on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur, et son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! et qu'il est ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANDRE, à part.

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillants?
Mais tu sais que la chasse hier dura long-temps;
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche.
J'avais quatre portraits ballottés dans ma poche;

Celui-ci, par malheur, fut un peu maltraité;
La boîte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez La Frenaye; il est cher, mais habile;
Choisis, comme pour toi, l'un de ses diamants :
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu : ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE, à part.

Où suis-je?

DAMIS.

Adieu, marquis : à toi je m'abandonne;
Sois discret.

CLITANDRE, à part.

Se peut-il?

DAMIS, revenant.

J'aime un ami prudent :
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh! peut-on posséder ce que le cœur desire,
Être heureux, et n'avoir personne à qui le dire?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, à part.

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE, à part.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

DAMIS.

La, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune:
Mais le soleil qui baisse amène ces moments,
Ces moments fortunés, desirés si long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rôde près d'ici, marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE.

Ai-je assez retenu mon trouble et ma colère?
Hélas! après un an de mon amour sincère,

Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait;
Las de me résister, son cœur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et sait plaire.
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:
Et, pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah! que mon cœur vous connaissait bien mal!

SCÈNE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.

L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;
C'est pour mieux triompher. Hortense! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, prenant Pasquin à la gorge.

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! il est vrai que peut-être...
Eh, ne m'étranglez pas! il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
Hortense et mon rival doivent ici se voir.
Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, monsieur...

CLITANDRE.

Ton esprit est rempli d'industrie;
Tout est à toi : voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins;
Tandis qu'il va parer sa petite personne,
Tâchons de lui voler les moments qu'on lui donne.

Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
De ces lieux, en un mot, il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
Un poëte entêté qui récite ses vers,
Une plaideuse en feu qui crie à l'injustice,
Un Manseau tonsuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ses coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagème.
Hortense ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Est un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le sais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite et portrait et lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le scrupule est plaisant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortense.

SCÈNE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

Nérine, j'en conviens, Clitandre est vertueux ;

Je connais la constance et l'ardeur de ses feux :
Il est sage, discret, honnête homme, sincère ;
Je le dois estimer ; mais Damis sait me plaire :
Je sens trop, aux transports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
C'est par les agréments que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en est cent qu'il séduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NÉRINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur si fière ?...

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit ?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
Sa mère, ce jour même, a su, par sa visite,
De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment
Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentiments.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux ;
Voir s'il est en effet si digne de me plaire ;
Connaître son esprit, son cœur, son caractère ;

Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCÈNE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, en grand secret, monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vite la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure.
Dépêchez-moi, j'ai hâte; et, de sa part, ce soir,

J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCÈNE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS, dans le fond du théâtre.

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.

(Il court à Damis, et le tire à part.)

Vous voyez, monseigneur, un des grisons secrets
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

DAMIS.

Lisons.

(Il lit.)

Hom... hom... « Vous méritez de me charmer.
« Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime...

« Mais je ne saurais vous aimer. »
Est-il un trait plus noir et plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point estimable.
Je veux que tout ceci soit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE, à l'autre bout du théâtre.

A-t-il pu jusque-là pousser son infamie?

DAMIS.

Tenez; c'est là le cas qu'on fait de tels écrits.

(Il déchire le billet.)

PASQUIN, allant à Hortense.

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périsse à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!

(Elle jette son portrait.)

PASQUIN, revenant à Damis.

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, monsieur.

DAMIS.

Il est quelques maîtresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!

(à Pasquin.)

Prends ma bourse. Dis-moi pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également;
Mais sur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, s'étant avancé vers Pasquin.

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer parfois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN, à Hortense.

Vous n'avez rien, madame, à desirer de moi?

(à Damis.)

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE, revenant.

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, et me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô ciel! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu?

DAMIS.

Moi! je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi! j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous...

DAMIS.

Ah! j'aperçois Clitandre.

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens-çà, marquis, viens-çà. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre saurait...

DAMIS.

Ne craignez rien, madame ;
C'est un ami prudent à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident, qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah ! marquis, je ressens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle... il faut que je la suive.
(à Hortense.)
Attends-moi. Demeurez. Ah ! je suivrai vos pas.

SCÈNE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avouerai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils se devraient haïr tous deux assurément :
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle ; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai ; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux ; il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, et le renvoie.

Je sens des mouvements de chagrin et de joie,
D'espérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! marquis, cher marquis, parle; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence?
D'où vient que son portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ses mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS, à Pasquin.

Et vous, monsieur le traître,
Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN, à Clitandre.

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE, à Damis.

Eh! monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Épargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenants secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.
(à Clitandre.)
Ah! monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, un masque à la main et en domino;
TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment! montrer par-tout et lettres et portrait!
En public! à moi-même! Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE, à Nérine.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu !
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE, à Nérine.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penses-tu ? dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême :
Je devrais le haïr, peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et sans parler de moi ;
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi ; dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre et le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle ;
Je saurai ce qu'il pense et de moi-même et d'elle :

C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

(à Trasimon.)

Ne vous écartez point, restez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, seule, en domino, et son masque à la main.

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconstants.
Sachons, sous cet habit, à ses yeux travestie,
Sous ce masque, et sur-tout sous ce nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour ou bien de vanité,
Si je dois le haïr ou lui donner sa grace.
Mais déja je le vois.

SCÈNE XX.

HORTENSE, en domino et masquée; DAMIS.

DAMIS, sans voir Hortense.

C'est donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leurs rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;

Elle régle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, à part.

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Églé, Doris... Mais qui les peut compter?
Quels plaisirs! quelle file!

HORTENSE, à part.

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause et le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,

Qu'il me fasse sur-tout de brillants sacrifices ;
Sans cela je ne puis accepter ses services :
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter :
J'ai fait en peu de temps d'assez belles conquêtes ;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore ?

DAMIS.

Eh !... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle et la vive Erminie,
Clarice, Églé, Doris ?...

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là ?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là ;
Ces dames, entre nous, sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah ! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui, sage en sa conduite, évitât les éclats,

Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse...

DAMIS, s'asseyant auprès d'Hortense.

Écoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi;
Elle n'est près de vous ni touchante ni belle :
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE, à part.

A l'indiscrétion joindre la calomnie!

(haut.)

Contraignons-nous encore. Écoutez, je vous prie;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

HORTENSE, à part.

Peut-on plus loin pousser l'audace et l'imposture!

DAMIS.

Non, je ne vous mens point; c'est la vérité pure.

HORTENSE, à part.

Le traître!

DAMIS.

Eh ! sur cela quel est votre souci ?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt...

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.

(Il lui donne la lettre.)

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, se démasquant.

Oui, je la connais, traître ! et je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est temps ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE XXI.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE, à Clitandre.

Si je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.

CLITANDRE.

Ah! madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON, à Damis.

Je vous l'avais bien dit que je la rendrais sage.
C'est moi seul, mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu : possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste ciel! désormais à qui peut-on parler?

FIN DE L'INDISCRET.

VARIANTES

DE L'INDISCRET.

V. 126. Premières éditions :

Je suis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, et plus vive, et plus belle.
Je ne suis pas trop vain; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je suis jeune, assez beau, vif, galant, fait à peindre;
Je sais plaire au beau sexe, et sur-tout je sais feindre.

V. 136. Ibid. :

Avec cet air aisé que j'attrape si bien,
Je vais être de plus maître d'un très gros bien.
Ah! que je vais tenir une table excellente!
Hortense a bien, je crois, cent mille francs de rente :
J'en aurai tout autant, mais d'un bien clair et net;
Que je vais désormais couper au lansquenet!

V. 245. Ibid. :

CLITANDRE.

Il est vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raison;
Mais vous auriez de moi méchante opinion,
Si je me contentais d'une seule maîtresse;
J'aurais trop à rougir de pareille faiblesse.
A Julie en public je parais attaché;
Mais, par ma foi, j'en suis très faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est coquette, et paraît bien légère;
L'autre est très différente, et c'est solidement
Que je l'aime.

NOTES

DE L'INDISCRET.

v. 9. Sur un nouveau venu le courtisan perfide, etc.

Imitation de ces vers de Jocaste dans *OEdipe* (acte III, scène I) :

Des courtisans sur nous les inquiets regards, etc., etc.

v. 251. C'est Macé qui l'a peint; c'est tout dire....

Jean-Baptiste Macé, peintre du roi, fort en vogue alors par l'élégance de ses miniatures.

v. 417. Vous voyez, monseigneur, un des grisons secrets
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.

On donnait, il y a près d'un siécle, le nom de *grisons* à des laquais vêtus de gris, pour qu'ils ne fussent pas reconnus aux couleurs de leur livrée. — Les *poulets*, ou billets d'amour, étaient ainsi appelés, dit-on, parcequ'ils étaient portés par des marchands de poulets, qui s'introduisaient dans les maisons à la faveur de leur commerce, et qui savaient, au besoin, les cacher sous les ailes de ces oiseaux. Il est toujours bon de rappeler l'origine de certaines expressions qui tiennent à des usages anciens, et dont la tradition même s'est effacée : ces sortes de remarques ont du moins le mérite d'en fixer le sens.

v. 422. Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime.

Ce vers est sans rime dans toutes les éditions.

v. 607. Qui pourraient de tout autre enfler la vanité,

Je mets *pourraient* au pluriel dans ce vers, parceque je l'ai trouvé ainsi dans toutes les éditions que j'ai consultées : mais la locution *plus d'une*, qui précède, veut ordinairement le verbe au singulier. (E. A. L.)

FIN DES NOTES DE L'INDISCRET.

LES ORIGINAUX,

OU

MONSIEUR DU CAP-VERT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

1732.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce fut composée en 1732, et jouée la même année au château de Cirei, chez madame la marquise Du Châtelet, et depuis à Sceaux, chez madame la duchesse Du Maine. Il en est parlé dans le Dictionnaire philosophique, article *Art dramatique*. Mais l'auteur, qui probablement n'avait plus cette pièce, y parle d'un armateur de Bordeaux au lieu d'un armateur de Baïonne. Un ancien secrétaire de Voltaire en avait gardé une copie sur laquelle celle-ci a été faite. J'ai entre les mains deux manuscrits de cette pièce : l'un, intitulé, *les Originaux*; l'autre, *Monsieur Du Cap-Vert*. Je n'ai pas cru devoir m'astreindre à copier servilement l'un des deux manuscrits : quoique celui qui a pour titre *les Originaux* soit meilleur sous beaucoup de rapports que celui qui est intitulé *Monsieur Du Cap-Vert*, ce dernier m'a fourni quelques corrections dont je devais profiter. J'avais d'abord entrepris de donner les variantes de ces deux manuscrits ; mais elles se sont trouvées en trop grand nombre et trop peu importantes pour que je me décidasse à les faire imprimer.

PERSONNAGES*.

M. DU CAP-VERT, armateur.
LE PRÉSIDENT BODIN.
LA PRÉSIDENTE BODIN.
LE COMTE DES-APPRÊTS, gendre du président.
LA COMTESSE, épouse du comte.
LE CHEVALIER DU HASARD, frère inconnu du comte.
FANCHON, fille cadette du président, sœur de la comtesse, et amante du chevalier.
Mme DU CAP-VERT, femme de l'armateur.
M. DE L'ÉTRIER, écuyer du comte.
M. DU TOUPET, perruquier du comte.
PLUSIEURS VALETS-DE-CHAMBRE.
UN PAGE.
CHAMPAGNE, laquais de la présidente.
NUIT-BLANCHE, laquais du chevalier Du Hasard.
Mme RAFLE, gouvernante.

La scène est dans la maison du président.

* Ces personnages sont ceux du manuscrit intitulé *les Originaux*. Dans celui qui a pour titre *Monsieur Du Cap-Vert*, le comte *Des-Apprêts* est le comte *De Boursoufle*, le chevalier *Du Hasard* est le chevalier *Biribi*.

LES ORIGINAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DU HASARD, NUIT-BLANCHE.

LE CHEVALIER.

Nuit-Blanche!

NUIT-BLANCHE.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

N'est-ce point ici la maison?

NUIT-BLANCHE.

Je crois que nous y voici. Nous sommes près du jardin du président Bodin: n'est-ce pas cela que vous cherchez?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est cela même; mais il faut bien autre chose. (Ils s'introduisent dans le jardin.) Elle ne paraît point encore.

NUIT-BLANCHE.

Qui?

LE CHEVALIER.

Elle.

NUIT-BLANCHE.

Qui, elle?

LE CHEVALIER.

Cette fille charmante.

NUIT-BLANCHE.

Quoi! monsieur, la fille du président Bodin vous aurait déja donné rendez-vous?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bien impertinent avec votre déja : il y a un mois entier que je l'aime, et qu'elle le sait; il y a par conséquent bientôt un mois qu'elle aurait dû m'accorder cette petite faveur. Mais que veux-tu? les filles s'enflamment aisément et se rendent difficilement : si c'était une dame un peu accoutumée au monde, nous nous serions peut-être déja quittés.

NUIT-BLANCHE.

Eh! de grace, monsieur, où avez-vous déja fait connaissance avec cette demoiselle dont le cœur est si aisé, et l'accès si difficile?

LE CHEVALIER.

Où je l'ai vue? Par-tout, à l'opéra, au concert, à la comédie, enfin en tous les lieux où les femmes vont pour être lorgnées, et les hommes perdre leur temps. J'ai gagné sa suivante de la façon dont on vient à bout de tout, avec de l'argent : c'était à elle que tu portais toutes mes lettres, sans la connaître. Enfin, après bien des prières et des refus, elle consent à me parler ce soir. Les fenêtres de sa chambre donnent sur le jardin. On ouvre, avançons.

SCÈNE II.

FANCHON, à la fenêtre; LE CHEVALIER, au-dessous.

FANCHON.

Est-ce vous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est moi, mademoiselle, qui fais, comme vous voyez, l'amour à l'espagnole, et qui serais très heureux d'être traité à la française, et de dire à vos genoux que je vous adore, au lieu de vous le crier sous les fenêtres, au hasard d'être entendu d'autres que de vous.

FANCHON.

Cette discrétion me plaît : mais parlez-moi franchement, m'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Depuis un mois, je suis triste avec ceux qui sont gais : je deviens solitaire, insupportable à mes amis et à moi-même ; je mange peu, je ne dors point : si ce n'est pas là de l'amour, c'est de la folie ; et, de façon ou d'autre, je mérite un peu de pitié.

FANCHON.

Je me sens toute disposée à vous plaindre ; mais si vous m'aimiez autant que vous dites, vous vous seriez déja introduit auprès de mon père et de ma mère, et vous seriez le meilleur ami de la maison, au lieu de faire

ici le pied de grue et de sauter les murs d'un jardin.

LE CHEVALIER.

Hélas! que ne donnerais-je point pour être admis dans la maison!

FANCHON.

C'est votre affaire; et, afin que vous puissiez y réussir, je vais vous faire connaître le génie des gens que vous avez à ménager.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, pourvu que vous commenciez par vous.

FANCHON.

Cela ne serait pas juste; je sais trop ce que je dois à mes parents. Premièrement, mon père est un vieux président riche et bon homme, fou de l'astrologie, où il n'entend rien. Ma mère est la meilleure femme du monde, folle de la médecine, où elle entend tout aussi peu: elle passe sa vie à faire et à tuer des malades. Ma sœur aînée est une grande créature, bien faite, folle de son mari, qui ne l'est point du tout d'elle. Son mari, mon beau-frère, est un soi-disant grand seigneur, fort vain, très fat, et rempli de chimères. Et moi je deviendrais peut-être encore plus folle que tout cela si vous m'aimiez aussi sincèrement que vous venez de me l'assurer.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! que vous me donnez d'envie de figurer dans votre famille! mais...

FANCHON.

Mais il serait bon que vous me parlassiez un peu

de la vôtre; car je ne connais encore de vous que vos lettres.

LE CHEVALIER.

Vous m'embarrassez fort: il me serait impossible de donner du ridicule à mes parents.

FANCHON.

Comment! impossible! vous n'avez donc ni père ni mère?

LE CHEVALIER.

Justement.

FANCHON.

Ne peut-on pas savoir au moins de quelle profession vous êtes?

LE CHEVALIER.

Je fais profession de n'en avoir aucune; je m'en trouve bien. Je suis jeune, gai, honnête homme; je joue, je bois, je fais, comme vous voyez, l'amour: on ne m'en demande pas davantage. Je suis assez bien venu par-tout; enfin je vous aime de tout mon cœur: c'est une maladie que votre astrologue de père n'a pas prévue, que votre bonne femme de mère ne guérira pas, et qui durera peut-être plus que vous et moi ne voudrions.

FANCHON.

Votre humeur me fait plaisir; mais je crains bien d'être aussi malade que vous: je ne vous en dirais pas tant si nous étions de plain-pied; mais je me sens un peu hardie de loin... Eh! mon Dieu! voici ma grande sœur qui entre dans ma chambre, et mon père et ma mère dans le jardin. Adieu; je jugerai de votre amour si

vous vous tirez de ce mauvais pas en habile homme.

NUIT-BLANCHE, en se collant à la muraille.

Ah! monsieur, nous sommes perdus! voici des gens avec une arquebuse.

LE CHEVALIER.

Non, ce n'est qu'une lunette; rassure-toi. Je suis sûr de plaire à ces gens-ci, puisque je connais leur ridicule et leur faible.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT BODIN, LA PRÉSIDENTE, DOMESTIQUES, LE CHEVALIER, NUIT-BLANCHE.

LE PRÉSIDENT, avec une grande lunette.

On voit bien que je suis né sous le signe du cancre; toutes mes affaires vont de guingois. Il y a six mois que j'attends mon ami, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux capitaine de vaisseau qui doit épouser ma cadette; et je vois certainement qu'il ne viendra de plus d'un an: le bourreau a Vénus rétrograde. Voici d'un autre côté mon impertinent de gendre, monsieur le comte Des-Apprêts, à qui j'ai donné mon aînée; il affecte l'air de la mépriser; il ne veut pas me faire l'honneur de me donner des petits-enfants: ceci est bien plus rétrograde encore. Ah! malheureux président! malheureux beau-père! sur quelle étoile ai-je marché? Çà, voyons un peu en quel état est le ciel ce soir.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous ai déja dit, mon toutou, que votre astrologie n'est bonne qu'à donner des rhumes; vous devriez laisser là vos lunettes et vos astres. Que ne vous occupez-vous, comme moi, de choses utiles? J'ai trouvé enfin l'élixir universel, et je guéris tout mon quartier. Eh bien, Champagne, comment se porte ta femme, à qui j'en ai fait prendre une dose?

CHAMPAGNE.

Elle est morte ce matin.

LA PRÉSIDENTE.

J'en suis fâchée: c'était une bonne femme. Et mon filleul, comment est-il depuis qu'il a pris ma poudre corroborative?... Eh mais! que vois-je, mon toutou? un homme dans notre jardin!

LE PRÉSIDENT.

Ma toute, il faut observer ce que ce peut être, et bien calculer ce phénomène.

LE CHEVALIER, tirant sa lunette d'Opéra.

Le soleil entre dans sa cinquantième maison.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, monsieur, qui vous fait entrer dans la mienne, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER, en regardant le ciel.

L'influence des astres, monsieur, Vénus, dont l'ascendance..

LE PRÉSIDENT.

Que veut dire ceci? c'est apparemment un homme de la profession.

(Ils se regardent tous deux avec leurs lunettes.)

LA PRÉSIDENTE.

C'est apparemment quelque jeune homme qui vient me demander des remèdes ; il est vraiment bien joli : c'est grand dommage d'être malade à cet âge.

LE PRÉSIDENT.

Excusez, monsieur, si n'ayant pas l'honneur de vous connaître...

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, c'était un bonheur que les conjonctions les plus bénignes me fesaient espérer : je me promenais près de votre magnifique maison pour....

LA PRÉSIDENTE.

Pour votre santé apparemment.

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; je languis depuis un mois, et je me flatte que je trouverai enfin du secours. On m'a assuré que vous aviez ici ce qui me guérirait.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, oui, je vous guérirai ; je vous entreprends, et je veux que ma poudre et mon dissolvant...

LE PRÉSIDENT.

C'est ma femme, monsieur, que je vous présente. (Parlant bas, et se touchant le front.) La pauvre toute est un peu blessée là... Mais parlons un peu raison, s'il vous plaît. Ne disiez-vous pas qu'en vous promenant près de ma maison vous aviez....

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, je vous disais que j'avais découvert un nouvel astre au-dessus de cette fenêtre, et qu'en le contemplant j'étais entré dans votre jardin.

LE PRÉSIDENT.

Un nouvel astre ! comment ! cela fera du bruit.

LE CHEVALIER.

Je voudrais bien pourtant que la chose fût secrète. Il brillait comme Vénus, et je crois qu'il a les plus douces influences du monde. Je le contemplais, j'ose dire, avec amour ; je ne pouvais en écarter mes yeux : j'ai même, puisqu'il faut vous le dire, été fâché quand vous avez paru.

LE PRÉSIDENT.

Vraiment je le crois bien.

LE CHEVALIER

Pardonnez, monsieur, à ce que je vous dis ; ne me regardez pas d'un aspect malin, et ne soyez pas en opposition avec moi : vous devez savoir l'empressement que j'avais de vous faire ma cour. Mais enfin quand il s'agit d'un astre....

LE PRÉSIDENT.

Ah ! sans doute. Et où l'avez-vous vu ? vous me faites palpiter le cœur.

LE CHEVALIER.

C'est l'état où je suis. Je l'ai vu, vous dis-je. Ah ! quel plaisir j'avais en le voyant ! quel aspect ! c'était tout juste ici ; mais cela est disparu dès que vous êtes venu dans le jardin.

LE PRÉSIDENT.

Ceci mérite attention : c'était sans doute quelque comète.

LE CHEVALIER.

Du moins elle avait une fort jolie chevelure.

LA PRÉSIDENTE, le tirant par le bras.

Mon pauvre jeune homme, ne vous arrêtez point aux visions cornues de mon mari. Venons au fait : peut-être votre mal presse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; je me sentais tout en feu avant que vous parussiez.

LA PRÉSIDENTE, lui tâtant le pouls.

Voilà cependant un pouls bien tranquille.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ce n'est que depuis que j'ai l'honneur de vous parler : c'était tout autre chose auparavant. Ah! quelle différence, madame!

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre enfant! vous avez pourtant la couleur bonne et l'œil assez vif. Çà, ne déguisez rien : avez-vous la liberté du....

LE CHEVALIER.

Plus de liberté, madame; c'est là mon mal : cela commença, il y a un mois, sur l'escalier de la Comédie; mes yeux furent dans un éblouissement involontaire, mon sang s'agita; j'éprouvai des palpitations, des inquiétudes, ah! madame des inquiétudes!...

LA PRÉSIDENTE.

Dans les jambes?

LE CHEVALIER.

Ah! par-tout, madame; des inquiétudes cruelles; je ne dormais plus; je rêvais toujours à la même chose, j'étais mélancolique.

LA PRÉSIDENTE.

Et rien ne vous a donné du soulagement?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, madame; cinq ou six ordonnances par écrit m'ont donné un peu de tranquillité. Je me suis mis entre les mains d'un médecin charmant, qui a entrepris ma cure; mais je commence à croire qu'il faudra que vous daigniez l'aider : heureux si vous pouvez consulter avec lui sur les moyens de me mettre dans l'état où j'aspire!

LA PRÉSIDENTE.

Oh! vous n'avez qu'à l'amener, je le purgerai lui-même, je vous en réponds.

LE PRÉSIDENT.

Or çà, monsieur, point de compliments entre gens du métier: vous souperez avec nous ce soir, si vous le trouvez bon; et cela en famille avec ma femme, ma fille la comtesse, et ma fille Fanchon.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, vous ne pouviez, je vous jure, me faire un plus grand plaisir.

LE PRÉSIDENT.

Et après souper, je veux que nous observions ensemble l'état du ciel.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; j'ai d'ordinaire après souper la vue un peu trouble.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez me tuer ce pauvre garçon; et moi je vous dis qu'après souper il prendra trois de mes pilules.

Mais je veux auparavant qu'il fasse connaissance avec toute ma famille.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien dit, ma toute : qu'on fasse descendre madame la comtesse et Fanchon.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles ! madame la comtesse !

LA COMTESSE.

Nous descendons, madame.

FANCHON.

Je vole, ma mère.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, MADAME LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles, voici un de mes malades que je vous recommande : je veux que vous en ayez soin ce soir à souper.

FANCHON.

Ah ! ma mère, si nous en aurons soin ! il sera entre nous deux, et ce sera moi qui le servirai.

LE PRÉSIDENT.

Ce jeune gentilhomme, mes filles, est un des grands astrologues que nous ayons : ne manquez pas de lui bien faire les honneurs de la maison.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, je revois la brillante comète dont la vue est si charmante.

LE PRÉSIDENT.

Vite, ma lunette, observons.

LE CHEVALIER.

Mesdames, je sais fort peu ce qui se passe dans le ciel; mais il ne pouvait m'arriver d'aventure sur la terre plus agréable que celle-ci.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau guigner, je ne vois rien.

LE CHEVALIER.

C'est que vous ne regardez pas avec les mêmes yeux que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! madame la comtesse, serez-vous toujours triste? et ne pourrai-je point purger cette mauvaise humeur? J'ai deux filles bien différentes. Vous diriez Démocrite et Héraclite : l'une a l'air d'une veuve affligée; et cette étourdie-ci rit toujours. Il faut que je donne des gouttes d'Angleterre à l'une, et de l'opium à l'autre.

LA COMTESSE.

Hélas! madame, vous me traitez de veuve; il est trop vrai que je le suis. Vous m'avez mariée, et je n'ai point de mari : monsieur le comte s'est mis dans la tête qu'il dérogerait s'il m'aimait. J'ai le malheur de respecter des nœuds qu'il néglige, et de l'aimer parcequ'il est mon mari, comme il me méprise parceque je suis sa femme : je vous avoue que j'en suis inconsolable.

LA PRÉSIDENTE.

Votre mari est un jeune fat, et toi une sotte, ma chère fille : je n'ai point de remèdes pour des cas si désespérés. Le comte ne vous voit point du tout la nuit, rarement le jour. Je sais bien que l'affront est sanglant; mais enfin c'est ainsi que M. le président en use avec moi depuis quinze ans : vois-tu que je m'arrache les cheveux pour cela ?

FANCHON.

La chose est un peu différente : pour moi, si j'étais à la place de ma sœur aînée, je sais bien ce que je ferais.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi, coquine?

FANCHON.

Ce qu'elle est assez sotte pour ne pas faire.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau observer, je me donne le torticolis, et je ne découvre rien. Je vois bien que vous êtes plus habile que moi : oui, vous êtes venu tout à propos pour me tirer de bien des embarras.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous.

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez, monsieur, mes deux filles : l'une est malheureuse parcequ'elle a un mari; et celle-ci commence à l'être parcequ'elle n'en a point. Mais ce qui me désoriente et me fait voir des étoiles en plein midi...

FANCHON.

Eh bien ! mon père ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

C'est que le mari qui est destiné à ma fille cadette...

FANCHON.

Un mari, mon père !

LE CHEVALIER.

Un mari, monsieur !

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! ce mari peut-être est-il malade. Cela ne sera rien ; je le guérirai.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! madame, vous savez que les mariages sont écrits dans le ciel.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais c'est quelquefois nous qui tenons la plume.

LE PRÉSIDENT.

Ce mari, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux armateur...

FANCHON.

Ah ! mon père, un corsaire ?

LE PRÉSIDENT.

C'est mon ancien ami : vous croyez bien que j'ai tiré sa nativité. Il est né sous le signe des Poissons. Je lui avais promis de plus Fanchon avant qu'elle fût née ; en un mot, ce qui me confond c'est que je vois clairement que Fanchon sera mariée bientôt, et encore plus clairement que M. Du Cap-Vert ne sera de retour que dans un an : il faut que vous m'aidiez à débrouiller cette difficulté.

FANCHON.

Cela me paraît très aisé, mon père : vous verrez que je serai mariée incessamment, et que je n'épouserai pas votre marin.

LE CHEVALIER.

Autant que mes faibles lumières peuvent me faire entrevoir, mademoiselle votre fille, monsieur, raisonne en astrologue judicieuse encore plus que judiciaire ; et je crois, moi, par les aspects d'aujourd'hui, que ce forban ne sera jamais son mari.

FANCHON.

Sans avoir étudié, je l'ai deviné tout d'un coup.

LE PRÉSIDENT.

Et sur quoi pensez-vous, monsieur, que le capitaine ne sera pas mon gendre ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'il est déja gendre d'un autre. Ce capitaine n'est-il pas de Baïonne ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! je suis aussi de Baïonne, moi qui vous parle.

FANCHON.

Je crois que le pays d'où vous êtes sera le pays de mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Que fait au mariage de ma fille que vous soyez de Baïonne ou de Pampelune ?

LE CHEVALIER.

Cela fait que j'ai connu M. Du Cap-Vert lorsque j'étais enfant, et que je sais qu'il était marié à Baïonne.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! je vois que vous ne savez pas le passé aussi bien que l'avenir. Je vous apprends qu'il n'est plus marié, que sa femme est morte il y a quinze ans, qu'il en avait environ cinquante quand il l'a perdue, et que, dès qu'il sera de retour, il épousera Fanchon. Allons tous souper.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais je n'ai point ouï dire que sa femme fût morte.

FANCHON.

Je me trompe bien fort, ou les étoiles auront un pied de nez dans cette affaire, et je ne m'embarquerai pas avec monsieur Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Au moins, mademoiselle, le voyage ne serait pas de long cours. Par le calcul de monsieur votre père, le pauvre cher homme a soixante-dix ans, et pourrait mourir de vieillesse avant de me faire mourir de douleur.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, mon malade, ne vous amusez point ici. Tout ce que je connais du ciel à l'heure qu'il est c'est qu'il tombe du serein. Donnez-moi la main, et venez-vous mettre à table à côté de moi.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

Demeure un peu, ma chère Fanchon.

FANCHON.

Il faut que j'aille servir notre malade, ma chère comtesse : le ciel le veut comme cela.

LA COMTESSE.

Donne-moi pour un moment la préférence.

FANCHON.

Pour un moment, passe.

LA COMTESSE.

Je n'ai plus de confiance qu'en toi, ma petite sœur.

FANCHON.

Hélas ! que puis-je pour vous, moi qui suis si fort embarrassée pour moi-même ?

LA COMTESSE.

Tu peux m'aider.

FANCHON.

A quoi ? à vous venger de votre glorieux et impertinent mari ? oh ! de tout mon cœur.

LA COMTESSE.

Non, mais à m'en faire aimer.

FANCHON.

Il n'en vaut pas la peine, puisqu'il ne vous aime pas.

Mais voilà malheureusement la raison pourquoi vous êtes si fort attachée à lui : s'il était à vos pieds, vous seriez peut-être indifférente.

LA COMTESSE.

Le cruel me traite avec tant de mépris !... Il en use avec moi comme si nous étions mariés de * cinquante ans.

FANCHON.

C'est un air aisé : il prétend que ce sont les manières du grand monde. Le fat ! ah ! que vous êtes bonne, ma sœur, d'être honnête femme !

LA COMTESSE.

Prends pitié de ma sottise.

FANCHON.

Oui, mais à condition que vous prendrez part à ma folie.

LA COMTESSE.

Aide-moi à gagner le cœur de mon mari.

FANCHON.

Pourvu que vous me prêtiez quelque secours pour m'empêcher d'être l'esclave du corsaire qu'on me destine.

LA COMTESSE.

Viens, je te communiquerai mes desseins après souper.

* Il faut sans doute lire *depuis* au lieu de *de*. Dans un des manuscrits que j'ai entre les mains on lit : « Le cruel me traite de la « sorte avec tant de mépris, et use comme si nous avions été mariés « cinquante ans. »

FANCHON.

Et moi je vous communiquerai mes petites idées... Voilà comme les sœurs devraient toujours vivre. Allons donc, ne pleurez plus, pour que je puisse rire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

J'ai passé une nuit affreuse, ma chère petite sœur.

FANCHON.

Je n'ai pas plus dormi que vous.

LA COMTESSE.

J'ai toujours les dédains de mon mari sur le cœur.

FANCHON.

Et moi les agréments du chevalier dans l'imagination.

LA COMTESSE.

Tu te moques de moi de voir à quel point j'aime mon mari.

FANCHON.

Vous ne songez guère combien le chevalier me tourne la tête.

LA COMTESSE.

Je tremble pour toi.

FANCHON.

Et moi je vous plains.

LA COMTESSE.

Aimer un jeune aventurier qui a même la bonne foi de faire entendre qu'il n'a ni naissance ni fortune!

FANCHON.

Larmoyer pour un mari qui n'est peut-être pas si grand seigneur qu'il le dit!

LA COMTESSE.

Ah!

FANCHON.

Qui a plus de dettes que de bien, plus d'impertinence que d'esprit, plus d'orgueil que de magnificence, plus...

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur!

FANCHON.

Qui vous dédaigne, qui prodigue avec des filles d'opéra ce que vous lui avez apporté en mariage, un débauché, un fat...

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, arrêtez donc.

FANCHON.

Un petit freluquet idolâtre de sa figure, et qui est plus long-temps que nous à sa toilette, qui copie tous les ridicules de la cour sans en prendre une seule bonne qualité, qui fait l'important, qui...

LA COMTESSE.

Ma sœur, je ne puis en entendre davantage.

FANCHON.

Il ne tient pourtant qu'à vous : cela ne finira pas sitôt.

LA COMTESSE.

Il a de grands défauts, sans doute; je ne les connais que trop, je les ai remarqués exprès, j'y ai pensé nuit et jour pour me détacher de lui, ma chère enfant: mais, à force de les avoir toujours présents à l'esprit, enfin je m'y suis presque accoutumée comme aux miens; et peut-être qu'avec le temps ils me seront également chers.

FANCHON.

Ah! ma sœur, s'il vous fesait l'honneur de vous traiter comme sa femme, et si vous connaissiez sa personne aussi bien que vous connaissez ses vices, peut être en peu de temps seriez-vous tranquille sur son compte. Enfin vous voilà donc résolue d'employer à sa conversion tout ce que vous tenez de la libéralité de mon père?

LA COMTESSE.

Assurément: quand il n'en coûte que de l'argent pour gagner un cœur, on l'a toujours à bon marché.

FANCHON.

Oui; mais un cœur ne s'achéte point: il se donne, et ne peut se vendre.

LA COMTESSE.

Quelquefois on est touché des bienfaits. Ma chère enfant, je te charge de tout.

FANCHON.

Vous me donnez un emploi singulier entre un mari et sa femme. Le métier que je m'en vais faire est un peu hardi: il faudra que je prenne les apparences de la friponnerie pour faire une action de vertu. Allons,

il n'y a rien qu'on ne fasse pour sa sœur. Retirez-vous; allez faire votre cour à sa toilette : je prendrai mon temps pour lui parler. Souvenez-vous de moi dans l'occasion, je vous en prie, et empêchez qu'on ne m'envoie sur mer.

SCÈNE II.

(Le fond du théâtre s'ouvre.)

LE COMTE DES-APPRÊTS paraît à sa toilette, essayant son habit; SON ÉCUYER, UN TAILLEUR, UN PAGE, UN LAQUAIS; LA COMTESSE entre chez lui.

LE COMTE, sans l'apercevoir, parlant toujours d'un air important.

Je vous ai déja dit, mons Des Coutures, que les paniers de mes habits ne sont jamais assez amples : il faut, s'il vous plaît, les faire aussi larges que ceux des femmes, afin que l'on puisse un peu être seul dans le fond de son carrosse. Et vous, mons Du Toupet, songez un peu plus à faire fuir la perruque en arrière : cela donne plus de grace au visage. (à la comtesse.) Ah! vous voilà, comtesse! (à ses gens.) Hé! un peu d'eau de miel, hé! (à la comtesse.) Je suis fort aise de vous voir, madame. (à l'un de ses gens.) Un miroir, hé!... page, a-t-on fait porter ce vin d'Espagne chez la petite Troussé?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

LA COMTESSE.

Pourrait-on avoir l'honneur de vous dire un mot, monsieur?

LE COMTE.

Écoutez, page : était-elle éveillée, la petite?

LE PAGE.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et la grosse duchesse?

LE PAGE.

Monseigneur, elle s'est couchée à huit heures du matin.

M. DE L'ÉTRIER.

Monseigneur, voici votre lingère, votre baigneur, votre parfumeur, votre rôtisseur, votre doreur, votre sellier, votre éperonnier, votre bijoutier, votre usurier, qui attendent dans l'antichambre, et qui demandent tous de l'argent.

LE COMTE, d'un air languissant.

Eh mais! qu'on les jette par les fenêtres : c'est ainsi que j'en ai usé avec la moitié de mon bien, qui m'était pourtant plus cher que tous ces messieurs-là. Allez, allez; dites-leur qu'ils reviennent... dans quelques années, dans quelques années... Hé! prenez ce miroir, page; et vous, mons De L'Étrier...

L'ÉTRIER.

Monseigneur?

LE COMTE.

Dites un peu, mons De L'Étrier, qu'on mette mes chevaux napolitains à ma calèche verte et or.

L'ÉTRIER.

Monseigneur, je les vendis hier pour acheter des boucles d'oreilles à mademoiselle Manon.

LE COMTE.

Eh bien! qu'on mette les chevaux barbes.

L'ÉTRIER.

Un coquin de marchand de foin les fit saisir hier avec votre berline neuve.

LE COMTE.

En vérité, le roi devrait mettre ordre à ces insolences : comment veut-on que la noblesse se soutienne, si on l'oblige de déroger au point de payer ses dettes?... Le miroir, page, le miroir; haut, plus haut.

LA COMTESSE.

Pourrai-je obtenir audience à mon tour?

LE COMTE.

Ah! vous voici encore, madame? je vous croyais partie avec mes autres créanciers.

LA COMTESSE.

Peut-on se voir méprisée plus indignement! eh bien! vous ne voulez donc pas m'écouter?

LE COMTE, à son écuyer.

Mons De L'Étrier, un peu d'or dans mes poches... Eh! madame, revenez dans quelques années.

LA COMTESSE.

Mauvaise plaisanterie à part, il faut pourtant que je vous parle.

LE COMTE.

Eh bien! allons donc, il faut bien un peu de galanterie avec les dames : mais ne soyez pas longue.

LA COMTESSE.

Que de coups de poignard !

LE COMTE, à ses gens.

Messieurs de la chambre, qu'on ôte un peu cette toilette.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Avez-vous résolu, monsieur, de me faire mourir de chagrin ?

LE COMTE.

Comment donc, madame, en quoi vous ai-je déplu, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Hélas ! c'est moi qui ne vous déplais que trop. Il y a six mois que nous sommes mariés, et vous me traitez comme si nous étions brouillés depuis trente ans.

LE COMTE, se regardant dans un miroir de poche.

Ne voyez-vous pas qu'il faut se connaître pour s'aimer ? c'est un excès de délicatesse. (En ajustant sa perruque.) Vous voilà toute prête à pleurer ! De quoi vous plaignez-vous ? n'avez-vous pas une très grosse pension ? n'êtes-vous pas maîtresse de vos actions ? suis-je un ladre, un bourru, un jaloux ?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu que vous fussiez jaloux ? Insultez-vous

ainsi à mon attachement? vous ne me donnez que des marques d'aversion : était-ce pour cela que je vous ai épousé ?

LE COMTE, se nettoyant les dents.

Mais vous m'avez épousé, madame, vous m'avez épousé pour être dame de qualité, pour prendre le pas sur vos compagnes avec qui vous avez été élevée, pour les faire crever de dépit. Moi, je vous ai épousée,... je vous ai épousée, madame, pour ajouter deux cent mille écus à mon bien. De ces deux cent mille écus, j'en ai déja mangé cent mille ; par conséquent, je ne vous dois plus que la moitié des égards que je vous devais. Quand j'aurai mangé les cent mille autres, je serai tout-à-fait quitte avec vous. Raillerie à part, je vous aime ; je ne veux pas que vous soyez malheureuse, mais j'exige que vous ayez un peu d'indulgence.

LA COMTESSE.

Vous m'outrez : vous vous repentirez peut-être un jour de m'avoir désespérée.

LE COMTE.

Quoi donc! qu'avez-vous? venez-vous ici gronder votre mari de quelque tour que vous aura joué votre amant? Ah! comtesse, parlez-moi avec confiance : qui aimez-vous actuellement?

LA COMTESSE.

Ciel! que ne puis-je aimer quelque autre que vous!

LE COMTE.

On dit que vous soupâtes hier avec le chevalier Du Hasard. Il est vraiment aimable : je veux que vous me le présentiez.

LA COMTESSE.

Quelles étranges idées ! vous ne pensez donc pas qu'une femme puisse aimer son mari ?

LE COMTE.

Oh ! pardonnez-moi ; je pense qu'il y a des occasions où une femme aime son mari : quand il va à la campagne sans elle pour deux ou trois années, quand il se meurt, quand elle essaie son habit de veuve.

LA COMTESSE.

Voilà comme vous êtes ; vous croyez que toutes les femmes sont faites sur le modèle de celles avec qui vous vous ruinez ; vous pensez qu'il n'y en a point d'honnêtes.

LE COMTE.

D'honnêtes femmes ! mais si fait, si fait ; il y en a de fort honnêtes : elles trichent un peu au jeu, mais ce n'est qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Voilà donc tous les sentiments que j'obtiendrai de vous ?

LE COMTE.

Croyez-moi, le président et la présidente ont beau faire, je ne veux pas vivre sitôt en bourgeois ; et puisque vous êtes madame la comtesse Des-Apprêts, je veux que vous souteniez votre dignité, et que vous n'ayez rien de commun avec votre mari que le nom, les armes, et les livrées. Vous ne savez pas votre monde ; vous vous imaginez qu'un mari et une femme sont faits pour vivre ensemble : quelle idée ! Holà !

hé ! là bas ! quelqu'un ! holà ! hé ! messieurs de la chambre !

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, UN PAGE.

LE PAGE.

Monseigneur, voici le président et la présidente.

LE PRÉSIDENT.

Vous pourriez bien dire, monsieur le président, petit maroufle.

LE PAGE, en s'en allant.

Ah ! le vilain bourgeois !

LE PRÉSIDENT.

Par Saturne, monsieur le comte, vous en usez bien indignement avec nous, et c'est un phénomène bien étrange que votre conduite. Vous nous méprisez, moi, ma femme et ma fille, comme si vous étiez une étoile de la première grandeur. Vous nous traitez en bourgeois. Parbleu ! quand vous seriez au zénith de la fortune, apprenez qu'il est d'un malhonnête homme de mépriser sa femme, et la famille dans laquelle on est entré. Corbleu ! je suis las de vos façons, nous ne sommes point faits pour habiter sous le même méridien. Je vous le dis, il faudra que nous nous séparions ; et de par tout le zodiaque (car vous me faites jurer) ! dans

quelles éphémérides a-t-on jamais lu qu'un gendre traite de haut en bas son beau-père le président, et sa belle-mère la présidente, ne dîne jamais en famille, ne revienne au point du jour que pour coucher seul? Parbleu! si j'étais madame la comtesse, je vous ferais coucher avec moi, mon petit mignon, ou je vous dévisagerais.

LE COMTE.

Bonjour, président, bonjour.

LA PRÉSIDENTE.

N'est-ce pas une honte qu'on ne puisse vous guérir de cette maladie, et que moi, qui ai guéri tout mon quartier, j'aie chez moi un gendre qui me désespère, et fait mourir sa femme des pâles couleurs? Et où en seriez-vous, si M. le président en eût toujours usé ainsi avec moi? vous n'auriez pas touché six cents sacs de mille livres que nous vous avons donnés en dot. Savez-vous bien que ma fille est l'élixir des femmes, et que vous ne la méritez pas pour épouse, ni moi pour belle-mère, ni M. le président pour beau-père, ni mon.... ni mon... Allez, vous êtes un monstre.

LE COMTE.

Je suis charmé de vous voir et de vous entendre, ma chère présidente... Eh! voilà, je crois, le chevalier Du Hasard, dont on m'a tant parlé. Bonjour, mons Du Hasard, bonjour; vraiment je suis fort aise de vous voir.

LE CHEVALIER.

Il me semble que j'ai vu cet homme-là à Baïonne

dans mon enfance. Monsieur, je compte sur l'honneur de votre protection.

LE COMTE.

Comment trouvez-vous madame la comtesse, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je...

LE COMTE.

Ne vous sentez-vous rien pour elle?

LE CHEVALIER.

Le respect que...

LE COMTE.

Ne pourrai-je point vous être bon à quelque chose à la cour, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne...

LE COMTE, l'interrompant toujours d'un air important.

Auprès de quelques ministres, de quelques dames de la cour?

LE CHEVALIER.

Heureusement, monsieur....

LE COMTE.

Il faudra que vous veniez prendre huit tableaux de Cavagnole chez la grosse duchesse. Président, présidente, voilà midi qui sonne; allez, allez dîner: vous dînez de bonne heure, vous autres. Holà! hé! quelqu'un! qu'on ouvre à ces dames. Adieu, mesdames. Vous viendrez me voir quelque matin, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Votre gendre est singulier.

LE PRÉSIDENT.

Il est lunatique.

LA PRÉSIDENTE, en s'en allant.

Il est incurable.

LA COMTESSE.

Je suis bien malheureuse!

SCÈNE V.

LE COMTE, M. DE L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons De L'Étrier, je ne laisse pas d'être bien embarrassé, oui.

L'ÉTRIER.

Et moi aussi, monseigneur.

LE COMTE.

J'ai mangé en trois mois deux années de mon revenu d'avance.

L'ÉTRIER.

Cela prouve votre générosité.

LE COMTE.

Je vois que les vertus sont assez mal récompensées en ce monde : personne ne veut me prêter. Comme je suis un grand seigneur, on me craint; si j'étais un bourgeois, j'aurais cent bourses à mon service.

L'ÉTRIER.

Au lieu de cent prêteurs vous avez cent créanciers. J'ai l'honneur d'être votre écuyer, et vous n'avez point de chevaux. Vous avez un page qui n'a point de chemises, des laquais sans gages, des terres en décret : ma foi, j'oserais vous conseiller d'accepter quelque bonne somme du beau-père, et de lui faire un petit comte Des-Appréts.

LE COMTE.

Je ne veux rien faire d'indigne d'un grand seigneur. Ne voudrais-tu pas que je soupasse, comme un homme désœuvré, avec ma femme ; que j'allasse bourgeoisement au lit avec elle, tristement affublé d'un bonnet de nuit, et asservi comme un homme vulgaire aux lois insipides d'un devoir languissant ; que je m'humiliasse jusqu'à paraître en public à côté de ma femme ? ridicule pendant le jour, dégoûté pendant la nuit ; et, pour comble d'impertinence, père de famille ! Dans trente ans, mon ami, dans trente ans, nous verrons ce que nous pourrons faire pour la fille du président.

L'ÉTRIER.

Mais ne la trouvez-vous pas jolie ?

LE COMTE.

Comment ! elle est charmante.

L'ÉTRIER.

Eh bien donc !

LE COMTE.

Ah ! si elle était la femme d'un autre, j'en serais amoureux comme un fou ; je donnerais tout ce que je dois (et c'est beaucoup) pour la posséder, pour en être

aimé : mais elle est ma femme ; il n'y a pas moyen de la souffrir : j'ai trop l'honneur en recommandation ; il faut un peu soutenir son caractère dans le monde.

L'ÉTRIER.

Elle est vertueuse, elle vous aime.

LE COMTE.

Parlons de ce que j'aime : aurez-vous de l'argent ?

L'ÉTRIER.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Comment ! mons De L'Étrier, vous n'avez pu trouver de l'argent chez des bourgeois ?

SCÈNE VI.

FANCHON, LE COMTE.

FANCHON, au page qui la suivait.

Mon petit page, allez un peu voir là-dedans si j'y suis.

(Le page et M. De L'Étrier s'en vont.)

LE COMTE, à Fanchon.

Eh ! ma chère enfant, qui vous amène si matin dans mon appartement ?

FANCHON.

L'envie de vous rendre un petit service.

LE COMTE.

Aimable créature, toute sœur de ma femme que vous êtes, vous me feriez tourner la tête si vous vouliez.

FANCHON.

Je voudrais vous la changer un peu. Ne me dites point de douceurs : ce n'est pas pour moi que je viens ici.

LE COMTE.

Comment ?

FANCHON.

Soyez discret, au moins.

LE COMTE.

Je vous le jure, ma chère enfant.

FANCHON.

N'allez jamais en parler à votre femme.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à sa femme ?

FANCHON.

A M. le président, ni à madame la présidente.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à son beau-père ou à sa belle-mère ?

FANCHON.

A mon mari, quand j'en aurai un.

LE COMTE.

Est-ce qu'un mari sait jamais rien ?

FANCHON.

Eh bien ! je suis chargée de la part d'une jeune femme extrêmement jolie...

LE COMTE.

Voilà un plaisant métier à votre âge !

FANCHON.

Plus noble que vous ne pensez : les intentions justi-

fient tout; et quand vous saurez de quoi il est question vous aurez meilleure opinion de moi, et vous verrez que tout ceci est en tout bien et en tout honneur.

LE COMTE.

Eh bien! mon cœur, une jolie femme?...

FANCHON.

Qui a de la confiance en moi m'a priée de vous dire...

LE COMTE.

Quoi?

FANCHON.

Que vous êtes le plus...

LE COMTE.

Ah! j'entends.

FANCHON.

Le plus ridicule de tous les hommes.

LE COMTE.

Comment! race de président...

FANCHON.

Écoutez jusqu'au bout: vous allez être bien surpris. Elle vous trouve donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, extrêmement ridicule, vain comme un paon, dupe comme une buse, fat comme Narcisse; mais, au travers de ces défauts, elle croit voir en vous des agréments. Vous l'indignez, et vous lui plaisez; elle se flatte que si vous l'aimiez elle ferait de vous un honnête homme. Elle dit que vous ne manquez pas d'esprit, et elle espère de vous donner du jugement. La seule chose où elle en manque c'est en vous aimant; mais c'est son unique faiblesse: elle est folle de vous, comme vous l'êtes de vous-même. Elle sait que vous

êtes endetté par-dessus les oreilles; elle a voulu vous donner des preuves de sa tendresse qui vous enseignassent à avoir des procédés généreux; elle a vendu toutes ses nippes, elle en a tiré vingt mille francs en billets et en or, qui déchirent mes poches depuis une heure. Tenez, les voilà; ne me demandez pas son nom; promettez-moi seulement un rendez-vous pour elle ce soir, dans votre chambre, et corrigez-vous pour mériter ses bontés.

LE COMTE, en prenant l'argent.

Ma belle Fanchon, votre inconnue m'a la mine d'être une laideron, avec ses vingt mille francs.

FANCHON.

Elle est belle comme le jour; et vous êtes un misérable, indigne que la petite Fanchon se mêle de vos affaires. Adieu; tâchez de mériter mon estime et mes bontés.

SCÈNE VII.

LE COMTE.

Franchement, je suis assez heureux. Né sans fortune, je suis devenu riche sans industrie; inconnu dans Paris, il m'a été très aisé d'être grand seigneur; tout le monde l'a cru, et je le crois à la fin moi-même plus que personne. J'ai épousé une belle femme (*ad honores*), j'ai le noble plaisir de la mépriser; à peine manqué-je un peu d'argent que voilà une femme de la première volée, titrée sans doute, qui me prête mille

louis d'or, et qui ne veut être payée que par un rendez-vous! Oh! oui, madame, vous serez payée; je vous attends chez moi tout le jour; et, pour la première fois de ma vie, je passerai mon après-dînée sans sortir. Holà! hé! page, écoutez. Page, qu'on ne laisse entrer chez moi qu'une dame qui viendra avec la petite Fanchon.

SCÈNE VIII.

M. DU CAP-VERT, heurtant à la porte; LE COMTE, L'ÉTRIER, LE PAGE.

LE COMTE.

Voici apparemment cette dame de qualité à qui j'ai tourné la tête.

LE PAGE, allant à la porte.

Est-ce vous, mademoiselle Fanchon?

M. DU CAP-VERT, poussant la porte en dedans.

Eh! ouvrez, ventrebleu! voici une rade bien difficile : il y a une heure que je parcours ce bâtiment sans pouvoir trouver le patron. Où est donc le président et la présidente? et où est Fanchon?

LE PAGE.

Tout cela est allé promener bourgeoisement en famille. Mais, mon ami, on n'entre point ainsi dans cet appartement : dénichez.

M. DU CAP-VERT.

Petit mousse, je te ferai donner la cale.

LE COMTE, d'un ton nonchalant.

Qu'est-ce que c'est que ça? mais qu'est-ce que c'est que ça? Mes gens! holà! hé! mes gens! Mons De L'Étrier! qu'on fasse un peu sortir cet homme-là de chez moi, qu'on lui dise un peu qui je suis, où il est, et qu'on lui apprenne un peu à vivre.

M. DU CAP-VERT.

Comment! qu'on me dise qui vous êtes! et n'êtes-vous pas assez grand pour le dire vous-même, jeune muguet? Qu'on me dise un peu où je suis! je crois, ma foi, être dans la boutique d'un parfumeur; je suis empuanti d'odeur de fleur d'orange.

L'ÉTRIER.

Mons, mons, doucement: vous êtes ici chez un seigneur qui a bien voulu épouser la fille aînée du président Bodin.

M. DU CAP-VERT.

C'est bien de l'honneur pour lui; voilà un plaisant margajat! Eh bien! monsieur, puisque vous êtes le gendre de...

L'ÉTRIER.

Appelez-le monseigneur, s'il vous plaît.

M. DU CAP-VERT.

Lui! monseigneur! je pense que vous êtes fou, mon drôle: j'aimerais autant appeler galion une chaloupe, ou donner le nom d'esturgeon à une sole. Écoutez, gendre du président, j'ai à vous avertir...

LE COMTE.

Arrêtez, arrêtez; l'ami, êtes-vous gentilhomme?

M. DU CAP-VERT.

Non, ventrebleu! je ne suis point gentilhomme; je suis honnête homme, brave homme, bon homme.

LE COMTE, toujours d'un air important.

Eh bien donc! je ne prendrai pas la peine de vous faire sortir moi-même. Mons De L'Étrier, mes gens, faites un peu sortir monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Par la sainte-barbe! si votre chiourme branle, je vous coulerai tous à fond de cale, esclaves.

LE PAGE.

O quel ogre!

L'ÉTRIER, en tremblant.

Monsieur, ce n'est pas pour vous manquer de respect...

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, ou je vous lâcherai une bordée.

(Il prend une chaise, et s'assied auprès du comte.)

C'est donc vous, monsieur le freluquet, qui avez épousé Catau?

LE COMTE, d'un ton radouci.

Oui, monsieur : asseyez-vous donc, monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Savez-vous que je suis monsieur Du Cap-Vert?

LE COMTE.

Non, monsieur... O quel importun!

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! je vous l'apprends donc. Avez-vous jamais été à Rio-Janeiro?

LE COMTE.

Non, je n'ai jamais été à cette maison de campagne-là.

M. DU CAP-VERT.

Ventre de boulets! c'est une maison de campagne un peu forte, que nous prîmes d'assaut à deux mille lieues d'ici, sous l'autre tropique. C'était en 1711, au mois de septembre. Monsieur le blanc-poudré, je voudrais que vous eussiez été là, vous seriez mort de peur. Il y fesait chaud, mon enfant, je vous en réponds. Connaissez-vous celui qui nous commandait?

LE COMTE.

Qui? celui qui vous commandait?

M. DU CAP-VERT.

Oui, celui qui nous commandait, de par tous les vents!

LE COMTE.

C'était un très bel homme, à ce que j'ai ouï dire: il s'appelait le duc de...

M. DU CAP-VERT.

Et non, cornes de fer, ce n'était ni un duc ni un de vos marquis; c'était un drôle qui a pris plus de vaisseaux anglais en sa vie que vous n'avez trompé de bégueules et écrit de fades billets doux. Ce fut une excellente affaire que cette prise du fort de Saint-Sébastien de Rio-Janeiro: j'en eus vingt mille écus pour ma part.

LE COMTE.

Si vous vouliez m'en prêter dix mille, vous me feriez plaisir.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous prêterais pas du tabac à fumer, mon petit mignon, entendez-vous, avec vos airs d'importance? Tout ce que j'ai est pour ma femme : vous avez épousé l'aînée Catau, et je viens exprès pour épouser la cadette Fanchon, et être votre beau-frère. Le président reviendra-t-il bientôt?

LE COMTE.

Vous! mon beau-frère!

M. DU CAP-VERT.

Par la sancable! oui, votre beau-frère, puisque j'épouse votre belle-sœur.

LE COMTE.

Vous pouvez épouser Fanchon tant qu'il vous plaira; mais vous ne serez point mon beau-frère : je vous avertis que je ne signe point au contrat de mariage.

M. DU CAP-VERT.

Parbleu! que vous signiez ou que vous ne signiez pas, qu'est-ce que cela me fait? ce n'est pas vous que j'épouse, et je n'ai que faire de votre signature. Mais est-ce que le président tardera encore long-temps à venir? cet homme-là est bien mauvais voilier.

LE COMTE.

Je vous conseille, monsieur Du Cap-Vert, de l'aller attendre ailleurs.

M. DU CAP-VERT.

Comment? est-ce que ce n'est pas ici sa maison?

LE COMTE.

Oui, mais c'est ici mon appartement.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! je le verrai ici.

LE COMTE.

(A part.) Le traître !... (A M. Du Cap-Vert.) J'attends du monde à qui j'ai donné rendez-vous.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous empêche pas de l'attendre.

LE COMTE.

(A part.) Le bourreau !... (A M. Du Cap-Vert.) C'est une dame de qualité.

M. DU CAP-VERT.

De qualité ou non, que m'importe ?

LE COMTE, à part.

Je voudrais que ce monstre marin-là fût à cinq cents brasses avant dans la mer.

M. DU CAP-VERT.

Que dites-vous là de la mer, beau garçon ?

LE COMTE.

Je dis qu'elle me fait soulever le cœur. Eh ! voilà, pour m'achever de peindre, le président et la présidente ! je n'y puis plus tenir, je quitte la partie, je vais me réfugier ailleurs.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER DU HASARD.

LE PRÉSIDENT, regardant attentivement M. Du Cap-Vert.

Ce que je vois là est incompréhensible !

M. DU CAP-VERT.

Cela est très aisé à comprendre : j'arrive de la côte de Zanguebar, et je viens débarquer chez vous, et épouser Fanchon.

LE PRÉSIDENT.

Il ne se peut pas que ce soit là M. Du Cap-Vert : son thème porte qu'il ne reviendra que dans deux ans.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! faites donc votre thème en deux façons ; car me voilà revenu.

LA PRÉSIDENTE.

Il a bien mauvais visage.

LE CHEVALIER.

Monsieur, soyez le très bien arrivé en cette ville.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que je ne serais qu'un ignorant ?

M. DU CAP-VERT.

Beau-père, votre raison va à la bouline : parbleu ! vous perdez la tramontane. Dressez vos lunettes, observez-moi ; je n'ai point changé de pavillon : ne reconnaissez-vous pas mons Du Cap-Vert, votre ancien camarade de collége ? Il n'y a que trente-cinq ans que

nous nous sommes quittés, et vous ne me remettez pas!

LE PRÉSIDENT.

Si fait, si fait; mais...

M. DU CAP-VERT.

Mais oublier ses amis en si peu de temps! Tout le monde me paraît bien étourdi du bateau dans cette maison-ci. Je viens de voir un jeune fat, mon beau-frère, qui a perdu la raison; le beau-père a perdu la mémoire. Bon homme de président, allons, où est votre fille?

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, monsieur, s'habille pour paraître devant vous; mais je ne crois pas que vous vouliez l'épouser sitôt.

M. DU CAP-VERT.

Je lui donne du temps; je ne compte me marier que dans trois ou quatre heures. J'ai hâte, ma bonne; j'arrive de loin.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! vous voulez vous marier aujourd'hui avec le visage que vous portez?

M. DU CAP-VERT.

Sans doute: je n'irai pas emprunter celui d'un autre.

LA PRÉSIDENTE.

Allez, vous vous moquez: il faut que vous soyez auparavant quinze jours entre mes mains.

M. DU CAP-VERT.

Pas un quart d'heure seulement. Présidente, quelle proposition me faites-vous là?

LA PRÉSIDENTE.

Voyez ce jeune homme que je vous présente : quel teint ! qu'il est frais ! je ne l'ai pourtant entrepris que d'hier.

M. DU CAP-VERT.

Comment dites-vous ? depuis hier ce jeune homme et vous...

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, madame daigne prendre soin de moi.

LA PRÉSIDENTE.

C'est moi qui l'ai mis dans l'état où vous le voyez.

LE PRÉSIDENT, à part.

Non, il n'est pas possible que cet homme-là soit arrivé.

M. DU CAP-VERT.

Je ne comprends rien à toutes les lanternes que vous me dites, vous autres.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis qu'il faut que vous soyez saigné et purgé dûment avant de songer à rien.

M. DU CAP-VERT.

Moi, saigné et purgé ! j'aimerais mieux être entre les mains des Turcs qu'entre celles des médecins.

LA PRÉSIDENTE.

Après un voyage de long cours, vous devez avoir amassé des humeurs de quoi infecter une province : vous autres marins, vous avez de si vilaines maladies !

M. DU CAP-VERT.

Parlez pour vous, messieurs du continent : les gens de mer sont des gens propres ; mais vous !...

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en quitterai pour cinquante pilules.

M. DU CAP-VERT.

J'aimerais mieux épouser la fille d'un Cafre, ma bonne femme ; je romprai plutôt le marché.

LE CHEVALIER, en lui fesant une grande révérence.

Monsieur, permettez-moi, je vous prie...

M. DU CAP-VERT, en rendant la révérence.

Que voulez-vous, je vous prie ?

LE CHEVALIER, avec une révérence.

Souffrez que je vous dise, par l'intérêt que je prends à ce mariage...

M. DU CAP-VERT, de même.

Eh ! quel intérêt prenez-vous, s'il vous plaît, à ce mariage ?

LE CHEVALIER.

Je vous conseille de ne rien précipiter, et de suivre l'avis de madame : j'ai des raisons importantes pour cela, j'ose vous le dire.

M. DU CAP-VERT.

L'équipage de ce bâtiment-ci est composé d'étranges gens, j'ose vous le dire : un fat me refuse la porte, un doucereux me fait des révérences et me donne des conseils sans me connaître ; l'un me parle de ma nativité, l'autre veut qu'on me purge. Je n'ai jamais vu de vaisseau si mal frété que cette maison-ci.

LE PRÉSIDENT.

Oh çà ! puisque vous voilà, nous allons préparer Fanchon à vous venir trouver.

M. DU CAP-VERT.

Allez, beau-pere et belle-mère.

SCÈNE X.

M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne me sens pas de joie de vous voir.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment je le crois bien que vous ne vous sentez pas de joie en me voyant : pourquoi en sentiriez-vous ? vous ne me connaissez pas.

LE CHEVALIER.

Je veux dire que ma joie est si forte...

M. DU CAP-VERT.

Vous vous moquez de moi. Qui êtes-vous ? et que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, que c'est une belle chose que la mer !

M. DU CAP-VERT.

Oui, fort belle.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours eu envie de servir sur cet élément.

M. DU CAP-VERT.

Qui vous en empêche ?

LE CHEVALIER.

Quel plaisir que ces combats de mer, sur-tout lorsqu'on s'accroche !

M. DU CAP-VERT.

Vous avez raison : il n'y a qu'un plaisir au-dessus de celui-là.

LE CHEVALIER.

Et quel, monsieur, s'il vous plaît ?

M. DU CAP-VERT.

C'est lorsqu'on se débarrasse sur terre des importuns.

LE CHEVALIER.

Oui, cela doit être délicieux. Que vous êtes heureux, monsieur, que vous êtes heureux ! vous avez sans doute vu le cap de Bonne-Espérance, monsieur ?

M. DU CAP-VERT.

Assurément. Je veux vous faire lire le récit d'un petit combat assez drôle que je donnai à la vue du Cap : je vous assure que je menai mes gens galamment.

LE CHEVALIER.

Vous me ferez la plus insigne faveur : ah ! monsieur, que c'est dommage qu'un homme comme vous se marie !

M. DU CAP-VERT.

Pourquoi, dommage ?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait ; il ne sera plus question de vous dans les gazettes ; vous n'aurez plus le plaisir de l'abordage ; vous allez languir dans les douces chaînes d'un hymen plein de charmes ; une beauté tendre, tou-

chante, voluptueuse, va vous enchanter dans ses bras. Ne savez-vous pas que Vénus est sortie du sein de la mer?

M. DU CAP-VERT.

Peu me chaut d'où elle est sortie. Je ne comprends rien à votre galimatias.

LE CHEVALIER.

Oui, dis-je, voilà qui est fait; M. Du Cap-Vert devient un homme terrestre, un vil habitant de la terre ferme, un citoyen qui s'enterre avec mademoiselle Fanchon.

M. DU CAP-VERT.

Non ferai, par mes sabords! je l'emmène dans huit jours en Amérique.

LE CHEVALIER.

Vous! monsieur?

M. DU CAP-VERT.

Assurément; je veux une femme, il me faut une femme, je grille d'avoir une femme... Fanchon est-elle jolie?

LE CHEVALIER.

Assez passable pour un officier de terre; mais, pour un marin délicat, oh! je ne sais pas. Vous comptez donc réellement épouser cette jeune demoiselle?

M. DU CAP-VERT.

Oui, très réellement.

LE CHEVALIER.

A votre place, je n'en ferais rien.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment je crois bien que vous n'en ferez rien... Mais que me vient conter cet homme-ci?

LE CHEVALIER.

Je me sens attaché tendrement à vous. Je dois vous parler vrai : elle n'a pas assez d'embonpoint pour un capitaine de vaisseau.

M. DU CAP-VERT.

J'aime les tailles déliées.

LE CHEVALIER.

Elle parle trop vite.

M. DU CAP-VERT.

Elle en parlera moins long-temps.

LE CHEVALIER.

Elle est folle, folle à lier, vous dis-je.

M. DU CAP-VERT.

Tant mieux ! elle me divertira.

LE CHEVALIER.

Oh bien ! puisqu'il ne vous faut rien cacher, elle a une inclination.

M. DU CAP-VERT.

C'est une preuve qu'elle a le cœur tendre, et qu'elle pourra m'aimer.

LE CHEVALIER.

Enfin, pour vous dire tout, elle a deux enfants en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Ce serait une marque certaine que j'en aurai lignée : mais je ne crois rien de toutes ces fadaises-là.

LE CHEVALIER.

Voilà un homme inébranlable : c'est un rocher.

SCÈNE XI.

FANCHON, LE CHEVALIER, M. DU CAP-VERT.

LE CHEVALIER.

Ah! la voici qui vient reconnaître l'ennemi: mon amiral, voilà donc l'écueil contre lequel vous échouez. A votre place, j'irais me jeter la tête la première dans la mer: un grand homme comme vous! ah! quelle faiblesse!

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, babillard. C'est donc vous, Fanchon, qui m'allez appartenir? Je jette l'ancre dans votre port, m'amie, et je veux, avant qu'il soit quatre jours, que nous partions tous les deux pour Saint-Domingue.

FANCHON, au chevalier.

Quoi! monsieur le chevalier, c'est donc là ce fameux M. Du Cap-Vert, cet homme illustre, la terreur des mers et la mienne?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle.

M. DU CAP-VERT.

Voilà une fille bien apprise.

FANCHON.

C'est donc vous, monsieur, dont mon père m'a entretenue si souvent?

M. DU CAP-VERT.

Oui, ma poupe, oui, mon perroquet; c'est moi-même.

FANCHON.

Il y a cinquante ans que vous êtes son intime ami?

M. DU CAP-VERT.

Environ, si mon estime est juste.

FANCHON.

Voudriez-vous faire à sa fille un petit plaisir?

M. DU CAP-VERT.

Assurément, et de tout mon cœur; je suis tout prêt: parlez, mon enfant. Vous me paraissez timide: qu'est-ce que c'est?

FANCHON.

C'est, monsieur, de ne me point épouser.

M. DU CAP-VERT.

J'arrive pourtant exprès pour cette affaire, et pour me donner à vous avec tous mes agrès: vous m'étiez promise avant que vous fussiez née. Il y a trente ans que votre père m'a promis une fille. Je consommerai tout cela ce soir, vers les dix heures, si vous le trouvez bon, m'amie.

FANCHON.

Mais entre nous, monsieur Du Cap-Vert, vous figurez-vous qu'à mon âge, et faite comme je suis, il soit si plaisant pour moi de vous épouser, d'être empaquetée dans votre bord comme votre pacotille, et d'aller vous servir d'esclave aux antipodes?

M. DU CAP-VERT.

Vous vous imaginez donc, la belle, que je vous épouse pour votre plaisir? apprenez que c'est pour moi que je me marie, et non pas pour vous. Ai-je donc si long-temps vogué dans le monde pour ne savoir pas ce

que c'est que le mariage? Si l'on ne prenait une femme que pour en être aimé, les notaires de votre pays feraient, ma foi, peu de contrats. M'amie, il me faut une femme, votre père m'en doit une, vous voilà; préparez-vous à m'épouser.

FANCHON.

Savez-vous bien ce que risque un mari de soixante-cinq ans quand il épouse une fille de quinze?

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! merluche, que risque-t-il?

FANCHON.

N'avez-vous jamais ouï dire qu'il y a eu autrefois des cocus dans le monde?

M. DU CAP-VERT.

Oui, oui, petite effrontée; et j'ai ouï dire aussi qu'il y a des filles qui font deux ou trois enfants avant leur mariage; mais je n'y regarde pas de si près.

FANCHON, en glapissant.

Trois enfants avant mon mariage!

M. DU CAP-VERT.

Nous savons ce que nous savons.

FANCHON.

Trois enfants avant mon mariage, imposteur!

M. DU CAP-VERT.

Trois ou deux, qu'importe?

FANCHON.

Et qui vous dit ces belles nouvelles-là?

M. DU CAP-VERT.

Parbleu! c'est ce jeune muguet frisé.

FANCHON.

Quoi! c'est vous qui...

LE CHEVALIER.

Ah! mademoiselle...

M. DU CAP-VERT.

Mais je suis bien bon, moi, de parler ici de balivernes avec des enfants, lorsqu'il faut que j'aille signer les articles avec le beau-père. Adieu, adieu: vous entendrez bientôt parler de moi.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

Me voilà au désespoir: ce loup marin-là vous épousera comme il le dit, au moins.

FANCHON.

Je mourrais plutôt mille fois.

LE CHEVALIER.

Il y aurait quelque chose de mieux à faire.

FANCHON.

Eh quoi, chevalier?

LE CHEVALIER.

Si vous étiez assez raisonnable pour faire avec moi une folie, pour m'épouser, ce serait bien le vrai moyen de désorienter notre corsaire.

FANCHON.

Eh que diraient le président et la présidente?

LE CHEVALIER.

Le président s'en prendrait aux astres, la présidente ne me donnerait plus de ses remèdes, les choses s'apaiseraient au bout de quelque temps, M. Du Cap-Vert irait jeter l'ancre ailleurs, et nous serions tous contents.

FANCHON.

J'en suis un peu tentée; mais, chevalier, pensez-vous que mon père veuille absolument me sacrifier à ce vilain homme?

LE CHEVALIER.

Je le crois fermement, dont j'enrage.

FANCHON.

Ah! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur et le vôtre.

FANCHON.

Je ne me sens pas le courage de faire d'emblée un coup si hardi: je vois qu'il faut que vous m'y accoutumiez par degrés.

LE CHEVALIER.

Ma belle Fanchon, si vous m'aimiez...

FANCHON.

Je ne vous aime que trop. Vous m'attendrissez; vous m'allez faire pleurer; vous me déchirez le cœur: allez-vous-en.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh bien! comment vont nos affaires?

FANCHON.

Hélas! tout de travers.

LA COMTESSE.

Quoi! n'aurait-il pas daigné...?

FANCHON.

Bon! il veut seulement avoir une femme pour la faire mourir de chagrin.

LA COMTESSE.

Mais enfin, ma sœur, vous lui avez parlé?

FANCHON.

Je vous en réponds, et de la bonne manière: M. le chevalier y était présent.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi M. le chevalier?

FANCHON.

Parceque heureusement il s'est trouvé là.

LA COMTESSE.

Mais enfin qu'est-ce que ce cruel a répondu?

FANCHON.

Lui, ma sœur? il m'a répondu que j'étais une merluche, une impertinente, une morveuse.

LA COMTESSE.

O ciel!

FANCHON.

Il m'a dit que j'avais eu deux ou trois enfants, mais qu'il ne s'en mettait pas en peine.

LA COMTESSE.

A quel excès...

FANCHON.

Que cela ne l'empêcherait de rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

FANCHON.

Qu'il allait trouver mon père et ma mère.

LA COMTESSE.

Mais, ma sœur!...

FANCHON.

Qu'il signerait les articles ce soir.

LA COMTESSE.

Quels articles?

FANCHON.

Et qu'il m'épouserait cette nuit.

LA COMTESSE.

Lui, ma sœur!

FANCHON, criant et pleurant.

En dût-il être cocu! ah! le cœur me fend. M. le chevalier et moi nous sommes inconsolables.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Quoi! M. le comte, mon mari...

FANCHON.

Eh non! ce n'est pas de votre mari que je parle; c'est du bourreau qui veut être le mien.

LA COMTESSE.

Quoi ! mon père s'obstine à vouloir vous donner pour mari ce grand vilain M. Du Cap-Vert? que je vous plains, ma sœur ! Mais avez-vous parlé à M. le comte ?

FANCHON.

Au nom de Dieu, ma sœur, engagez mon père à différer ce mariage. M. le chevalier vous en prie avec moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes sœurs ; vous devez vous rendre la vie douce l'une à l'autre ; et je voudrais vous rendre service à toutes deux.

LA COMTESSE.

J'irai me jeter aux pieds de mon père et de ma mère. Mais avez-vous vu M. le comte ?

FANCHON.

Ma sœur, ne m'abandonnez pas.

LA COMTESSE.

Mais dites si vous avez fait quelque chose pour moi.

LE CHEVALIER.

Donnez donc quelque réponse à madame.

FANCHON.

Voyez-vous, ma sœur, si l'on me force à épouser cet homme-là, je suis fille à mettre le feu aux poudres, et à sauter en l'air avec son maudit vaisseau, lui, l'équipage, et moi.

LA COMTESSE.

Si je ne puis parvenir à rendre mon mari raisonnable, vous me verrez expirer de douleur.

FANCHON.

Ne manquez pas de représenter à ma mère la cruauté qu'il y aurait à me laisser manger par ce cancre de corsaire.

LE CHEVALIER.

Vous avez toutes deux la tête pleine de votre affaire. Daignez rentrer l'une et l'autre, et souffrez que je vous donne mes petits avis pour le bonheur de tous trois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

L'ÉTRIER.

Votre excellence n'a pas le sou, à ce que je vois.

LE COMTE.

Il est vrai : ayant su que mon rendez-vous n'était que pour le soir, j'ai été jouer chez la grosse duchesse ; j'ai tout perdu. Mais j'ai de quoi me consoler : ce sont au moins des gens titrés qui ont eu mon argent.

L'ÉTRIER.

Argent mal acquis ne profite pas, comme vous voyez.

LE COMTE.

Il n'était, ma foi, ni bien ni mal acquis ; il n'était point acquis du tout : je ne sais qui me l'a envoyé ; c'est pour moi un rêve, je n'y comprends rien. Il semble que Fanchon ait voulu se moquer de moi. Voilà pourtant vingt mille francs que j'ai reçus et que j'ai perdus en un quart d'heure. Oui, je suis piqué, je suis piqué, outré ; je sens que je serais au désespoir si cela n'était pas au-dessous de moi... Mons De L'Étrier !

(Fanchon, entrée pendant que le comte parlait, entend la fin de son discours.)

SCÈNE II.

LE COMTE, FANCHON.

FANCHON, en fesant signe à L'Étrier de sortir.

C'est-à-dire, notre beau-frère, que vous avez perdu l'argent que je vous avais donné tantôt.

LE COMTE.

Ne songeons point à ces bagatelles, ma belle enfant. Quand voulez-vous me faire voir cette généreuse inconnue, cette beauté, cette divinité qui se transforme en pluie d'or pour m'obtenir ?

FANCHON.

Vous ne pourrez la voir que ce soir, sur le tard : mais je viens vous consoler.

LE COMTE.

Mon aimable enfant, rien n'est si consolant que votre vue ; et, le diable m'emporte ! il me prend fantaisie de vous payer ce que je dois à cette aimable personne.

FANCHON.

Je ne suis point intéressée, et ne vais point sur le marché des autres. Réservez toutes vos bontés pour elle ; elle les mérite mieux que moi : c'est le visage du monde le plus aimable, la taille la plus belle, des airs charmants...

LE COMTE.

Ah ! ma chère Fanchon !

FANCHON.

Un ton de voix tendre et touchant, un esprit juste, fin, doux, le cœur le plus noble : hélas ! vous vous en apercevez assez. Si vous voulez être honnête homme au lieu d'être petit-maître, vous conduire en homme sage au lieu de vous ruiner en grand seigneur, elle vous adorera toute sa vie.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon !

FANCHON.

Soyez sûr qu'elle ne vivra que pour vous, et que son amour ne sera point incommode ; qu'elle chérira votre personne, votre honneur, votre famille, comme sa personne, son honneur, sa famille propre ; que vous goûterez ensemble un bonheur dont vous n'avez point d'idée... ni moi non plus.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon, vous m'éblouissez, vous me ravissez ! je suis en extase, je meurs déja d'amour pour elle ! Ah ! pourquoi faut-il que j'attende encore une heure à la voir ?

FANCHON.

Vous voilà ému de tout ce que je viens de dire ; vous le seriez bien davantage si... Enfin que diriez-vous si je vous donnais de sa part cinquante mille livres en diamants ?

LE COMTE.

Ce que je dirais ?... je dirais que cela est impossible ; je ferais imprimer ce conte à la fin des Mille et une Nuits.

FANCHON.

Cela n'est point impossible : les voilà.

LE COMTE.

Juste ciel ! est-ce un miracle ? est-ce un songe ?... j'avoue que j'ai cru jusqu'ici avoir quelque petit mérite ; mais je ne pensais pas en avoir à ce point-là.

FANCHON.

Écoutez bien : ce n'est pas parceque vous avez du mérite que l'on vous traite ainsi ; mais c'est afin que vous en ayez, si vous pouvez. Ah çà ! je vous ai parlé assez long-temps de vos affaires ; venons aux miennes : je vous rends, je crois, un assez joli service ; il faut me récompenser.

LE COMTE.

Parlez : le service est si récent qu'il n'y a pas moyen que je sois ingrat.

FANCHON.

Mon père a chaussé dans sa tête de me faire madame Du Cap-Vert : on dresse actuellement le contrat, c'est-à-dire mon arrêt de mort. Jugez de l'état où je suis, puisque j'ai perdu toute ma gaieté : cependant je suis si bonne que j'ai pensé à vos affaires avant que de régler les miennes. Le moment fatal arrive, la tête commence à me tourner ; je ne sais plus que devenir.

LE COMTE, d'un air important.

Eh bien ! que voulez-vous que je fasse ?

FANCHON.

Je n'en sais rien ; mais que je ne sois pas madame Du Cap-Vert.

LE COMTE.

Ma fille, il faudra voir cette affaire-là. On lavera la tête au président. Je lui parlerai, je lui parlerai, et du bon ton : oui, fiez-vous à moi. Mais quand viendra la fée aux diamants et à l'argent comptant?

FANCHON.

Elle a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de la remercier : elle viendra bientôt, je vous jure. Vous savez que l'on court après son argent ; mais ceux qui l'ont reçu sont d'ordinaire fort tranquilles. Adieu ; je vais chercher une femme qui vous aime : servez-moi seulement contre un homme que je n'aime point.

SCÈNE III.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons De L'Étrier, il arrive d'étranges choses dans la vie.

L'ÉTRIER.

Oui, et sur-tout aux étranges gens, monseigneur.

LE COMTE.

Ne gratte-t-on pas à la porte?

L'ÉTRIER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

C'est sans doute celle à qui j'ai tourné la tête : je vous avoue que j'ai quelque curiosité de la voir.

SCÈNE IV.

LE COMTE; MADAME DU CAP-VERT, avec une canne à bec de corbin, un habillement de vieille, et une petite voix glapissante.

LE COMTE.

C'est sans doute elle qui se cache dans ses coiffes.

MADAME DU CAP-VERT, à L'Étrier.

C'est donc ici la maison du président Bodin?

L'ÉTRIER, en sortant.

Oui, la vieille, c'est la maison du président Bodin; mais c'est ici chez M. le comte.

MADAME DU CAP VERT, sautant au cou du comte.

Ah! mon petit comte, vois-tu, il faut que tu secoures ici une pauvre affligée.

LE COMTE.

Madame, souffrez qu'à vos genoux...

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon cher enfant, c'est à moi de me jeter aux tiens.

LE COMTE, en l'examinant.

Elle a raison... Ah! qu'elle est laide! eh bien! madame, c'est donc vous qui avez bien voulu me faire des avances si solides, et qui...

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon ami, je te fais toutes les avances. Est-il bien vrai que mon petit traître est dans la maison?

LE COMTE.

Quoi! madame! quel traître? de qui me parlez-vous? est-ce de moi?

MADAME DU CAP-VERT.

Mon traître, mon petit traître, mon petit mari: on dit qu'il est ici.

LE COMTE.

Votre mari? eh! s'il vous plaît, comment nommez vous ce pauvre homme-là?

MADAME DU CAP-VERT.

Monsieur Du Cap-Vert, monsieur Du Cap-Vert.

LE COMTE, d'un air important.

Eh mais! oui, madame, je crois qu'oui; je crois qu'il est ici.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu crois qu'oui!... me voilà la femme de la terre habitable la plus heureuse. J'aurai le plaisir de dévisager ce fripon-là. Il est joli! il y a vingt ans qu'il m'a abandonnée, il y a vingt ans que je le cherche: je le trouve; voilà qui est fait. Où est-il? qu'on me le montre! qu'on me le montre!

LE COMTE.

Quoi! sérieusement, vous seriez un peu madame Du Cap-Vert?

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon petit fripon; il y a tantôt cinquante ans.

LE COMTE.

Écoutez: vous arrivez fort mal-à-propos pour moi, mais encore plus mal-à-propos pour lui. Il va se marier à la fille du président Bodin.

MADAME DU CAP-VERT.

Lui, épouser une fille du président! non, mort de ma vie! je l'en empêcherai bien.

LE COMTE.

Eh pourquoi? j'en ai bien épousé une, moi qui vous parle.

MADAME DU CAP-VERT.

Il y a vingt ans qu'il me joue de ces tours-là, et qu'il va épousant tout le monde. Il me fit mettre dans un couvent après deux ans de mariage, à cause d'un certain régiment de dragons qui vint alors à Baïonne, et qui était extrêmement galant : mais nous avons sauté les murs, nous nous sommes vengés! ah! que nous nous sommes vengés, mon petit freluquet!

LE COMTE.

Est-ce donc vous, ma bonne, qui m'avez envoyé...

MADAME DU CAP-VERT.

Moi, je ne t'ai rien envoyé que je sache : je viens chercher mon traître.

LE COMTE.

O ciel! mon destin sera-t-il toujours d'être importuné! M'amie, il y a ici deux affaires importantes : la première est un rendez-vous que vous venez interrompre; la seconde est le mariage de M. Du Cap-Vert, que je ne serai pas fâché d'empêcher. C'est un brutal; il est bon de le mortifier un peu : je vous prends sous ma protection. Retirez-vous un peu, s'il vous plaît. Holà! hé! quelqu'un! mons De L'Étrier, qu'on ait soin de madame. Allez, ma bonne, on vous présentera à M. Du Cap-Vert dans l'occasion.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu me parais tant soit peu impertinent; mais puisque tu me rends service de si bon cœur, je te le pardonne.

SCÈNE V.

LE COMTE.

Serai-je enfin libre un moment? O ciel! encore un importun! ah! je n'y puis plus tenir; j'aime mieux quitter la partie.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

A qui diable en a-t-il donc de s'enfuir? et vous, à qui diable en avez-vous, de ne vouloir pas que je vous parle?

FANCHON.

J'ai affaire ici: retirez-vous, vous dis-je; songez seulement à éloigner M. Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Mais quelle affaire si pressante?...

FANCHON.

Croyez-vous que je n'ai pas ici d'autres intérêts à ménager que les vôtres?

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez.

FANCHON.

Vous m'excédez.

LE CHEVALIER.

Je veux savoir absolument...

FANCHON.

Absolument vous ne saurez rien.

LE CHEVALIER.

Je resterai jusqu'à ce que je voie de quoi il s'agit.

FANCHON.

Oh ! oh ! vous voulez être jaloux.

LE CHEVALIER.

Non, mais je suis curieux.

FANCHON.

Je n'aime ni les curieux ni les jaloux, je vous en avertis : si vous étiez mon mari, je ne vous pardonnerais jamais ; mais je vous le passe, parceque vous n'êtes que mon amant. Voici ma sœur, dénichez.

LE CHEVALIER.

Puisque ce n'est que sa sœur, encore passe.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, FANCHON.

FANCHON.

Ma chère sœur, vos affaires et les miennes sont embarrassantes : ce n'est pas une petite entreprise de ré-

former le cœur de M. le comte, et de renvoyer le monstre marin qu'on me veut donner. Mais où avez-vous laissé M. Du Cap-Vert?

LA COMTESSE.

Il est là bas qui gronde tout le monde, et qui jure qu'il vous épousera dans un quart d'heure. Mais, M. le comte, que fait-il, ma sœur?

FANCHON.

Il est à sa toilette, qui se poudre pour vous recevoir.

LA COMTESSE.

Va-t-il venir bientôt?

FANCHON.

Tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Ne me reconnaîtra-t-il point?

FANCHON.

Non, si vous parlez bas, si vous déguisez le son de votre voix, et s'il n'y a point de lumières.

LA COMTESSE.

Le cœur me bat, les larmes me viennent aux yeux...

FANCHON.

Ne pleurez donc point: songez-vous bien que je vais peut-être mourir de douleur dans un quart d'heure, moi qui vous parle? mais cela ne m'empêche pas de rire en attendant. Ah! voici votre fat de mari: emmitouflez-vous bien dans vos coiffes, s'il vous plaît. Monsieur le comte, arrivez, arrivez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FANCHON.

LE COMTE.

Enfin donc, ma chère Fanchon, voici la divinité aux louis d'or et aux diamants.

FANCHON.

Oui, c'est elle-même : préparez-vous à lui rendre vos hommages.

LA COMTESSE.

Je tremble.

FANCHON.

Ma présence est un peu inutile ici : je vais trouver mon cher M. Du Cap-Vert. Adieu ; comportez-vous en honnête homme.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, dans l'obscurité.

LE COMTE.

Quoi ! généreuse inconnue, vous m'accablez de bienfaits, vous daignez joindre à tant de bontés celle de venir jusque dans mon appartement, et vous m'enviez le bonheur de votre vue, qui est pour moi d'un prix mille fois au-dessus de vos diamants.

LA COMTESSE.

Je crains que si vous me voyiez, votre reconnaissance

diminue : je voudrais être sûre de votre amour, avant que vous puissiez lire le mien dans mes yeux.

LE COMTE.

Doutez-vous que je ne vous adore, et qu'en vous voyant je ne vous en aime davantage ?

LA COMTESSE.

Hélas ! oui ; c'est dont je doute, et c'est ce qui fait mon malheur.

LE COMTE, se jetant à ses pieds.

Je jure, par ces mains adorables, que j'aurai pour vous la passion la plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je n'ai jamais rien desiré que d'être aimée de vous ; et si vous me connaissiez bien, vous avoueriez peut-être que je le mérite, malgré ce que je suis.

LE COMTE.

Hélas ! ne pourrai-je du moins connaître celle qui m'honore de tant de bontés ?

LA COMTESSE.

Je suis la plus malheureuse femme du monde : je suis mariée, et c'est ce qui fait le chagrin de ma vie. J'ai un mari qui n'a jamais daigné me regarder : si je lui parlais, à peine reconnaîtrait-il ma voix.

LE COMTE.

Le brutal ! est-il possible qu'il puisse mépriser une femme comme vous ?

LA COMTESSE.

Il n'y a que vous qui puissiez m'en venger : mais il faut que vous me donniez tout votre cœur ; sans

cela, je serais encore plus malheureuse qu'auparavant.

LE COMTE.

Souffrez donc que je vous venge des cruautés de votre indigne mari; souffrez qu'à vos pieds...

LA COMTESSE.

Je vous assure que c'est lui qui s'attire cette aventure : s'il m'aimait, je vous jure qu'il aurait en moi la femme la plus tendre, la plus soumise, la plus fidèle.

LE COMTE.

Le bourreau! il mérite bien le tour que vous lui jouez.

LA COMTESSE.

Vous êtes mon unique ressource dans le monde. Je me suis flattée que, dans le fond, vous êtes un honnête homme; qu'après les obligations que vous m'avez, vous vous ferez un devoir de bien vivre avec moi.

LE COMTE.

Tenez-moi pour le plus grand faquin, pour un homme indigne de vivre, si je trompe vos espérances. Ce que vous faites pour moi me touche sensiblement; et, quoique je ne connaisse de vous que ces mains charmantes que je tiens entre les miennes, je vous aime déja comme si je vous avais vue. Ne différez plus mon bonheur : permettez que je fasse venir des lumières, que je voie toute ma félicité.

LA COMTESSE.

Attendez encore un instant, vous serez peut-être étonné de ce que je vais vous dire. Je compte souper avec vous ce soir, et ne vous pas quitter sitôt : en vérité, je

ne crois pas qu'il y ait en cela aucun mal. Promettez-moi seulement de ne m'en pas moins estimer.

LE COMTE.

Moi ! vous en estimer moins, pour avoir fait le bonheur de ma vie ! il faudrait que je fusse un monstre. Je veux dans l'instant...

LA COMTESSE.

Encore un mot, je vous prie. Je vous aime plus pour vous que pour moi : promettez-moi d'être un peu plus rangé dans vos affaires, et d'ajouter le mérite solide d'un homme sage et modeste aux agréments extérieurs que vous avez. Je ne puis être heureuse si vous n'êtes heureux vous-même, et vous ne pourrez jamais l'être sans l'estime des honnêtes gens.

LE COMTE.

Tout ceci me confond : vos bienfaits, votre conversation, vos conseils, m'étonnent, me ravissent. Eh quoi ! vous n'êtes venue ici que pour me faire aimer la vertu !

LA COMTESSE.

Oui, je veux que ce soit elle qui me fasse aimer de vous : c'est elle qui m'a conduite ici, qui règne dans mon cœur, qui m'intéresse pour vous, qui me fait tout sacrifier pour vous ; c'est elle qui vous parle sous des apparences criminelles ; c'est elle qui me persuade que vous m'aimerez.

LE COMTE.

Non, madame, vous êtes un ange descendu du ciel : chaque mot que vous me dites me pénètre l'ame. Si je vous aimerai, grand Dieu !...

LA COMTESSE.

Jurez-moi que vous m'aimerez quand vous m'aurez vue.

LE COMTE.

Oui, je vous le jure à vos pieds, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus respectable, de plus sacré dans le monde. Souffrez que le page qui vous a introduite apporte enfin des flambeaux ; je ne puis demeurer plus long-temps sans vous voir.

LA COMTESSE.

Eh bien donc ! j'y consens.

LE COMTE.

Holà ! page, des lumières.

LA COMTESSE.

Vous allez être bien surpris.

LE COMTE.

Je vais être charmé... Juste ciel ! c'est ma femme !

LA COMTESSE, à part.

C'est déja beaucoup qu'il m'appelle de ce nom : c'est pour la première fois de sa vie.

LE COMTE.

Est-il possible que ce soit vous ?

LA COMTESSE.

Voyez si vous êtes honnête homme, et si vous tiendrez vos promesses.

LE COMTE*.

Vous avez touché mon cœur : vos bontés l'empor-

* Dans un manuscrit on lit :

LE COMTE, reprenant ses airs de seigneur.

Eh mais, madame !... En vérité, madame, vous m'embarrassez !

tent sur mes défauts. On ne se corrige pas tout d'un coup : je vivrai avez vous en bourgeois ; je vous aimerai ; mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît.

SCÈNE X.

FANCHON, arrivant tout essoufflée ; LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER, LE COMTE, LA COMTESSE.

FANCHON.

Au secours ! au secours contre des parents et un mari ! Monsieur le comte, rendez-moi service à votre tour.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! est-on prêt à démarrer ?

LE PRÉSIDENT.

Allons, ma petite fille, point de façon : voici l'heure de l'année la plus favorable pour un mariage.

FANCHON.

Voici l'heure la plus triste de ma vie.

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, il faut avaler la pilule.

FANCHON, se jetant à genoux.

Mon père, encore une fois...

Madame, j'ai le cœur bon ; écoutez.. Si vous me promettiez de n'en rien dire, et de ne me point déshonorer dans le monde, on verrait ce qu'on pourrait faire, on vivrait avec vous en bourgeois... Mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît.

M. DU CAP-VERT.

Levez-vous ; vous remercierez votre père après.

FANCHON.

Ma chère mère...

LA PRÉSIDENTE.

Vous voilà bien malade !

FANCHON.

Mon cher monsieur le comte...

LE COMTE.

Je vois bien qu'il vous faut tirer d'intrigue... Mons De L'Étrier, amenez un peu cette dame... Mons le marin, je crois qu'on va mettre quelque opposition à vos bans.

SCÈNE XI.

MADAME DU CAP-VERT, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DU CAP-VERT.

Eh ! mon petit mari, te voilà, infame, bigame, polygame ! je vais te faire pendre, mon cher cœur.

M. DU CAP-VERT.

Sainte-barbe ! c'est ma femme ! Quoi ! tu n'es pas morte il y a vingt ans ?

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon bijou ; il y a vingt ans que je te guettais. Embrasse-moi, fripon, embrasse-moi : il vaut mieux tard que jamais.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! c'est là madame Du Cap-Vert, que j'ai enterrée dans toutes les régles!

MADAME DU CAP-VERT.

Tes régles ne valent pas le diable, ni toi non plus. Mon mari, il est temps d'être sage: tu as assez couru le monde, et moi aussi. Tu seras heureux avec moi; quitte cette petite morveuse-là.

M. DU CAP-VERT.

Mais de quoi t'avises-tu de n'être pas morte?

LE PRÉSIDENT.

Je croyais cela démontré.

FANCHON, à madame Du Cap-Vert.

Ma chère dame, embrassez-moi. Mon Dieu! que je suis aise de vous voir!

LE CHEVALIER.

Ma bonne dame Du Cap-Vert, vous ne pouviez venir plus à propos; je vous en remercie.

MADAME DU CAP-VERT.

Voilà un assez aimable garçon. (à M. Du Cap-Vert.) Traître, si mes deux enfants étaient aussi aimables que cela, je te pardonnerais tout. Où sont-ils, où sont-ils, mes deux enfants?

M. DU CAP-VERT.

Tes deux enfants? ma foi, c'est à toi à en savoir des nouvelles; il y a vingt ans que je n'ai vu toute cette marmaille-là: Dieu les bénisse! j'ai été cinq ou six fois aux antipodes depuis; j'ai mouillé une fois à Baïonne pour en apprendre des nouvelles: je crois que tout

cela est crevé. J'en suis fâché au fond, car je suis bon homme.

MADAME DU CAP-VERT.

Traître! et madame Éberne, chez qui tu avais mis un de mes enfants?

M. DU CAP-VERT.

C'était une fort honnête personne, et qui m'a toujours été d'un grand secours.

LE CHEVALIER.

Eh mon Dieu! à qui en parlez-vous? j'ai été élevé par cette madame Éberne à Baïonne* : je me souviens des soins qu'elle prit de mon enfance, et je ne les oublierai jamais.

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? mais qu'est-ce que c'est que ça? Je me souviens aussi fort bien de cette madame Éberne.

M. DU CAP-VERT.

Eh corbleu! qu'est-ce que c'est que ça aussi? par la sambleu! voilà qui serait drôle! Vous êtes donc aussi de Baïonne, monsieur le fat?

LE COMTE.

Point d'injures, s'il vous plaît : oui, la maison Des-Apprêts est aussi de Baïonne.

M. DU CAP-VERT.

Et comment avez-vous connu madame Éberne?

* Au lieu de ce qui suit, on lit dans un manuscrit : *Ellem'a donné le fouet vingt fois en ma vie.*

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, comment? répondez. Vous... vous... ouf!... mon cœur me dit...

LE COMTE.

C'était ma gouvernante, madame Rafle, qui m'y menait souvent.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Madame Rafle vous a élevé?

MADAME DU CAP-VERT, au chevalier.

Madame Éberne a été votre mie?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

M. DU CAP-VERT.

Ouais! cela serait plaisant! cela ne se peut pas. Mais si cela se pouvait, je ne me sentirais pas de joie.

MADAME DU CAP-VERT.

Je commence déja à pleurer de tendresse.

SCÈNE XII.

MADAME RAFLE, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DU CAP-VERT.

Approchez, approchez, madame Rafle, et reconnaissez, comme vous pourrez, ces deux espéces-là.

LE PRÉSIDENT.

Allez, allez, je vois bien ce qui vous tient; vous

vous imaginez qu'on peut retrouver vos enfants : cela ne se peut pas. J'ai tiré leur horoscope : ils sont morts en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Oh ! si votre art les a tués, je les crois donc en vie : sans doute, je retrouverai mes enfants.

MADAME DU CAP-VERT.

Assurément, cela va tout seul, n'est-il pas vrai, madame Rafle ? Vous savez comment celui-ci est venu : c'était un petit mystère.

MADAME RAFLE.

Eh ! mon Dieu oui ! je les reconnais... Bonjour, mes deux espiègles. Comme cela est devenu grand !

MADAME DU CAP-VERT.

Allons, allons, n'en parlons plus. J'ai retrouvé mes trois vagabonds : tout cela est à moi.

MADAME RAFLE, en examinant le comte et le chevalier.

On ne peut pas s'y méprendre : voilà vingt marques indubitables auxquelles je les reconnais.

M. DU CAP-VERT.

Oh ! cela va tout seul, et je n'y regarde pas de si près.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous dites là ?

LA PRÉSIDENTE.

Quelles vapeurs avez-vous dans la tête ?

LE CHEVALIER, se jetant aux genoux de madame Du Cap-Vert.

Quoi ! vous seriez effectivement ma mère ?

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que ça ? qu'est-ce que ça ? (à M. Du Cap-

Vert.) Si vous êtes mon père, vous êtes donc un homme de qualité?

M. DU CAP-VERT.

Malheureux! comment as-tu fait pour le devenir, et pour être gendre du président?

LE COMTE.

Mais, mais, que me demandez-vous là? que me demandez-vous là? cela s'est fait tout seul, tout aisément. Premièrement j'ai l'air d'un grand seigneur; j'ai épousé d'abord la veuve d'un négociant qui m'a enrichi, et qui est morte; j'ai acheté des terres; je me suis fait comte; j'ai épousé madame; je veux qu'elle soit comtesse toute sa vie.

LA COMTESSE.

Dieu m'en préserve! j'ai été trop maltraitée sous ce titre. Contentez-vous d'être fils de votre père, gendre de votre beau-père, et mari de votre femme.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Écoute: s'il t'arrive encore de faire le seigneur, c'est-à-dire le fat, je te romprai bras et jambes. (au chevalier.) Et toi, mons le freluquet, par quel hasard es-tu dans cette maison-ci?

LE CHEVALIER.

Par un dessein beaucoup plus raisonnable que le vôtre, mon père, avec le respect que je vous dois: je voulais épouser mademoiselle, dont je suis amoureux, et qui me convient un peu mieux qu'à vous.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, tout ceci n'était point dans mes éphémérides. Voilà qui est fait, je renonce à l'astrologie.

LA PRÉSIDENTE.

Puisque ce malade-ci m'a trompée, je ne veux plus me mêler de médecine.

M. DU CAP-VERT.

Moi, je renonce à la mer pour le reste de ma vie.

LE COMTE.

Et moi à mes sottises.

M. DU CAP-VERT.

Je partage mon bien entre mes enfants, et donne cet étourdi-ci à cette étourdie-là. Je ne suis pas si malheureux : il est vrai que j'ai retrouvé ma femme ; mais puisque le ciel me redonne aussi mes deux enfants, ne pensons plus qu'à nous réjouir. J'ai amené quelques Turcs avec moi, qui vont vous donner un petit ballet en attendant la noce.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ENTRÉE

DE DIVERSES NATIONS

APRÈS LA DANSE.

UNE TURQUE CHANTE.

Tout l'Orient
Est un vaste couvent.
Un musulman voit à ses volontés
Obéir cent beautés.
La coutume est bien contraire en France [1] :
Une femme sous ses lois
A vingt amants à-la-fois ;
Ah! quelle différence!

Un Portugais
Est toujours aux aguets,
Et jour et nuit, de son diable battu,
Il craint d'être cocu.
On n'est point si difficile en France :
Un mari, sans craindre rien,
Est cocu tout aussi bien ;
Ah! quelle différence!

Par tout pays
On voit de sots maris ;
Fesse-mathieux, ou bourrus, ou jaloux;
On les respecte tous.
C'est, ma foi, tout autre chose en France :

[1] VARIANTE. C'est, ma foi, tout autre chose en France.

Un seul couplet de chanson
Les met tous à la raison;
Ah! quelle différence!

Un Allemand
Est quelquefois pesant;
Le sombre Anglais même dans ses amours [1]
Veut raisonner toujours.
On est bien plus raisonnable en France [2]:
Chacun sait se réjouir,
Chacun vit pour le plaisir;
Ah! quelle différence!

Dans l'univers
On fait de mauvais vers;
Chacun jouit du droit de rimailler
Et de nous ennuyer.
On y met un bon remède en France:
On inventa les sifflets,
Dont Dieu nous sauve à jamais [3]!
Ah! quelle différence [4]!

[1] * VAR. Le sombre Anglais, dans ses tristes amours.

[2] * VAR. On est bien plus agréable en France.

[3] * VAR. Dont Dieu nous garde à jamais!

[4] * Ces couplets avaient été imprimés dans les *Etrennes lyriques* de 1785. D'Aquin les reproduit en partie l'année suivante dans son *Almanach littéraire*, p. 203. Ils y sont indiqués comme devant être chantés sur l'air: *Ah! quelle différence!* et comme étant le vaudeville de la comédie de *Boursoufle*.

(L. D. B.)

FIN DES ORIGINAUX.

L'ÉCHANGE

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

ET EN PROSE.

1734.

AVERTISSEMENT*.

Cette comédie fut représentée sous le titre du *Comte de Boursoufle*, à Cirei, chez la marquise du Châtelet en 1734. Elle en distribua les rôles aux personnes de sa société, s'en réservant un pour elle et un autre pour l'auteur. Voltaire paraît n'avoir point gardé le manuscrit de cette pièce, ni de celle des *Originaux*, qui l'avait précédée de deux ans; et l'une et l'autre restèrent long-temps ignorées du public. Les plus anciens amis de l'auteur seulement en avaient conservé quelque souvenir. Nous avons entendu dire à M. d'Argental que Voltaire avait fait autrefois, au château de Cirei, des comédies fort gaies, entre autres un *Comte de Boursoufle;* que même il y en avait eu deux de ce nom, et qu'on les distinguait par les dénominations de *Grand* et de *Petit Boursoufle*. La différence consistait apparemment en ce que l'une était en trois actes et l'autre en un. En effet on a trouvé dans le catalogue des livres de M. de Pont de Veile l'indication d'un *Comte de Boursoufle* en un acte : mais il y est rangé dans la section des opéra comiques; ce qui doit faire supposer que l'auteur avait ajouté de la poésie [1] à sa pièce. Nous ne

* Cet Avertissement est du propriétaire du manuscrit.

[1] * Sans doute le vaudeville qui se trouve à la fin des *Originaux*.

(L. D. B.)

connaissons point cet opéra comique, et nous ignorons s'il existe encore.

Le 26 de janvier 1761, on représenta à Paris, sur le théâtre de la comédie Italienne, une comédie en trois actes, en prose, intitulée *Quand est-ce qu'on me marie?* sans nom d'auteur. C'était le *Comte de Boursoufle* sous un autre titre, et avec d'autres noms des personnages. On ne soupçonna point que Voltaire en fût l'auteur anonyme: cela n'est pas surprenant; mais ce qui paraît singulier c'est que cette pièce fut jouée et imprimée dans la même année à Vienne en Autriche. Écrite d'abord avec une certaine liberté que le genre, le sujet, et la circonstance d'un pareil amusement, comportaient, elle dut, en paraissant à Vienne, éprouver quelques modifications. On la mit en deux actes, avec un nouveau dénouement. Les noms des personnages y furent probablement ceux qui avaient été substitués aux anciens, sur le théâtre de la comédie Italienne, à Paris. Le *comte de Boursoufle* s'y trouve changé en *comte de Fatenville;* le *baron de La Cochonnière*, *Thérèse*, *Maraudin*, *Pasquin*, *madame Barbe*, etc., sont remplacés par le *baron de La Canardière*, *Gotton*, *Trigaudin*, *Merlin*, *madame Michelle*, etc. Il est probable que le motif des changements faits à la pièce en 1761 était, non seulement de la rendre moins libre, mais encore d'éloigner l'idée ou le souvenir de l'ancien *Comte de Boursoufle* et de son auteur.

Cette comédie paraît ici telle que l'auteur l'avait faite pour Cirei, mais avec le titre, les personnages, et quelques légères corrections de détails, tirés d'une seconde édition donnée à Vienne en 1765. Quant au

nouveau dénouement, qui paraît un peu forcé, et moins plaisant que l'ancien, on l'a placé comme variante, à la suite du troisième acte.

Cette pièce, dans l'édition de M. Renouard, est précédée de cet avertissement :

« Cette comédie, imprimée dans deux éditions récentes de Voltaire sous le titre de *l'Échange*, n'est rien moins qu'un bon ouvrage, et n'eût jamais vu le jour si sa publication eût dépendu de moi seul. Aussi dans l'édition en 41 vol. *in*-8° laisse-t-on voir qu'on l'imprime à regret, ne la croyant même pas de Voltaire, et n'en fesant usage que parceque déja elle se trouve employée dans une édition nouvelle. L'un et l'autre éditeur annoncent aussi qu'il doit exister de cette pièce deux versions différentes, celle qu'ils impriment, d'après une édition de Vienne, 1761[1], et une autre, sous le titre du *Comte de Boursoufle*, que Pont-de-Veile possédait en manuscrit dans son immense collection de pièces de théâtre, et qu'ils n'ont pu se procurer. J'ai été plus heureux, si toutefois une telle acquisition est un bonheur. M. de Solenne, possesseur de la plus belle collection dramatique qui existe, y ayant dernièrement réuni encore celle de Pont-de-Veile, a retrouvé le manuscrit en question, et me l'a obligeamment communiqué, ainsi que d'autres notes qui m'ont été d'une utilité réelle. J'imprime donc *le Comte de Boursoufle* au lieu de la co-

[1] * In-8° de cinquante-quatre pages, pp. (L. D. B.)

médie de *l'Échange*. C'est la même pièce, pareillement en prose, et non pas un opéra, comme on l'avait cru. C'est l'ouvrage primitif et véritable, mutilé dans l'édition de Vienne, où il est dénaturé par des corrections la plupart inutiles et maladroites. On y a gâté jusqu'au dénouement, que l'on a voulu rendre *sentimental*, et qui n'est plus qu'insignifiant.

« S'il était certain que cette pièce n'est point de Voltaire, il faudrait l'exclure de la collection de ses Œuvres, y eût-elle déja été introduite dans dix éditions successives; mais Pont-de-Veile la donne comme étant de l'auteur de *Mahomet*. Le beau-frère de M. d'Argental devait, ainsi que le remarque très bien M. Beuchot, être exactement informé d'un fait qui d'ailleurs concernait l'objet de ses plus chères affections, sa collection dramatique; et ce témoignage est encore appuyé par une personne* qui a vu ces temps-là, et qui mérite une entière confiance pour tous les renseignements qu'elle veut bien donner sur Voltaire et ses ouvrages.

« A l'usage de ceux qui trouvent une édition défectueuse si elle ne reproduit pas absolument tout ce qui a été imprimé dans toutes les éditions antérieures, on donnera ici en variante le dénouement refait pour l'édition de 1761.

« Le cahier manuscrit de Pont-de-Veile contient encore une autre pièce en trois actes, et en prose, intitulée *M. Du Cap-Vert*. Pour celle-ci, il n'y a pas moyen d'en accuser Voltaire; et ce serait traiter un peu trop cavalièrement ses lecteurs que de leur mettre sous les

* Celle probablement à qui je dois le manuscrit des *Originaux* et un manuscrit de *l'Échange*. (E. A. L.)

yeux une aussi insipide production. Je ne puis croire que cette pièce soit une même chose que *les Originaux**, dont un homme de lettres m'a assuré avoir entendu La Harpe faire l'éloge comme d'une pièce amusante et fort gaie. »

* D'après le manuscrit qui m'a été communiqué de cette pièce par une personne digne de foi, il paraît certain que *M. Du Cap-Vert* n'est autre chose que *les Originaux*, et que cette pièce est bien de Voltaire ; ce qui m'a déterminé à l'imprimer dans cette édition.

(E. A. L.)

PERSONNAGES.

LE COMTE DE FATENVILLE.
LE CHEVALIER, frère du comte.
LE BARON DE LA CANARDIÈRE.
GOTTON, fille du baron.
Mme MICHELLE, gouvernante de Gotton.
TRIGAUDIN, intrigant.
LE BAILLI.
MERLIN, valet du chevalier.
JÉROME, COLIN, MARTIN, } valets du baron.
VALETS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le village de La Canardière.

L'ÉCHANGE

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.

Merlin!

MERLIN.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître?

MERLIN.

Oui, monsieur, j'en connais un plus malheureux, sans contredit.

LE CHEVALIER.

Eh qui?

MERLIN.

Votre valet, monsieur, le pauvre Merlin.

LE CHEVALIER.

En connais-tu un plus fou?

MERLIN.

Oui, assurément.

LE CHEVALIER.

Eh qui, bourreau? qui?

MERLIN.

Ce fou de Merlin, monsieur, qui sert un maître qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

MERLIN.

Vivez plutôt, monsieur, pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

MERLIN.

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne fesant que son devoir. Qui dit ruiné dit prodigue; qui dit malheureux dit imprudent; et la morale...

LE CHEVALIER.

Ah, coquin! tu abuses de ma patience et de ma misère: je te pardonne parceque je suis pauvre; mais si ma fortune change, je t'assommerai.

MERLIN.

Mourez de faim, monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER.

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère aîné, le comte de Fatenville, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je

l'attends. O ciel! faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi! Ah! ce sont les aînés qui ont fait les lois; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

MERLIN.

Eh! monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déja mangées, et vous n'auriez plus de ressource; mais monsieur le comte de Fatenville aura pitié de vous; il vient ici pour épouser la fille du baron, qui aura cinq cent mille francs de biens: vous aurez un petit présent de noces.

LE CHEVALIER.

Épouser encore cinq cent mille francs, et le tout parcequ'on est aîné; et moi être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature! demander quelque chose à son frère aîné c'est là le comble des disgraces.

MERLIN.

Je ne connais pas monsieur le comte; mais il me semble que je viens de voir arriver ici M. Trigaudin, votre ami et le sien, et celui du baron, et celui de tout le monde; cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, qui fait des mariages et des divorces, qui prête et qui emprunte, qui donne et qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout et qui est par-tout: il n'est pas encore pendu, profitez du temps, parlez-lui; cet homme-là vous tirera d'affaire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Merlin; ces gens-là ne sont bons que pour les riches; ce sont les parasites de la société. Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leurs vices ne sont utiles qu'à eux-mêmes.

MERLIN.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi; les fripons sont assez serviables: M. Trigaudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler. Un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue elle-même; il est actif, vigilant; il rend service vivement avec un très mauvais cœur; tandis que les honnêtes gens, avec le meilleur cœur du monde, vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère, et vous ferment la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Hélas! je ne connais guère que de ces honnêtes gens-là; et j'ai bien peur que monsieur mon frère ne soit un très honnête homme.

MERLIN.

Voilà M. Trigaudin qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

TRIGAUDIN.

Bonjour, mon très agréable chevalier, embrassez-

moi, mon très cher. Eh par quel hasard vous rencontré-je ici?

LE CHEVALIER.

Par un hasard très naturel, et très malheureux; parceque je suis dans la misère, parceque mon frère, qui nage dans l'opulence, doit passer ici, parceque je l'attends, parceque j'enrage, parceque je suis au désespoir.

TRIGAUDIN.

Voilà de très mauvaises raisons; allez, allez, consolez-vous; Dieu a soin des cadets: il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot-de-vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de La Canardière, il faut que tout le monde y gagne.

LE CHEVALIER.

Eh! traître, que ne me la fesais-tu épouser? j'y aurais gagné bien davantage.

TRIGAUDIN.

D'accord; hélas! je crois que mademoiselle de La Canardière vous aurait épousé tout aussi volontiers que votre frère. Elle ne demande qu'un mari; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une fille élevée dans toute l'ignorance et dans toute la grossière rusticité de son père. Ils sont nés avec un peu de biens; un frère de la baronne, intéressé dans les affaires, un imbécile qui ne savait ni penser ni parler, mais qui savait calculer, a gagné à Paris cinq cent mille francs de biens dont il n'a jamais joui; il est mort précisément comme

il allait devenir insolent. La baronne est morte de l'ennui qu'elle avait de vivre avec le baron; et la fille, à qui tout ce bien-là appartient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessivement riche : jugez s'il vous l'aurait donnée, à vous qui venez de manger votre légitime.

LE CHEVALIER.

Enfin tu as procuré ce parti-là à mon frère; c'est fort bien fait : mais que t'en revient-il?

TRIGAUDIN.

Ah! il me traite indignement; il s'imagine que son mérite seul a fait ce mariage; et, son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paie fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à monsieur son frère; mais monsieur le comte est presque aussi avare que fat : vous n'êtes ni l'un ni l'autre; et si vous aviez son bien, vous feriez...

LE CHEVALIER.

Oh oui! je ferais de très belles choses; mais n'ayant rien, je ne puis rien faire que de me désespérer, et te prier de... Ah! j'entends un bruit extravagant dans cette hôtellerie; je vois arriver des chevaux, des chaises : c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage! et quelle différence la fortune met entre les hommes! Ses valets vont bien me mépriser.

TRIGAUDIN.

C'est selon que monsieur le comte vous traitera : les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans; ils sont les singes de leurs maîtres.

SCÈNE III.

LE COMTE DE FATENVILLE, PLUSIEURS VALETS, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

LE COMTE.

Ah! quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste! on arrive tout dérangé, tout dépoudré...

LE CHEVALIER.

Mon frère, je suis ravi de vous...

TRIGAUDIN.

Monsieur, vous allez trouver dans ce pays-ci...

LE COMTE.

Holà! hé! qu'on m'arrange un peu; foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous trouve très bien, et je me flatte...

LE COMTE, à ses gens.

Allons donc un peu! un miroir, de la poudre d'œillet, un pouf, un pouf... Hé! bonjour, monsieur Trigaudin, bonjour. Mademoiselle de La Canardière me trouvera horriblement mal en ordre. (A l'un de ses gens.) Mons Du Toupet! je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne fuient point assez en arrière; vous avez la fureur d'enfoncer mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. Monsieur Trigaudin, à propos... (Au chevalier.) Ah! vous voilà, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Oui, et j'attendais le moment...

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, comment trouvez-vous mon habit de noces? l'étoffe m'a coûté cent écus l'aune.

TRIGAUDIN.

Mademoiselle de La Canardière en sera éblouie.

LE CHEVALIER.

La peste soit du fat! il ne daigne pas seulement me regarder.

MERLIN.

Eh pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne? que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage? Flattez sa vanité au lieu de vouloir toucher son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, j'aimerais mieux crever que de faire la cour à ses impertinences.

LE COMTE.

Page, levez un peu le miroir, haut, plus haut; vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

LE CHEVALIER.

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin...

LE COMTE.

Charmé de te revoir, mon cher Chonchon, sur mon honneur; tu reviens donc de la campagne, un peu grêlé à ce que je vois. (Il rit.) Eh! eh! eh! eh! eh bien! qu'est devenu ton cousin, qui partit avec toi il y a trois ans?

LE CHEVALIER.

Je vous ai mandé il y a un an qu'il était mort. C'était un très honnête homme, et si la fortune...

LE COMTE, toujours à sa toilette.

Ah! oui, oui, je l'avais oublié; je m'en souviens, il est mort, il a bien fait; cela n'était pas riche. Vous venez peut-être à la noce, monsieur Chonchon; cela n'est pas maladroit. (A Trigaudin.) Écoutez, monsieur Trigaudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez mademoiselle de La Canardière; j'ai quelques affaires dans le voisinage; la petite marquise n'est qu'à deux cents pas d'ici. Eh! eh! eh! je veux un peu aller la voir avant de tâter du sérieux embarras d'une noce... Mons Trigaudin, qu'on mette un peu mes relais à ma chaise.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot?

LE COMTE.

Que cela soit court, au moins: un jour de mariage on a la tête remplie de tant de choses, qu'on n'a guère le temps d'écouter.

LE CHEVALIER.

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire...

LE COMTE.

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me siée bien?

LE CHEVALIER.

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai presque rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés. Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras; je vous aurais la plus sensible obligation.

LE COMTE, appelant ses gens.

Hola! hé! ma chaise est-elle prête? Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné; il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous n'opposez à des prières dont je rougis que cette indifférence insultante dont vous m'accablez?

LE COMTE.

Mais, Chonchon, mais en vérité, vous n'y pensez pas. Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot, cela est incroyable; foi de seigneur, on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER.

Vous m'abandonnez donc?

LE COMTE.

Vous avez voulu vivre comme moi; cela ne vous allait pas, il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER.

Vous me mettez au désespoir, et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE.

Mais, la nature, la nature, c'est un beau mot inventé par les pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages. La nature vous avait donné une honnête légitime; et elle ne m'ordonne pas d'être un sot, parceque vous avez été un dissipateur.

LE CHEVALIER.

Vous me poussez à bout. Eh bien! puisque la nature se tait dans vous, elle se taira dans moi, et j'aurai du moins le plaisir de vous dire que vous êtes le plus grand fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le cœur le plus dur, le plus...

LE COMTE.

Moi fat!... que cela est vilain de dire des injures! cela sent son homme de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour!

LE CHEVALIER.

Le sang-froid de ce barbare-là me désespère. Poltron, rien ne t'émeut...

LE COMTE.

Tu t'imagines donc que tu es brave parceque tu es en colère!

LE CHEVALIER.

Je n'y peux plus tenir, et si tu avais du cœur...

LE COMTE, ricanant.

Oh! oh! foi de seigneur, cela est plaisant; tu crois que moi qui ai soixante mille livres de rente et qui dois

épouser mademoiselle de La Canardière avec cinq cent mille francs de biens, je serai assez fou pour me battre contre toi qui n'as rien à risquer! Je vois ton petit dessein; tu voudrais par quelque bon coup d'épée arriver à la succession de ton frère aîné; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais monter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan, et la constance d'un philosophe. Holà! mes gens! Adieu, Chonchon. (A Trigaudin qui entre.) A ce soir, mons Trigaudin, à ce soir. Holà! page, un miroir.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien! monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'ame dure de ce courtisan poli?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon cœur.

MERLIN.

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

TRIGAUDIN.

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER.

Et à quoi, s'il vous plaît, qu'à me rendre encore plus malheureux?

TRIGAUDIN.

Oh! cela peut servir à vous ôter le scrupule que vous auriez à lui faire du mal, et c'est déja un très grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation, et que si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser mademoiselle de La Canardière au lieu de lui? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre, et je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

LE CHEVALIER.

Comment me mettre à la place du comte de Fatenville? comment puis-je être aussi fat que lui? comment puis-je épouser sa maîtresse au lieu de lui? Parle, réponds.

TRIGAUDIN.

Tout cela est très aisé. M. le baron n'a jamais vu M. votre frère aîné; et je puis vous annoncer sous son nom, puisque en effet votre nom est le sien; vous ne mentirez pas; et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir: il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

MERLIN.

Sans doute, c'est ce qui m'a réduit en l'état où je suis.

TRIGAUDIN.

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui: faites-moi un billet de vingt mille francs,

et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

MERLIN.

Oh! oui, c'est votre plus cruel ennemi.

TRIGAUDIN.

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER.

D'accord.

TRIGAUDIN.

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER.

J'en conviens.

TRIGAUDIN.

Un original à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

TRIGAUDIN.

Un mauvais cœur dans un corps ridicule.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense.

TRIGAUDIN.

Un petit-maître suranné, qui n'a pas même le jargon de l'esprit; enflé de fadaises et de vent, et dont Merlin ne voudrait pas pour valet, s'il pouvait en avoir un.

MERLIN.

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER.

Hem!...

TRIGAUDIN.

Un homme enfin dont vous ne tirerez jamais rien, qui dépenserait cinquante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son frère de misère.

LE CHEVALIER.

Cela n'est que trop vrai.

TRIGAUDIN.

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme! et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en lui enlevant légitimement les cinq cent mille francs qu'il croit déja tenir, et qu'il mérite si peu! et vous ne ririez pas de tout votre cœur en tenant ce soir entre vos bras la fille du baron! et vous hésiteriez à me faire (pour l'honneur) un petit billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de mademoiselle de La Canardière! Allez, vous êtes indigne d'être riche, si vous manquez l'occasion de le devenir.

LE CHEVALIER, portant la main sur sa poitrine.

Vous avez raison; mais je sens là quelque chose qui me répugne. L'étrange chose que le cœur humain! je n'avais point de scrupule de me battre tout-à-l'heure contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

TRIGAUDIN.

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

MERLIN.

Allez, allez, monsieur, laissez-vous conduire par M. Trigaudin; il en sait plus que vous : mettez votre conscience entre ses mains; j'en réponds sur la mienne; et j'y suis intéressé; j'ai besoin que vous soyez riche.

LE CHEVALIER.

Eh! mais, cependant...

TRIGAUDIN.

Allons, allons, êtes-vous fou?

MERLIN.

Allons, mon cher maître, prenez courage; il n'y a pas grand mal dans le fond.

TRIGAUDIN.

Cinq cent mille francs, et une fille jeune et fraîche, enlevée à M. le comte, et mise en votre possession.

LE CHEVALIER.

Voyons donc ce qu'il faut faire pour le bien de la chose.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TRIGAUDIN, JÉROME.

TRIGAUDIN.

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château, et fait la garde comme si tout l'univers voulait lui enlever mademoiselle de La Canardière, et comme si les ennemis étaient aux portes. (Il heurte à la porte du château.) Holà! quelqu'un, holà!

JÉRÔME, sans ouvrir la porte.

Qui va là?

TRIGAUDIN.

Vive le roi et M. le baron! On vient pour épouser mademoiselle Gotton.

JÉRÔME.

Je vais dire ça à monseigneur.

TRIGAUDIN.

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le baron de cette gentilhommière? Voilà un beau contraste que M. le comte et lui!

SCÈNE II.

LE BARON DE LA CANARDIÈRE, en buffle, à la tête de ses gens; TRIGAUDIN.

LE BARON.

Ah! c'est vous, mon brave monsieur Trigaudin; pardon, il faut être un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans son château; il y a tant de gens dans le monde qui enlèvent les filles! on ne voit que cela dans les romans.

TRIGAUDIN.

Cela est vrai; je viens aussi pour vous enlever mademoiselle Gotton, et je vous amène un gendre.

LE BARON.

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon château de La Canardière M. le comte de Fatenville?

TRIGAUDIN.

Dans un moment il va rendre ses respects à son très honoré beau-père.

LE BARON.

Ventre de boulets! il sera très bien reçu; et je lui réponds de Gotton. Mon gendre est un homme de bonne mine, sans doute?

TRIGAUDIN.

Assurément, et d'une figure très agréable. Pensez-vous que j'irai donner à mademoiselle Gotton un petit

mari haut comme ma jambe, et tel qu'on en voit plus d'un à la cour et à la ville?

LE BARON.

Améne-t-il un grand équipage? aurons-nous bien de l'embarras?

TRIGAUDIN.

Au contraire, M. le comte hait l'éclat et le faste; il a voulu venir avec moi incognito; ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON.

Tant mieux; tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse; nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de La Canardière n'ont eu de carrosse.

TRIGAUDIN.

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode...

LE BARON.

Un buffle, corbleu! un buffle; voilà ce qu'il faut en temps de guerre; mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

TRIGAUDIN.

Oui, un buffle; il en trouvera ici; il sera encore plus content de vous que vous de lui. Le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

TRIGAUDIN.

Approchez, monsieur le comte, et saluez M. le baron votre beau-père.

LE BARON.

Par Henri quatre ! voilà un gentilhomme tout-à-fait de mise. Tête-bleu ! monsieur le comte, Gotton sera heureuse ! Touchez là ; je suis votre beau-père et votre ami. Corbleu ! vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître ainsi devant vous ; mais M. Trigaudin qui sait l'état de mes affaires vous aura dit sans doute...

TRIGAUDIN.

Oui, j'ai dit ce qu'il fallait ; vous avez un digne beau-père et une digne femme. (A madame Michelle.) Réjouissez-vous, madame Michelle, voici un mari pour votre jeune maîtresse.

MADAME MICHELLE.

Est-il possible ?

TRIGAUDIN.

Rien n'est plus certain.

LE BARON, à madame Michelle.

Allons, faites descendre Gotton ; faites venir les vio-

lons ; donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

(Le baron, le chevalier et Trigaudin entrent dans le château.)

SCÈNE IV.

MADAME MICHELLE.

Ah ! le bel ordre ! ah ! la bonne nouvelle ! mademoiselle Gotton, venez tôt, venez tôt. Cette chère Gotton, qu'elle va être contente ! un mari ! qu'elle sera heureuse ! elle le mérite bien ; car je l'ai élevée comme une princesse. Elle va briller dans le monde, elle enchantera ; ça me fera honneur ; on dira : On voit bien que madame Michelle y a donné tous ses soins ; car mademoiselle Gotton est d'une douceur, d'une politesse !... (Elle appelle à haute voix mademoiselle Gotton.) Mademoiselle Gotton ! mademoiselle Gotton !

SCÈNE V.

GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Eh bien ! qu'est-ce ? brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne ? et faut-il que je sois pendue à ta ceinture ? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME MICHELLE.

Eh! la, la, apaisez-vous, je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous apprendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille; on voulait vous parler d'un mari; mais puisque vous êtes toujours bourrue...

GOTTON.

Aga, avec votre mari; ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Michelle? Je crois aux maris comme aux sorciers; j'en entends toujours parler et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on se moque de moi, mais je sais bien ce que je ferai, je me marierai bien sans vous, tous tant que vous êtes; on n'est pas une sotte, quoiqu'on soit élevée loin de Paris, et Gotton ne sera pas toujours en prison; c'est moi qui vous le dis, madame Michelle.

MADAME MICHELLE.

Tudieu! comme vous y allez! Eh bien, puisque je suis si mal reçue, adieu donc; vous apprendra qui voudra les nouvelles de la maison. (Elle pleure.) Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Michelle qui vous a élevée.

GOTTON.

Va, va, ne pleure point: je te demande pardon. Qu'est-ce que tu me disais d'un mari?

MADAME MICHELLE.

Rien, rien; je suis une duégne, je suis une importune: vous ne saurez rien.

GOTTON.

O ma pauvre petite Michelle! je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME MICHELLE.

Allez, ne pleurez pas ; M. le comte de Fatenville est arrivé, et vous allez être madame la comtesse.

GOTTON, vivement.

Dis-tu vrai ? est-il possible ? ne me trompes-tu point ? Ma bonne Michelle, il y a ici un mari pour moi ! un mari ! un mari ! Qu'on me le montre, où est-il ? que je le voie ; que je voie M. le comte. Me voilà mariée, me voilà comtesse, me voilà à Paris ; je ne me sens pas de joie. Viens que je t'embrasse, que je t'étouffe de caresses.

MADAME MICHELLE.

Le bon petit naturel !

GOTTON.

Premièrement, une grande maison, un équipage magnifique, des diamants, et l'Opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses. La tête me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME MICHELLE.

Contenez-vous donc un peu, s'il vous plaît : tenez, voilà votre mari qui vient ; voyez s'il n'est pas beau et bien fait.

GOTTON.

Oh ! je l'aime déja de tout mon cœur : ne dois-je pas courir l'embrasser, madame Michelle ?

MADAME MICHELLE.

Non vraiment, gardez-vous-en bien : il faut au contraire être sur la réserve.

GOTTON.

Mais puisqu'il est mon mari, et que je le trouve joli...

MADAME MICHELLE.

Il vous mépriserait si vous lui montriez trop d'affection.

GOTTON.

Ah! je vais donc bien me retenir.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GOTTON, Mme MICHELLE.

GOTTON, au chevalier.

Je suis votre très humble servante; je suis enchantée de vous voir; comment vous portez-vous? vous venez pour m'épouser, vous me comblez de joie. (A madame Michelle.) N'en ai-je pas trop dit, madame Michelle?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je fesais mon plus cher desir de l'accueil gracieux dont vous m'honorez; mais je n'osais en faire mon espérance. Préféré par M. votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous; c'est de vous seule que je voulais vous obtenir; vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie.

GOTTON.

O comme il parle! comme il parle! et que ce langage est différent de celui de nos gentilshommes de

campagne! Ah! les sots dadais, en comparaison des seigneurs de la cour! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour?

LE CHEVALIER.

Dès que vous le souhaiterez, mademoiselle.

GOTTON.

N'y a-t-il pas une reine là?

LE CHEVALIER.

Oui.

GOTTON.

Et qui me recevra parfaitement bien?

LE CHEVALIER.

Avec beaucoup de bonté, assurément.

GOTTON.

Cela fera crever toutes les femmes de dépit; j'en serai charmée.

LE CHEVALIER.

Si vous souhaitez d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. M. votre père veut retarder notre mariage de quelques jours; je vous assure que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de mon bonheur, qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous renfermer à la campagne pendant toute votre vie.

GOTTON.

Ah! les coquins! pour m'enlever, passe; mais m'enfermer!

LE CHEVALIER.

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de

vos charmes c'est de vous donner à moi par un prompt hymen qui vous mette en liberté, et moi au comble du bonheur : il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard.

GOTTON.

Vous épouser ! qu'à cela ne tienne ; dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure ; et je voudrais que cela fût déja fait.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore ?

GOTTON.

Au contraire, je vous aime de tout mon cœur ; madame Michelle prétend que je ne devais rien vous en dire ; mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a de vous dire que je vous aime, puisque vous êtes mon mari, et que vous m'aimez.

LE CHEVALIER, à part.

Elle me charme par sa naïveté.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Papa, quand est-ce donc qu'on me marie ?

LE CHEVALIER, au baron.

Mademoiselle votre fille, monsieur, daigne agréer

les sentiments de mon cœur avec une bonté que vous autorisez. Mais le temps est précieux ; vous n'ignorez pas que des rivaux, jaloux de mon bonheur, peuvent tenter les moyens de me supplanter, et de posséder mademoiselle votre fille malgré vous, et même malgré elle.

GOTTON.

Hem ! qu'est-ce que vous dites là ?

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor ; et si vous n'y prenez garde, mademoiselle Gotton est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON.

Par la corbleu ! nous y donnerons bon ordre ; qu'ils s'y jouent, les scélérats ! je vais commencer par enfermer Gotton dans le grenier.

MADAME MICHELLE.

Allons, mademoiselle, allons.

GOTTON.

Miséricorde ! j'aime cent fois mieux qu'on m'enléve. Papa, si on m'enferme davantage, je me casserai la tête contre les murs.

LE BARON.

Tais-toi, ou tu ne seras mariée de dix ans.

GOTTON.

Ah ! je suis muette.

LE CHEVALIER.

N'y aurait-il point, monsieur, un milieu à prendre dans cette affaire ?

LE BARON.

Oui, c'est de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

TRIGAUDIN.

Ce parti-là est très raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste; mais si vous commenciez par prendre la précaution de marier les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, mademoiselle Gotton leur dira : Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise, je suis mariée. Qu'auront-ils à répondre? rien : il faudra bien qu'ils s'en retournent très honteux.

GOTTON.

Oui, mais s'ils me disent, Ça n'y fait rien; quand vous seriez mariée cent fois davantage, nous voulons vous épouser encore. Vous êtes belle; nous vous aimons, et il faut que nous vous enlevions; qu'est-ce que je leur dirai, moi?

LE BARON.

Je te tordrai le cou de mes propres mains plutôt que de souffrir qu'on attente à ton honneur; car vois-tu, je t'aime assez pour cela.

TRIGAUDIN.

Monsieur le baron, l'avis que je vous donne est bon à suivre pour vous débarrasser de l'inquiétude perpétuelle que vous cause la garde de mademoiselle Gotton : je vous conseille de signer au plus vite le contrat. Je vous l'ai fait voir tantôt dressé selon vos intentions : vous n'avez plus qu'à y mettre votre nom.

LE BARON.

Très volontiers : ce sera l'affaire de mon gendre de veiller sur sa femme.

MERLIN.

C'est bien dit, ventre saint gris ! cinq cents arpents de terre de capitainerie sont moins difficiles à garder qu'une fille.

TRIGAUDIN.

Dépêchons-nous, monsieur le baron, le temps presse... Ne voyez-vous rien à travers ces arbres ?

LE CHEVALIER.

N'entendez-vous rien ?

LE BARON.

Il me semble que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

MERLIN.

Tout juste ; nous y voici, c'est sans doute un de nos coquins.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, madémoiselle.

GOTTON.

Hélas ! qu'est-ce que j'ai à craindre ?

LE CHEVALIER.

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l'honneur de le seconder.

LE BARON.

Oui, voici une occasion où il faut avoir du cœur. Renfermons-nous dans le château ; fermons toutes les portes. (A ses gens.) Colin, Martin, Jérôme, tirez vos

arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous.

JÉRÔME.

Oui, monseigneur.

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux se préparer. En vérité, monsieur le baron, c'est dommage que vous n'ayez pas été gouverneur de Philipsbourg.

LE BARON.

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours.

TRIGAUDIN.

Rentrez, monsieur le baron, rentrez; voici les ennemis qui approchent.

LE CHEVALIER, à Trigaudin.

Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon frère qui vient épouser Gotton et m'arracher ma fortune.

TRIGAUDIN.

Rentrez donc, et gardez-vous de vous montrer.

(Le baron, Gotton, Trigaudin et le chevalier entrent dans le château.)

JÉRÔME.

Bon, courage, camarades; mettons nos armes en état. Qu'ils y viennent: par la morgué, tatigué, jarnigué, je vous les...

MARTIN.

Les voilà! les voilà!

(Martin, Jérôme et quelques paysans s'enfuient précipitamment dans le château, et s'y renferment.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, arrivant avec ses gens; LE BARON, à une croisée au-dessus de la porte d'entrée; LES PRÉCÉDENTS, dans l'intérieur du château.

LE COMTE.

Hé! mes amis! n'est-ce pas ici?... Qu'est-ce que cela signifie? Voilà une assez plaisante réception! sur mon honneur, on nous ferme la porte au nez. Holà! hé! qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu; qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Mais, mais, voilà qui est bien singulier, bien étonnant. Je m'attendais que l'on enverrait au-devant de moi, que l'on ferait mettre les habitants sous les armes, que les magistrats du canton viendraient me haranguer; et au lieu des honneurs qu'on me doit... Ah! j'aperçois quelqu'un. Est-ce que ce n'est pas ici la maison du sieur baron de La Canardière?

LE BARON, à sa fenêtre.

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis monsieur le baron. Que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier?

LE COMTE.

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bon homme, je viens ici avec une lettre de M. Trigaudin, pour épouser mademoiselle de La Canardière; mais tant que

vous me tiendrez ainsi à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire.

LE BARON.

Ah! vous veniez pour épouser ma fille : fort bien. Et comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous faites le mauvais plaisant, baron.

LE BARON.

Non, non; je voudrais savoir comment vous vous nommez.

LE COMTE.

Eh! mais, il y a quelque apparence que je me nomme le comte de Fatenville : nous sommes un peu plus connus à la cour qu'ici.

GOTTON, au baron, qui est toujours à sa fenêtre.

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON, au comte.

Écoute : vois-tu les arbres qui ornent le dehors de mon château? si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre.

LE COMTE.

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

(Il heurte fortement à la porte.)

LE BARON.

Il fait violence; tirez, Jérôme.

(Un coup d'arquebuse part de l'une des meurtrières du château, et tous les gens du comte se sauvent dans le bois voisin.)

LE PAGE.

Jarni, on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité. Sauvons-nous.

LE COMTE.

Mais ceci devient sérieux, ceci est une véritable guerre, ceci est abominable; assurément on en parlera à la cour.

LE BARON, à ses gens.

Enfants, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul; saisissez-moi ce bohême-là, et liez-le-moi comme un sac. (Au comte, à haute voix.) Attendez, attendez, monsieur, on va vous parler.

LE COMTE.

A la bonne heure, il faut éclaircir cette affaire. Voilà des procédés fort particuliers, fort singuliers. Holà! mes gens! où sont donc mes gens? que sont devenus mes gens?

(Les portes du château s'ouvrent, le baron et tous ses gens sortent à-la-fois, et investissent le comte.)

JÉRÔME, au comte.

Demeure là.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire?

MARTIN, de l'autre côté.

Demeure ici.

LE COMTE.

Mais, mais, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? où est donc le respect? (Les gens du baron saisissent l'épée du comte, et le garrottent.) Comment! comment! vous me désarmez!... Ahi! ahi! vous me serrez trop

fort. Attendez donc; vous allez gâter toute ma broderie. (Au baron.) Baron, vous me paraissez un fou un peu violent: n'avez-vous jamais de bons intervalles?

LE BARON.

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE.

Pour peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné, pourquoi vous traitez ainsi le comte votre gendre?

GOTTON, sortant du château, et s'approchant du comte.

Que je voie donc comment sont faits ceux qui veulent m'enlever. Ah! fi! pouah! il m'empuantit d'odeurs; j'en aurai mal à la tête pendant quinze jours. Ah! le vilain homme!

LE COMTE.

Beau-père, au goût que cette personne-là me témoigne, il y a apparence que c'est ma femme... Mais, baron, me tiendrez-vous long-temps dans cette posture, et ne pourrai-je m'expliquer? N'attendez-vous pas le comte de Fatenville avec une lettre de votre ami Trigaudin?

LE BARON.

Oui, coquin, oui.

LE COMTE.

Ne m'injuriez donc pas, s'il vous plaît; je vous ai déja dit que j'ai l'honneur d'être M. le comte de Fatenville; et j'ai la lettre du sieur Trigaudin dans ma poche; fouillez plutôt.

LE BARON.

Je reconnais mes fripons; ils ne sont jamais sans let-

tres en poche. Prenons toujours la lettre; il sera puni comme ravisseur et comme faussaire.

LE COMTE.

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON.

Mon ami, je suis bien aise de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que M. le comte et M. Trigaudin sont ici.

LE COMTE.

Le comte est ici, beau-père! vous me dites là des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON, à haute voix, en se tournant vers le château.

Monsieur le comte, monsieur Trigaudin, venez montrer à ce coquin qui vous êtes. (A ses gens restés dans le château.) Holà! hé! qu'on avertisse M. le comte que je veux avoir l'honneur de lui parler... Personne ne répond : il faut donc que j'aille les chercher moi-même. (A Martin et à Jérôme, qui gardent le comte.) Et vous, en attendant, conduisez ce bohême-là en prison.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE FATENVILLE, garrotté;
GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE COMTE.

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, je ne comprends rien à cette aventure. (A Gotton.) Ma belle demoiselle, est-ce ainsi

que vous recevez les gens qui viennent pour vous épouser?

GOTTON, à part.

Plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît assez revenant. (Au comte.) Mais de quoi t'avisais-tu aussi de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Je te pardonne de tout mon cœur : puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle; va, je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE, à part.

La fille n'a pas plus de raison que le père.

GOTTON.

Je te fais perdre la raison? Pauvre garçon! (A part.) Ah! que je ferai de passions! qu'on m'aimera!

LE COMTE, à part.

Les jolies dispositions! le beau petit naturel de femme!

SCÈNE X.

LE BARON, sortant du château; LE COMTE, GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE BARON, à Gotton.

Merci de mon honneur! que faites-vous encore là, Gotton? Dénichez, ou vous ne serez point mariée.

GOTTON.

Oh! je m'enfuis.

(Elle rentre au château.)

LE COMTE.

Eh bien! monsieur le baron, puis-je avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu qui de nous deux est le comte de Fatenville? Je suis ici fort mal à mon aise.

LE BARON.

Va, va, pendard, il ne veut point te parler, si ce n'est en présence de la justice : elle va venir, nous verrons beau jeu. (Aux deux gardes.) Çà, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on l'attache à la mangeoire, en attendant que son procès soit fait et parfait.

LE COMTE.

Mais qu'il me soit permis de vous dire...

LE BARON.

Tu t'expliqueras quand tu seras en lieu de sûreté.

LE COMTE.

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi. Nous verrons un peu ce que la cour en dira.

(On emmène le comte; le baron le suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GOTTON, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

J'appliquerai un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Gotton. Vertuchoux! je suis madame la comtesse, afin que vous le sachiez. (Au chevalier.) Ne partez-vous pas tout-à-l'heure pour Paris, monsieur le comte? je m'ennuie ici épouvantablement.

MADAME MICHELLE.

J'irai aussi à Paris, monsieur le comte?

GOTTON.

Toi, non, tu m'as trop renfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens; je ne t'emmènerai point à Paris.

MADAME MICHELLE.

Et que deviendra donc madame Michelle?

GOTTON.

Pour vivre à Paris, il faut être jeune, brillante, extrêmement jolie, avoir lu des romans, et savoir le monde; c'est à faire à moi à vivre à Paris.

LE CHEVALIER.

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire

tout-à-l'heure, et que M. votre père daignât le permettre!

GOTTON.

Il faudra bien qu'il le veuille; et, veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

TRIGAUDIN.

Quoi! vous voudriez quitter sitôt un si bon homme de père?

GOTTON.

Oh! bon tant qu'il vous plaira : je l'aime bien papa, mais je m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER.

Hélas! je le voudrais aussi de tout mon cœur.

GOTTON.

Votre équipage arrive sans doute ce soir; fesons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

LE CHEVALIER, à part.

O ciel! que je sens de toute façon le poids de ma misère! (Haut.) Madame, l'excès de mon amour...

GOTTON.

L'excès de votre amour me fait beaucoup de plaisir; mais je ne vois arriver ici ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER.

Madame, mon équipage...

TRIGAUDIN.

Son équipage, madame, est en fort mauvais ordre, ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

GOTTON.

N'importe, il faut que je parte.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN.

LE BARON.

Vous me voyez fort embarrassé.

TRIGAUDIN.

Et nous aussi, monsieur.

LE BARON.

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

TRIGAUDIN.

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON.

Il jure toujours qu'il est le comte de Fatenville.

TRIGAUDIN.

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans l'état où il est.

LE BARON.

Il a vingt lettres sur lui, toutes à l'adresse du comte.

TRIGAUDIN.

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON.

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

TRIGAUDIN.

Elle est contrefaite.

LE BARON.

Il est tout cousu d'or et de bijoux.

TRIGAUDIN.

Il les a volés.

LE BARON.

Ses domestiques sont autour du château, et protestent qu'ils vengeront leur maître.

TRIGAUDIN.

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une bande de bohémiens?

LE BARON.

Oui, vous avez raison; je me suis d'abord aperçu que ce n'est point un homme de qualité, car il n'a rien de mon air ni de mes façons.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE BARON.

Je suis bien aise de confondre ce scélérat devant vous; je veux vous le confronter, pour qu'il soit jugé selon les lois du royaume par M. le bailli, que j'attends; et j'ai donné ordre qu'on nous amène le coupable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez absolument que je parle à cet homme-là?

LE BARON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point me compromettre avec un homme comme lui.

GOTTON.

Vous avez raison, monsieur le comte; qu'avons-nous à faire avec cet homme-là? allons-nous-en plutôt dans ma chambre, et arrangeons tout pour notre départ.

TRIGAUDIN.

Ma foi, je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettrez...

(Ils veulent tous s'en aller: le baron les retient.)

SCÈNE III.

LE COMTE, escorté des gens du baron; LES PRÉCÉDENTS.

TRIGAUDIN.

Ah! c'est lui-même, je suis confondu.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE.

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château. Qu'est-ce que je vois! mon Dieu! c'est monsieur Trigaudin!

LE BARON, à Trigaudin.

D'où peut-il savoir votre nom?

TRIGAUDIN.

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, tout ceci est un peu singulier: foi de seigneur, vous êtes un fripon.

TRIGAUDIN, au baron.

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde; je me souviens en effet de l'avoir vu quelque part.

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON, au chevalier.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous l'ai déja dit, je ne veux pas me compromettre avec cet homme-là; il me fait rougir.

LE COMTE.

Monsieur le baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un malentendu, qu'il m'est aisé d'éclaircir; laissez-moi parler seulement deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON.

Ah! il commence enfin à avouer; la peur de la justice le presse. Rentrons. (Au chevalier.) Écoutez sa déposition; je l'abandonne à votre miséricorde.

(Les gens du baron se retirent, et le chevalier reste seul avec le comte toujours garrotté.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez traité indignement, je vous ai fait du

mal ; il n'y a plus moyen de se regarder. Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je vois où tout ceci peut aller, et le tour que tu m'as joué avec ce fripon de Trigaudin. Tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime ; je t'en donne vingt, et laisse-moi épouser mademoiselle de La Canardière.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez appris à entendre mes intérêts ; il n'y a pas d'apparence que je vous céde une fille de cinq cent mille francs pour vingt mille livres : la chose est sans reméde.

LE COMTE.

L'aurais-tu déja épousée ? Il faudrait que tu eusses l'ame bien noire.

LE CHEVALIER.

J'ai eu, il est vrai, quelque scrupule en épousant mademoiselle Gotton, et vous n'en avez point eu en me laissant mourir de faim. (En ricanant.) Je n'obtiens avec la fille du baron que cinq cent mille francs : tout ce que je puis faire pour votre service c'est de partager le différent par la moitié.

LE COMTE.

C'est un accommodement.

LE CHEVALIER.

Je prendrai la dot, et je vous laisserai la fille.

LE COMTE.

Tu fais le plaisant : on voit bien que ta fortune est faite.

SCÈNE V.

LE BARON, LE BAILLI, GOTTON, LE COMTE, LE CHEVALIER, MADAME MICHELLE.

LE BAILLI.

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un : je vous devrai toute ma réputation.

LE BARON.

Corbleu ! vous êtes plus heureux que vous ne pensez ; cet homme a des complices, il faudra faire donner la question ordinaire et extraordinaire à sept ou huit personnes.

LE BAILLI.

Dieu soit loué ! instrumentons au plus tôt. Où est l'accusé ?

LE BARON, montrant le comte.

C'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire, et ravisseur de fille.

LE BAILLI.

Çà, dépêchons. Votre nom, votre âge, vos qualités... (Reconnaissant le comte.) Dieu paternel ! c'est monsieur le comte de Fatenville, le fils de monsieur le marquis mon parrain.

LE BARON.

Qu'est-ce que j'entends ?

GOTTON.

En voici bien d'une autre!

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE COMTE, au bailli.

Ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Fatenville.

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet là monsieur le comte?

LE BAILLI.

Rien n'est si certain.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon; j'ai été trompé par ces deux coquins-ci. (Il montre le chevalier et Trigaudin, puis dit à ses gens:) Délions vite monsieur le comte; qu'on lui rende ses armes. (Au bailli.) Ordonnez du supplice de ceux qui m'ont abusé. O que je suis un malheureux baron!

GOTTON.

A qui suis-je donc, moi?

LE COMTE, en liberté.

Me voici un peu plus libre. Qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà! hé! un pouf, un pouf.

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous n'y perdrez rien; (en montrant le chevalier.) Voilà toujours un criminel à expédier. Il a pris le nom d'un autre pour épouser ma fille.

LE BAILLI.

C'est monsieur le chevalier de Fatenville; c'est aussi

le fils de mon parrain : je n'instrumenterai pas contre monsieur le chevalier.

LE COMTE.

Écoutez, vieux fou de baron, écoutez ; j'ai soixante mille livres de rente. Le chevalier est mon cadet, qui n'a pas le sou, et qui voulait faire fortune en me jouant d'un tour ; il sera assez puni quand il me verra épouser à sa barbe mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière, et emporter la dot.

GOTTON.

Ça ne me fait rien ; j'épouserai tous ceux que papa voudra, pourvu que j'aille à Paris, et que je sois grande dame.

LE BARON.

Hélas ! monsieur le comte, je suis le plus malheureux de tous les hommes : le contrat est signé ; monsieur Trigaudin a tant pressé la chose, et même Gotton a...

GOTTON.

Tout ça ne fait rien, papa : j'épouserai encore monsieur le comte ; vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir de ce que...

GOTTON.

J'ai tout oublié ; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais quoi, beau-père, le contrat serait signé ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon frère, et mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière a l'honneur d'être votre belle-sœur. (Au baron.) Il est vrai, monsieur le baron, que je ne suis pas riche; mais je vous promets de faire une grande fortune à la guerre. (A Gotton.) Et vous, madame, je me flatte que vous me pardonnerez la petite supercherie que monsieur Trigaudin vous a faite et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

GOTTON.

Je n'entends rien à tout cela; et pourvu que j'aille à Paris dès ce soir, je pardonne tout. Voyez de vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE BARON.

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins monsieur Trigaudin, qui est l'auteur de toute la friponnerie.

LE BAILLI.

Très volontiers, il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour; mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

FIN DE L'ÉCHANGE.

VARIANTE

DE L'ÉCHANGE*.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE III.

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE COMTE.

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu aurais jamais pu parvenir à cet excès?

LE BARON, au comte.

Si tu perds encore le respect à monsieur le comte, je te casserai bras et jambes. Je vois bien que nous n'en tirerons rien de bon. (A ses gens.) Qu'on le remène en prison.

LE CHEVALIER.

Arrêtez... Monsieur le baron, il est temps de vous tirer d'erreur.

TRIGAUDIN.

Qu'allez-vous dire?

LE CHEVALIER, montrant son frère.

Voilà le véritable comte de Fatenville.

LE BARON.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

* Cette variante, tirée de la seconde édition de Vienne en Autriche, 1765, contient le nouveau dénouement qui fut substitué à celui de la pièce en trois actes, lorsqu'elle était intitulée *le Comte de Boursoufle*.

MERLIN, au chevalier.

Y pensez-vous?

GOTTON.

En voici bien d'une autre!

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet monsieur le comte?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus certain.

LE COMTE.

Il faut que le baron soit un campagnard bien grossier pour s'être mépris de la sorte, foi de seigneur.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon! Qu'on rende les armes à monsieur le comte. J'ai été trompé par ce scélérat de Trigaudin, qui m'a fait signer un contrat. (Au chevalier.) Mais vous, qui êtes-vous, monsieur? qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Un pauvre gentilhomme qui n'a rien que l'honneur, qui ne veut point être heureux par une trahison; qui rougit d'avoir pu vous abuser un moment, qui vous respecte, qui adore mademoiselle votre fille, et qui préfère la misère la plus affreuse à tous les avantages qu'il aurait pu acquérir au préjudice d'un frère qu'il aime encore, tout dénaturé qu'il est.

LE BARON, au chevalier.

Comment! vous êtes son frère?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur; je ne lui demande plus rien: qu'il jouisse de tout ce qui peut me revenir de ma légitime; qu'il épouse mademoiselle votre fille, et qu'il la rende heureuse, s'il est possible; ce sera mon unique consolation: je vous rends le contrat que vous m'avez signé.

TRIGAUDIN.

Peste soit de la probité!

MERLIN.

Voilà de belle besogne!

LE COMTE.

Que je t'embrasse, mon cher chevalier. J'admire ta générosité, et je dois y répondre. Je t'accorde les dix mille francs que tu m'as demandés; pars, épargne-moi tes remerciements.

GOTTON.

Et moi, que deviendrai-je? à qui suis-je? à qui suis-je donc? Tenez, papa, quand je ne devrais jamais aller à Paris, j'aime mieux épouser ce monsieur-là, quoiqu'il n'ait rien; il me fait trop de peine.

LE BARON.

Tu as raison, Gotton. Monsieur le chevalier, je vous donne ma fille, et vous assure tout mon bien: les belles actions valent mieux que des richesses. Vive l'honneur!

MERLIN.

Vivat!

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour; mais, quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

FIN DE LA VARIANTE DE L'ÉCHANGE.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

10 octobre 1736.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente représentations[1]. L'auteur ne s'étant point déclaré[2], on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très estimées; mais elle est véritablement de M. de Voltaire, quoique le style de *la Henriade*

[1] * Vingt-deux représentations à la fin de 1738, et cinq au commencement de janvier 1739. Le judicieux M. Le Pan trouve que ces vingt-sept représentations *n'en font pas environ trente :* c'est un grand calculateur que M. Le Pan, qui ne perd aucune occasion d'outrager Voltaire et le bon sens, et qui, quoi qu'il en dise, n'a pas été animé par le seul amour du bon goût. Cet amour serait au surplus une passion bien malheureuse; car il en est du goût comme de la renommée dont beaucoup d'honnêtes gens le croient *épris à leur insu.* (L. D. B.)

[2] * Variante *de l'édition de* 1738. L'auteur ne s'est point encore déclaré : « on l'a attribuée à l'auteur de *la Henriade* et d'*Alzire.* Nous ne voyons pas trop sur quel fondement : le style de ces ouvrages est si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle était d'un homme de la cour, déja connu par des choses très ingénieuses qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profession plus sérieuse. Quel qu'en soit l'auteur, nous présentons cette pièce au public comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. » (L. D. B.)

et d'*Alzire* soit si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété ; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable* étant un jour au chevet d une de ses filles** qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en

* La première maréchale de Noailles. (*Note de Kehl.*)

** Madame de Gondrin, depuis comtesse de Toulouse. (*Idem.*)

fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et « prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles* s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : « Madame, « dit-il, les gendres en sont-ils ? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'ex-

* Le duc de La Vallière. (*Note de Kehl.*)

citer en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie; le chevalier Ménechme pris pour son frère; Crispin fesant son testament sous le nom du bon homme Géronte; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parcequ'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre; *le Joueur, le Grondeur*[1], qui font un

[1] * *Le Joueur*, comédie en vers de Regnard; *le Grondeur*, comédie en prose de Brueys et de Palaprat. (L. D. B.)

plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parceque dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartufe;* mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait sur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

« O imitatores, servum pecus! »

(Hor., I, ep. xix, v. 19.)

Les ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux [1].

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

[1] * François de Neuf-Château emprunta cette ligne de prose pour la placer dans un de ses petits poëmes, dont elle n'est pas le plus mauvais vers assurément. C'est à tort qu'un de nos prédécesseurs a cru devoir aligner ces mots comme un vers alexandrin: quoiqu'ils composent bien les douze syllabes, et que la césure s'y trouve, Voltaire n'avait pas eu la prétention d'en faire un vers. Ce n'est pas au surplus le seul qu'on trouverait dans la prose de nos bons écrivains. Clément en signala plusieurs de suite dans un fragment des *Incas* de Marmontel. (L. D. B.)

PERSONNAGES.

EUPHÉMON père.
EUPHÉMON fils.
FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.
RONDON, bourgeois de Cognac.
LISE, fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, suivante de Lise.
JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille [1]!
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,

[1] * Au théâtre on substitue à ces quatre vers les six suivants :

Tout est d'accord, amis, parents, notaire.
Nous voici donc deux faces de beau-père!
Mon vieil ami, mon vieux voisin, vieux fou,
Qu'avec plaisir Rondon presse ton cou
Entre ses bras! Et que Lise, ma fille,
Va s'applaudir d'entrer dans ta famille!

(L. D. B.)

Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il est trop fat [1].

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre [2];
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici [3],

[1] * A ces sept vers les comédiens substituent ceux-ci :

EUPHÉMON.

Comment?

RONDON.

Ce fils se fait tirer l'oreille.
Ce monsieur-là se croit une merveille,
Est renchéri, dédaigneux. Vois aussi
Qu'il a dans l'ame un fort léger souci
De ces présents que l'usage autorise,
Présents de noce, et qu'il devait à Lise :
Il est bien chiche. (L. D. B.)

[2] * Au théâtre on passe ce vers et les trois suivants. (L. D. B.)

[3] * Au lieu de ce vers on dit à la représentation :

Cet étourdi, ce fou partit d'ici. (L. D. B.)

De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville : oui, c'est un trait prudent [1].
Mais dès qu'il fut monsieur le président,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMON.

Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare; et tout avare est sage.
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,

[1] * On substitue à ce vers et aux quatorze qui le suivent les trois vers que voici :

De cette ville : allons! et qu'aujourd'hui
De tout son cœur ma Lise soit à lui.
Il reste donc, notre féal beau-père?

(L. D. B.)

En réservant sur votre vieille tête [1]
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

RONDON.

Tant mieux! tant mieux!

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi [2],

[1] * Vers substitué :

En réservant sur votre bonne tête. (L. D. B.)

[2] * Ce vers et le précédent sont remplacés par ceux-ci :

Voulez-vous pas, mon vieil et triste ami,
Que cet aîné, que ce maître étourdi. (L. D. B.)

Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise;
Ma Lise qui...

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHÉMON.

Non... tout est à son frère.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.

L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était là!
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain[1],
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...
Hé, hé[2]!

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui?... Peste, quel débauché[3]!

[1] * On passe ce vers et les trois suivants. (L. D. B.)

[2] * A la représentation on supprime cette exclamation, et Euphémon parle ainsi :

Cessez, cessez. (L. D. B.)

[3] * Vers substitué :

Comment? Pour qui?... Tudieu! quel débauché!
(L. D. B.)

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;
Ne suis-je pas assez infortuné?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens, d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez...

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur [1]?

[1] * Vers substitués à ces six :

De votre fils, d'en faire un militaire.
Et vous saviez...

EUPHÉMON.

Et c'est pourquoi j'ai fait

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême;
Et quand je dis, Allons, je veux qu'on aime [1],
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune ame.

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de son ame novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est tendre; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

Un sénéchal de mon fils le cadet :
Mais, entre nous, pensez-vous que l'hommage
De ce fils riche, un peu trop vain, mais sage,
De votre fille ait bien touché le cœur?

(L. D. B.)

[1] * A ce vers et aux sept qui le suivent on substitue ces huit vers :

Soudain son cœur, esclave de mon choix,
Brûle à mon ordre, et soupire à ma voix.

EUPHÉMON.

Quand vous parlez, on doit trembler sans doute;
Mais je crains bien cependant qu'il n'en coûte
Beaucoup à Lise; et je me trompe fort
Si de nos soins son cœur est bien d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son ame novice.

(L. D. B.)

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien séduire.

RONDON.

Lui? point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon homme! allez ne craignez rien;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHÉMON.

Ah! ah! notre féal,

Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal [1] :
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON.

Comment ! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur [2]?

[1] * Vers substitués à ces six vers :

Çà, réponds-moi. Parle net. Fierenfat
Te charme-t-il? et ton cœur délicat
Ne sent-il pas ce desir de lui plaire
Que je t'ai tant ordonné?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, friponne?...

EUPHÉMON.

Ah! ah! mon cher ami,
Votre pouvoir n'est pas trop affermi.

(L. D. B.)

[2] * Ce vers et le précédent sont remplacés par ceux-ci :

Fille mutine, et par trop déliée,
Tu ne seras de trente ans mariée.

LISE.

Soit.

RONDON.

Vous voyez pourtant qu'elle obéit.
Va! ce *soit*-là m'apaise et m'adoucit.
Je te connais, ma fille, obéissante.
Oui, dès ce soir tu seras présidente;
Mais je prétends qu'après moi ton mari

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté [1];
Être au-dehors discrète, raisonnable;
Dans sa maison, douce, égale, agréable:
Quant à l'amour, c'est tout un autre point;
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter:
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON.

C'est à mon gré raisonner sensément;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,

Soit des humains par toi le plus chéri;
Je te l'ordonne; et le devoir t'oblige
A lui donner ton amour. (L. D. B.)

[1] * Vers substitué:

Tout ce qui peut manquer à la beauté.
(L. D. B.)

Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille, bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(à Lise.)

Écoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire [1],
Qui vous alonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

[1] * Au théâtre on substitue à ces sept vers les suivants :

Pédant, avare, et fat, et renchéri.

EUPHÉMON.

Eh! mais, Rondon...

RONDON.

Fût-il plus fat encore,
Tout à l'instant je prétends qu'on l'adore,
Non pas pour lui, non pour toi, mais pour moi,
Pour mon plaisir, pour ce que c'est ma loi,
Pour ce que c'est la volonté d'un père.
(à Euphémon.)
Et nous, allons chez notre gros notaire...

(L. D. B.)

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentiments et des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille; et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un père:
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant, il céde à mes avis [1].
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsque ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,

[1] * Vers substitués:

Sans m'effrayer de son ton, de ses cris,
Je le respecte, et garde mon avis. (L. D. B.)

Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses desirs?
Il faut céder: le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrète Lise:
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne jamais parler de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices;
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, en s'en allant.

N'en parlons plus.

LISE, la retenant.

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Était-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, en s'en allant.

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE, la retenant.

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée:
Le malheureux! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaisirs; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme ou va le devenir.

Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père [1];
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes [2].
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise; et certes c'est dommage;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

[1] * A la représentation on substitue :

Ont avec lui désolé son vieux père.

(L. D. B.)

[2] * On ajoute après ce vers :

Depuis ce temps il n'y faut plus penser.

MARTHE.

De votre esprit vous pouviez l'effacer.
Depuis quatre ans qu'il s'est enfui de France,
Nul n'a de lui la moindre connaissance.
Il s'est peut-être en Espagne enrôlé;
Dans l'Amérique il est peut-être allé;
Peut-être il fait l'amour à La Caïenne;
Il est peut-être au diable... Ah! qu'il s'y tienne.
Je ne prends plus, etc.

(L. D. B.)

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ces défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons; car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester; c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE, LE PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'ame d'un ménage :

Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela :
Vous entendrez murmurer : « La voilà. »
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agréments que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'est une chose infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Être à-la-fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare :
Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie;
C'est à madame : ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(à Lise.)

Le silence est votre fait... Vous, madame,

Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté [1],
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, à Lise.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures [2].

[1] * Vers substitué:

De me chasser ce cadet effronté. (L. D. B.)

[2] * Au lieu des trois vers qui suivent celui-ci on dit au théâtre:

FIERENFAT.

Je vois, madame, et c'est un sort bien dur,
Sur votre front je ne sais quoi d'obscur.
J'en suis fâché, car cet hymen déploie
Dessus le mien les couleurs de la joie.
Votre douleur vient du retardement
Que l'on apporte à notre engagement.

LISE.

Oh! non, monsieur.

LISE.

Non ; des raisons valent mieux.

FIERENFAT.

Mais quand il faut d'un père
Avoir le bien, c'est une grande affaire.
J'ai tout réglé, j'ai tout expédié ;
Je m'attendais d'être remercié.
De grace au moins répondez quelque chose.
Le dieu d'hymen a-t-il donc bouche close ?
Ne sauriez-vous m'expliquer votre feu ?

LISE.

Eh bien ! monsieur, auriez-vous depuis peu ..
Auriez-vous pu... puisqu'il faut ne rien taire,
Vous souvenir que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et de chez nous il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements ;
Et, si jamais il reparaît céans,
Je sais juger ; les moyens sont faciles ;
Je le condamne à partir pour les îles.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien !
En attendant, vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi je vous déclare
Que c'est un trait qui semble bien barbare,
Et que...

FIERENFAT.

Bon ! bon ! le contrat est dressé.
Sur tout cela le notaire a passé.
Nos pères l'ont ordonné de la sorte :
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept :
« Tout libertin, de débauches infect,
Qui, renonçant à l'aile paternelle,
Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
Ipso facto de tout dépossédé,
Comme un bâtard il est exhérédé. »

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, monsieur?

RONDON.

Écoute. A ton vieux père

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas; mais je présume
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr un frère de misère;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

SCÈNE V.

FIERENFAT, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Bon! voici bien une plaisante affaire!

FIERENFAT.

Eh quoi, monsieur? etc. (L. D. B.)

J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment:
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons, d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise!
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné:
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne:
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles [1]
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

[1] * Cette scène, à partir de ce vers, finit ainsi à la représentation :

Tous les chagrins qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.
C'est une engeance à nous faire enrager :
Il les faudrait dès l'enfance encager.
On ne les peut garder ni s'en défaire
Sans s'attirer quelque méchante affaire.
Graces au ciel, désormais ce sera
Le sénéchal qui te gouvernera.
Mais je prétends, quand j'en aurai l'envie,
Garder le droit de contrôler ta vie,
Et de pouvoir gronder jusqu'à cent ans
Toi, tes enfants, et tes petits-enfants.

(L. D. B.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;

Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour [1];
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.

[1] * Vers substitués:

Languir tous deux sans espoir de retour;
Être sans joie ainsi que sans amour.

(L. D. B.)

L'hymen déplaît avec le président [1] ;
Vous plairait-il avec monsieur son frère ?
Débrouillez-moi, de grace, ce mystère :
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien ; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, madame :
On lit très bien dans le fond de son ame,
On y voit clair ; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

[1] * Au lieu de ces trois vers on dit au théâtre :

Mais raisonnons sur ce beau mariage :
Il vous déplaît avec le sénéchal,
Avouez ?

LISE.

Mais...

MARTHE.

N'est-ce pas un grand mal ?

(L. D. B.)

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi, cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer:
Aller plus loin serait le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS[1].

LE LAQUAIS.

Là bas, madame, il est une baronne

[1] * A la représentation:

UN LAQUAIS, LISE, MARTHE.

LE LAQUAIS.

Là bas, madame, ils sont des demoiselles
Qui... qui... qui... qui...

MARTHE.

Qui... qui... qui... qui... sont-elles?

De Croupillac...

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ! sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah ! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,

LE LAQUAIS.

Qui sont des... des... des... des... je n'en sais rien.

LISE.

Leur nom ?

LE LAQUAIS.

C'est... c'est... c'est... attendez.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

LISE.

Fort bien !

MARTHE.

Des compliments : sans doute une visite
Du voisinage ?

LISE.

Ah ! fuyons au plus vite
Ces compliments, protocole des sots, etc.

(L. D. B.)

Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCÈNE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse [1].

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC.

Ah! madame!

LISE.

Eh! madame!

[1] * Cette scène commence ainsi au théâtre :

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh! je ne sais qui c'est;
Je n'ai jamais connu cette personne.

MARTHE.

Elle a la mine assez brusque, mais bonne.

(L. D. B.)

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, madame.

MADAME CROUPILLAC, (assise.)

En vérité, madame,
Je suis confuse ; et dans le fond de l'ame
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne saurais ; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand'peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah ! que ce temps vient vite [1] !

[1] * Au lieu de ce vers et des vingt-neuf qui le suivent on dit au théâtre :

Et moi je viens pour venger mon outrage.
J'ai tout quitté, mon château, mon ménage.
Mon sénéchal me verra, frémira.

Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez vous? et qui vous ai-je pris?

MADAME CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules

LISE.

N'en doutez pas.

MADAME CROUPILLAC.

Nous verrons qui l'aura.

LISE.

Ce sera vous; mais je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Vos compliments, vos regrets, vos desseins,
Sont des tourments que de bon cœur je plains.

MARTHE.

Peut-on savoir le métier que vous faites,
D'où vous venez, votre nom, qui vous êtes?

MADAME CROUPILLAC.

Mon métier est femme de qualité;
Chougrignon fut le nom que j'ai porté.
Veuve deux fois par un destin funeste,
De Croupillac est le nom qui me reste.
Angoulême est la ville où je naquis.
En quatre hivers j'enterrai deux maris.
Il serait doux d'en avoir un troisième,
Avec l'espoir de le pleurer de même;
Et quant au fait qui me conduit ici,
En quatre mots, mon enfant, le voici:
Dans Angoulême, au printemps de mon âge,
Je savourais les douceurs du veuvage.
Dans Angoulême, en ce temps, etc.

(L. D. B.)

Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs, et le temps :
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait ;
J'espère encore ; et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

MADAME CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien ! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents ;
Je haïssais leur personne et leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Étudiait, apprenti magistrat;
Il me lorgnait; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il fesait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla :
Il répondit qu'il verrait tout cela;
Vous voyez bien que la chose était sûre[1].

LISE.

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.

[1] * On substitue à ce vers, et aux quatre précédents, ceux que voici :

Si vous pensez qu'autre chose lui plaise,
Détrompez-vous, et m'écoutez à l'aise.
Je m'informai de mon pédant; j'appris
Que d'Euphémon c'était le second fils;
J'écrivis net au bon homme de père,
Et très loin même on poussa cette affaire.
On s'entremit, on agit, on parla :
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous jugez bien que la chose était sûre.

(L. D. B.)

De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir !

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien [1]
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déja, par protestation,

[1] * A ces sept vers on substitue :

LISE.

On le disait.

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Connu pour tel, soit dit sans vous déplaire.
Mon sénéchal sachant que votre bien, etc.

(L. D. B.)

J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité, je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aisément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi! point plaider [1]?

[1] * A la représentation on remplace ce vers et le reste de la scène par cette variante :

MADAME CROUPILLAC.

Vous me craignez, madame?

LISE.

Moi, madame?
Je crains l'hymen, je crains d'être la femme
Du sénéchal. Je ne dispute rien,
Ni son état, ni son cœur, ni son bien.

MADAME CROUPILLAC.

Est-il bien vrai, chère amie? ah! qu'entends-je?
Vous céderiez!...

LISE.

Oui, madame.

MADAME CROUPILLAC, embrassant Lise.

Ah! mon ange!
Mon cher enfant! quoi, ton cœur libéral
Me céderait un jeune sénéchal?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

Tu n'as point de goût pour sa personne?

LISE.

Non, je vous jure.

MADAME CROUPILLAC.

Et ton cœur l'abandonne?

LISE.

Oui, s'il le veut. Vous méritez son choix,
Et lui le vôtre.

SCÈNE V.

FIERENFAT, MADAME CROUPILLAC, LISE, MARTHE.

FIERENFAT.

Ah! qu'est-ce que je vois?

MADAME CROUPILLAC.

Tu vois ta femme, ingrat. Ta perfidie
Est reconnue, et le ciel te châtie.

FIERENFAT.

Le châtiment est grand. Ce que j'entends
Me confond l'ame, et me glace les sens.

MADAME CROUPILLAC.

Je ne vois pas pour moi ce qui t'étonne;
Lise te rend et cède ta personne.
Va! sois surpris lorsque l'on te prendra,
Et point du tout quand on te quittera.

FIERENFAT.

Mais... mais, madame, il me semble impossible
Que Lise soit pour moi si peu sensible.

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV.

MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh! oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation.
Eh! vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grace, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC.

Sensible ou non, traître! je reprendrai
Mon sénéchal où je le trouverai.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RONDON.

RONDON.

Vraiment, là bas on nous fait des affaires, etc.

(L. D. B.)

MADAME CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi [1];
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

[1] * Vers substitué :

RONDON.

Rondon n'a point d'oreille.

MADAME CROUPILLAC, montrant Fierenfat.

Il est sans foi.

(L. D. B.)

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous [1].

RONDON.

Qui, moi?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

[1] * Au lieu de ce vers et des sept qui le précèdent on dit au théâtre :

MADAME CROUPILLAC.

Je m'en vais faire un procès à son père.

RONDON.

Faites-en trente; il ne m'importe guère.

MADAME CROUPILLAC.

Jamais un cœur ne fut plus poignardé.

RONDON.

Jamais Rondon ne fut plus excédé.

MADAME CROUPILLAC.

J'aurai pour moi, pour venger mes outrages,
Tout le beau sexe.

RONDON.

Et nous tous les volages.

FIERENFAT.

Les sénéchaux.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! je vous brave tous.
J'épouserai lui, son vieux père, ou vous.

(L. D. B.)

RONDON.

Oh! je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, à Lise.

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi.
Vous m'attirez toujours des algarades.
(à Fierenfat.)
Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser [1]?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

[1] * Vers substitués :

Qui diable aussi jamais vous conseilla
De rien promettre à cette femme-là?

(L. D. B.)

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père;
Je n'ai jamais requis cette union :
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme [1].
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre :
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord [2].

LISE.

Avoir ainsi raison c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout : va, c'est chose très sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.

[1] * Après ce vers on dit au théâtre :

En fait d'affaire allant droit à mon bien;
Car sans le bien tout le reste n'est rien.
Dans la maison quand nous étions deux frères,
Les Croupillacs arrangeaient mes affaires.
Mais d'un aîné l'exhérédation, etc.

(L. D. B.)

[2] * A ce vers et au suivant on substitue :

RONDON.

N'est-il pas vrai?

LISE.

Quel honteux sentiment!

RONDON.

Mais c'est penser très raisonnablement.

(L. D. B.)

D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère [1] !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions, toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
(à Fierenfat.)
Et vous, monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements;

[1] * Au lieu de ce vers on dit au théâtre les cinq suivants :

J'ai, grace au ciel, notre instrument en poche.
Tout est dressé; tout est net; rien ne cloche.
Je n'attends plus que ce vieil Euphémon.
Ah! qu'il est lent, qu'il est lourd, ce barbon!
Que ses langueurs font traîner une affaire!
Signons toujours, etc. (L. D. B.)

Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien :
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare!
Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte [1].
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
« Qui, renonçant à l'aile paternelle,
« Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
« *Ipso facto*, de tout dépossédé,
« Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère;

[1] * On passe à la représentation ce vers et les quinze qui le précèdent. (L. D. B.)

Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah! laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs [1]
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre

[1] * Au théâtre on remplace ces neuf vers par cette tirade :

(à Fierenfat.)
Et dussiez-vous, monsieur, vous en fâcher,
De ce projet il faut vous détacher.
Je dois le dire à vous plus qu'à mon père :
Il est affreux de dépouiller son frère.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
Les fruits amers de sa folle conduite
Lui sont bien dus : qu'il souffre, il le mérite.
Mais inspirer, par un effort cruel,
La dureté dans le cœur paternel;
Par intérêt étouffer la nature,
Tout engloutir d'un trait de signature!
Punir ainsi nous rendrait aujourd'hui
A tous les yeux plus coupables que lui.
Par notre hymen je prétends qu'on lui laisse
Un peu de bien, restes d'un droit d'aînesse;
Qu'il vive au moins. Ma main ni mes faveurs, etc.

(L. D. B.)

Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage [1],
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :

[1] * On substitue à ce vers et aux deux précédents les trois que voici :

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout, gâteras tout.

LISE.

Eh! non.
Reposez-vous sur moi. J'ai peu d'usage, etc.

(L. D. B.)

Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère [1].

SCÈNE VI.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici, le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature;
Presse-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfants... Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis;

[1] * Vers substitués:

RONDON.

Tes beaux discours jamais ne me feront...

LISE.

Mes sentiments au moins me resteront.
Je dois, monsieur, cette vertu que j'aime,
A la nature, à votre exemple même.

(L. D. B.)

Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit non : comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien! quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant:
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée [1].

LISE.

Il serait mort!

[1] * A ce vers et aux cinq suivants on substitue, pour la représentation, les deux que voici:

LISE, s'évanouissant.

(à Marthe.)
Il serait mort!

MARTHE.

Soutenez-vous, madame,
Et cachez mieux le trouble de votre ame.

(L. D. B.)

RONDON.

N'en sois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible : ah! la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous...?

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux :
C'est mon bonheur. Mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon père...

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas sage.
Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière!

EUPHÉMON.

Dans ces moments un père est toujours père:
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui [1]
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse!

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu! ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien

[1] * On remplace ce couplet par ces vers:

FIERENFAT.

Je me conforme à votre sentiment.
Mon frère est mort; mais moi je suis vivant.
De mon hymen vous êtes encor maître;
Le différer c'est le rompre peut-être.
La Croupillac, dans son vieux désespoir,
Va remuer terre et ciel pour m'avoir.

RONDON.

Signez, signez. Allons! que de faiblesse!

(L. D. B.)

C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
Je pleure, hélas ! sa mort et sa naissance.

RONDON, à Fierenfat.

Va : suis ton père, et sois expéditif ;
Prends ce contrat ; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne :
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe.
(à Lise.)
Et toi, ma fille, attendons à ce soir :
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître;
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaiement;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi! bien du chagrin

De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante et terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, et son ame grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité ;
Né mon égal (puisque enfin il est homme),
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaiement mon sort infortuné ;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grace, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHÉMON FILS.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,

Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je le crois; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir; nul ne m'offrit sa bourse:
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah! les amis! les amis! quels infames!

EUPHÉMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHÉMON FILS.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle sur-tout qui, m'aimant sans mystère,

Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être [1].

EUPHÉMON FILS.

Rondon, le père de... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHÉMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

[1] * Vers substitué:

Monsieur Rondon se trouvera peut-être.

(L. D. B.)

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère,
Au fond, bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
OEil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans,
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS.

Ah, malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler :
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures ;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHÉMON FILS.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, en l'embrassant.

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, en pleurant.

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux ;
Servons-nous-en sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux [1],
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;

[1] * Vers substitué :

Ces malheureux au milieu de leurs maux

(L. D. B.)

Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame et la santé du corps.

SCÈNE II.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, dans l'enfoncement.

Que vois-je ici? serais-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

(Elle le considère).

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.

(Elle s'approche d'Euphémon.)

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage;
La pauvreté change encor davantage[1].

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHÉMON FILS.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;

[1] * Vers substitués :

La pauvreté, jointe à la maladie,
Apparemment a sa face enlaidie. (L. D. B.)

Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, s'avançant vers Euphémon fils.

Mon fils, quelle étrange aventure[1]
T'a donc réduit en si piétre posture?

EUPHÉMON FILS.

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellents amis;
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

[1] * Vers substitué:

Cher chevalier, quelle étrange aventure!

(L. D. B.)

EUPHÉMON FILS.

Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC, l'arrêtant.

Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS.

Soit, je vous plains : adieu.

MADAME CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier [1],
Vint avec moi connaissance lier,

(Elle court après lui.)

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton

[1] * Au lieu de ce vers et des sept précédents on dit au théâtre :

Que votre sort et votre air est changé!
De mon côté j'ai tout perdu de même.

EUPHÉMON FILS.

Qui, vous?

MADAME CROUPILLAC.

Oui, moi. J'ai perdu ce que j'aime :
Un mari jeune, un sénéchal sans foi.

EUPHÉMON FILS.

Vous ne pourrez trouver cela chez moi.
Adieu!

MADAME CROUPILLAC.

Demeure. Il faut, je te le jure,
Pour ton plaisir savoir mon aventure.

(Elle retient Euphémon, qui veut s'en aller.)

Un Fierenfat, pédant de son métier,
Vint avec moi, etc. (L. D. B.)

Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, revenant.

Euphémon?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Ciel! madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on...?

MADAME CROUPILLAC.

De qui?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,

Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis long-temps de débauches perdu[1],
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me fesait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non; ce fat engraissé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche, et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? Quoi! madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait...

[1] * Vers substitué :

Un libertin de débauches perdu. (L. D. B.)

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.
(à madame Croupillac.)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage :
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre :
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre;
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent.
Écoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi, vous servir! hélas! madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;

Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat;
Sois en faveur; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste:
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, voyant son père.

Que vois-je? ô ciel!

(Il s'enfuit.)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou, vraiment:
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute [1].

SCÈNE III.

EUPHÉMON PÈRE, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte:
Il a l'air noble, et même certains traits

[1] * Vers substitué:

Va! ne crains rien; arrête, écoute, écoute.

(L. D. B.)

Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux!
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux:
L'un, par sa perte et par sa vie infame,
Fait mon supplice, et déchire mon ame;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

(apercevant Jasmin qui le salue.)

Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah! ah! c'est toi? Le temps change un visage;
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui; je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:
Le bonheur semble un être fugitif:

Le diable enfin, qui toujours me proméne,
Me fit partir; le diable me raméne.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connais d'assez bons sentiments;
Il a de plus de fort jolis talents;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître [1] :
Il se marie, et dès ce soir peut-être;
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens, qui vient de le quitter,

[1] * Vers substitué :

Oui, dès ce jour mon fils sera son maître.

(L. D. B.)

Vous laisse encore une place vacante :
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin ;
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin.
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV.

JASMIN.

Ah ! l'honnête homme ! ô ciel ! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siécle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfesante
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCÈNE V.

EUPHÉMON FILS, revenant ; JASMIN.

JASMIN, en l'embrassant.

Je t'ai trouvé déja condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon [1].

EUPHÉMON FILS.

Ah !

[1] * Vers substitué :

Et nous serons tous deux chez Euphémon.

(L. D. B.)

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON FILS.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien?

EUPHÉMON FILS.

Ah!... c'est mon père.

JASMIN.

Qui? lui, monsieur?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitait à sa vue!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui? vous, son fils? ah! pardonnez, de grace,
Ma familière et ridicule audace;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi; que te disait mon père?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère [1],
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur :

[1] * Vers substitué :

Ce sénéchal, votre fortuné frère. (L. D. B.)

S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté;
Voilà mon sort: je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHÉMON FILS.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis.
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse

La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié [1],
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parents m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste :
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste :
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse ;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse :
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;

[1] * Vers substitué :

Mais moi, pour lors, à des méchants lié.

(L. D. B.)

Et je ne sais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce président si sage [1].

EUPHÉMON FILS.

Lui? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
(En voyant Jasmin.)
Où sont ces gens qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'est nous, monsieur; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, monsieur.

[1] * Vers substitué :

Voilà, je crois, ce sénéchal si sage. (L. D. B.)

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS.

Ciel!... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Monsieur...

FIERENFAT.

Hem!

EUPHÉMON FILS.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON FILS.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh! je le crois : mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, La Fleur, La Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets [1].

[1] * Vers substitués :

Il me prend une envie

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître!

EUPHÉMON FILS.

Ah! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

De réprimer les airs d'un insolent.

JASMIN.

Gardez-vous bien d'un tel emportement!

(L. D. B.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC.

J'ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'homie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon[1]?
Parle : as-tu vu la future!

EUPHÉMON FILS.

Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je meurs d'envie

* Vers substitué :

As-tu séduit le bon homme Euphémon?

(L. D. B.)

D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service[1].
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

[1] * Vers substitué:

Allons! rends-toi charmant pour mon service.

(L. D. B.)

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! sois donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps; ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grace[1]!

EUPHÉMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, en voyant Lise.

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS.

C'est elle; ô dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu: je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

Vers substitués:

Allons, mon fils! aime; ose lui parler.
Son père presse... Oh! tu parais trembler!
Tu l'aimes donc déja? mon cher, de grace!

(L. D. B.)

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS.

Oh ! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE; JASMIN, dans l'enfoncement, ET EUPHÉMON FILS, plus reculé.

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas ! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère :

Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce viéillard est trop bon ;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne : accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère ?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me desespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,

Et que ma main rejette avec effroi [1].

JASMIN, tirant Marthe par la robe.

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, à Jasmin.

Très volontiers.

LISE, à part.

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

MARTHE, venant à Lise.

C'est un des gens de votre président [2];
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, à Jasmin.

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déja lasse!

JASMIN, à Marthe.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

[1] * On passe ces quatre vers à la représentation. (L. D. B.)

[2] * Vers substitué :

C'est un des gens de votre sot amant.

(L. D. B.)

MARTHE, revenant.

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, et courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON FILS, s'appuyant sur JASMIN.

EUPHÉMON FILS.

La voix me manque, et je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(à Lise.)
Souffrirez-vous?...

LISE, sans le regarder.

Que voulez-vous, monsieur?

EUPHÉMON FILS, se jettant à genoux.

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite !
C'est Euphémon ! grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHÉMON FILS.

Oui ; je le suis, votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint, dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur :
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré [1],
Y reste seul ; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins ;
Un malheureux n'a pas de tels desseins :
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,

[1] * Vers substitué :

L'amour, l'amour, ce feu cher et sacré.

(L. D. B.)

A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel! vous, qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le sais; mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, et vous les connaissez:
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu sa lumière!
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Consultez-vous; ne trompez point mes vœux;

Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, à Marthe.

Ah ! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère !...
N'avez-vous point vu déja votre père ?

EUPHÉMON FILS.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré :
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh ! quel est donc votre projet enfin [1] ?

EUPHÉMON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom aussi bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,

[1] * Vers substitué :

Eh ! quel est donc ici votre dessein ?

(L. D. B.)

Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux, si long-temps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité :
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parents, votre père!
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux;

Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colère.

SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE, JASMIN; FIERENFAT, dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.
(En avançant vers Euphémon.)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON FILS, en colère.

Je...

JASMIN, se mettant entre eux.

C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,
Que, si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être !...

LISE, à Euphémon.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître !
Je te ferai pendre ici, sur ma foi !
(à Marthe.)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

Eh pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi ?

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles [1],

[1] * Au théâtre on passe ce vers et les trois qui le précèdent (L. D. B.)

Vous, infidèle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce;
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHÉMON FILS.

Oh! c'en est trop.

LISE, à Euphémon.

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHÉMON FILS.

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci [1]?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient point faits pour vous;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grace à mon zéle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle [2].

FIERENFAT, en posture de se battre.

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHÉMON FILS.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergents.

[1] * A ce vers et aux cinq précédents on substitue à la représentation :

FIERENFAT.

Impertinent!

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le sénéchal,
Vous vous croyez sur votre tribunal.
Vos droits sont nuls, etc. (L. D. B.)

[2] * Vers substitués :

De vos transports calmez la violence;
Plus de respect, et moins de suffisance.

(L. D. B.)

LISE, à Euphémon fils.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS.

Observez
Ce qu'à madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore :
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vite instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère;

J'amènerai vos parents, votre père;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE.

LISE.

Eh! cachez-vous, de grace; rentrons vite:
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour [1].

[1] * A la représentation on finit ici le quatrième acte: le reste est supprimé. (L. D. B.)

Cachez-vous bien...

(à Marthe.)

Prends soin qu'il ne paraisse.

Eh! va donc vite.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(Elle sort.)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux!
Je voudrais être incognito près d'eux;
La... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENTS.

FIERENFAT.

Ah! les fripons, ils sont fins et subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il est trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la chose...

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez...

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baissé;
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh! voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me sauve à peine entre tes bras,
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(à Marthe.)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe:

Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut [1].

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien! Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait: « Mon fils, sachons la vérité. »
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère

[1] * A la représentation on passe ces quatre vers. (L. D. B.)

N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

MARTHE

Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence [1]
Leur âcreté poursuit votre innocence:
Leurs cris, leur zèle, et leur sainte fureur,
Vous feraient rire ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre:
Je n'ai jamais vu semblable bagarre:
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchants, et fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées

[1] * Hémistiche substitué:

Avec quelle arrogance, etc.

(L. D. B.)

Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il léve au ciel les yeux; il ne peut croire [1]
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents;
Par des raisons il combat vos parents:
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espéce [2].
Fuyons, madame.

[1] * Au théâtre on passe ce vers et les sept suivants. (L. D. B.)

[2] * Au théâtre on passe ce vers, le reste de cette scène et toute la scène suivante. Lise continue ainsi:

Il me soupçonne!... ô ciel! mais le temps presse.
Il faut le voir et calmer ses ennuis.
(à Jasmin.)
Va donc savoir à l'instant si je puis
L'entretenir ici sur cette affaire. (L. D. B.)

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise! mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée!
Ah! Lise, Lise, allons je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom, son rang? comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colère?
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non?* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte:
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace
On est petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh! que pourra-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire?
A ce bon homme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule;
Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher [1]?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.

(à Marthe.)

Écoute un peu.

(Elle lui parle à l'oreille.)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCÈNE V.

EUPHÉMON PÈRE, LISE.

LISE.

Un siége... Hélas!... Monsieur, asseyez-vous [2],

[1] * Avant ce vers, à la représentation, Lise dit:

Voudras-tu bien suspendre ta colère?

(L. D. B.)

[2] * Vers substitué:

Daignez, monsieur, m'écouter sans courroux.

(L. D. B.)

Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, l'empêchant de se mettre à genoux.

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE.

Qui? vous! ma fille?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON PÈRE.

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, et lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Écoutez-moi; vous allez reconnaître
Mes sentiments, et les vôtres peut-être.

(Elle prend un siége à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grace, en mérite, en talents;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié...

EUPHÉMON PÈRE.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHÉMON PÈRE.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même [1]
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

[1] * A la représentation on passe ce vers et les quatre suivants, auxquels on substitue celui-ci:

Et j'avouerai que c'est ce qui redouble, etc.

(L. D. B.)

LISE.

Hélas! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grace, un mot; votre ame est noble et belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle:
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr [1],
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PÈRE.

Hélas! vous oubliez [2]

[1] * Vers substitué:

Forcer toujours votre ame à le haïr.

(L. D. B.)

[2] * Au théâtre on remplace les quatre vers qui suivent cet hémistiche par ceux-ci:

Qu'il ne faut point rappeler la mémoire
De ses excès, qu'on aurait peine à croire.

Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci :
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace?

LISE.

La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez : il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême [1].
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! s'il m'aimait! Mais quelle vaine erreur [2]!

Mon fils n'est plus, ou mon fils loin d'ici
Vit dans le crime, à jamais endurci.
(L. D. B.)

[1] * Hémistiche substitué :

Vous voyez trop.... (L. D. B.)

[2] * Vers substitué :

Il m'aime? hélas!... mais quelle vaine erreur!
(L. D. B.)

Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Mais sauriez-vous?...

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens;
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils; jugez-en par mes larmes [1].
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en est temps, il faut vous satisfaire [2].

[1] * Ce vers et les trois précédents se passent à la représentation. (L. D. B.)

[2] * Au théâtre on remplace ce vers et le suivant par ceux-ci, qui finissent la scène:

Je vois vos pleurs: je ne puis plus me taire.
(Elle appelle Euphémon fils.)
Euphémon!

EUPHÉMON PÈRE.

Ciel! ah! que vois-je?

EUPHÉMON FILS.

Mon père!

La sixième scène commence alors par ce vers:

Connaissez-moi, etc. (L. D. B.)

(Elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON PÈRE, EUPHÉMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je? ô ciel!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS.

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, se mettant aussi à genoux.

A vos genoux vous voyez vos enfants;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, en montrant Lise.

Hélas! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter

Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue?
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON PÈRE, se levant et l'embrassant.

C'est la tendresse, et tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame :
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme[1].
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.

[1] * Changements au théâtre :

SCÈNE VII.

EUPHEMON FILS, EUPHEMON PÈRE, LISE, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, LAQUAIS, ARCHERS.

FIERENFAT, aux archers.

Courage, enfants! on dit qu'il est ici.
Cherchons par-tout. Ah! ma foi! le voici.

LISE, à Rondon.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

C'est lui?

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON FILS.

Lui-même.

LISE, à Rondon.

Unis tous deux, permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds, etc. (L. D. B.)

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise,
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, à Rondon.

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez! ce fripon, mon frère?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui [1].

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh! oh! je joue un fort singulier rôle :
Tudieu, quel frère!

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avais perdu [2];
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame [3]!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

[1] * Au théâtre on supprime tout le commencement de cette scène jusqu'à ce vers. (L. D. B.)

[2] * Vers substitué :

FIERENFAT.

Qui? lui, mon frère?

EUPHÉMON PÈRE, à part.

Oui, je l'avais perdu.

(L. D. B.)

[3] * Vers substitué :

MADAME CROUPILLAC.

C'est Euphémon? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame!

(L. D. B.)

EUPHÉMON FILS, à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.

(à Euphémon fils.)

Vite, épousez, le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;

Et je pourrais par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE.

(à Rondon.)

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidèle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois [1].

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

[1] * Au théâtre on remplace ainsi ces huit vers :

Vite! épousez; car le ciel vous destine
Visiblement à posséder Rondine;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, rattraper mon pédant.

LISE.

(à Rondon.)

Vous le pouvez. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidèle et sincère,
Et qui ne peut se donner qu'une fois,
Rentre à vos yeux sous ses premières lois.

(L. D. B.)

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh ! fi, vilain ! quel cœur sordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche !
Nai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux [1] ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons, sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses :
Nous plaiderons ; je montrerai les pièces :
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère ;
Épouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PÈRE, à madame Croupillac.

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président ;

[1] * Vers substitués :

N'ai-je donc pas plus de vingt mille écus,
Et des appas tout comme elle, et de plus?

(L. D. B.)

Votre procès lui devrait plaire encore [1] ;
C'est un dépit dont la cause l'honore :
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

[1] * Au théâtre on remplace ces trois vers par ceux-ci :

L'empressement et l'amour sans égal
Dont vous flattez mon fils le sénéchal,
S'il m'en croyait, lui seraient chers encore.

(L. D. B.)

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

VARIANTES

DE L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

V. 35 *. Lettre à mademoiselle Quinault, 26 novembre 1736 :

> Il est bien chiche; et tout avare est sage.

V. 137 *. Lettre à mademoiselle Quinault, 26 novembre 1736 :

> Écoute-moi : je te baille un mari
> Pédant, avare, et fat, et renchéri.

ACTE TROISIÈME.

V. 285 *. Lettre à mademoiselle Quinault, 26 novembre 1736. Ce vers et le suivant furent substitués en 1736 par Voltaire à ces deux vers, que la police avait supprimés :

> Ses cheveux blancs, son air et sa démarche
> Ont, à mon sens, l'air d'un vrai patriarche.

Ils avaient été remplacés par les suivants, que Voltaire blâme :

> Ses cheveux blancs, son air et ses manières
> Retracent bien les vertus de nos pères.

V. 289 *. Lettre à mademoiselle Quinault, 26 novembre 1736. La police d'alors, méticuleuse comme celle de nos jours, avait trouvé sans doute condamnable l'emploi du

mot *exorcise*, ainsi que de celui de *patriarche*. Voltaire avait été obligé de remplacer les deux vers ci-dessus par ceux-ci :

Mais, s'il te plaît, quel accès de folie!
Pourquoi ces yeux, cet air de gens qu'on lie?

ACTE QUATRIÈME.

V. 327*. Édition de 1738 :

RONDON.

Que t'a-t-on fait? qu'est-ce que tu poursuis?
Que cherches-tu? qu'as-tu?

FIERENFAT.

J'ai, que je suis...
Ah! je le suis... oui, je le suis, beau-père;
Oui, je le suis...

RONDON.

Comment donc? quel mystère!

FIERENFAT.

Votre fille... Ah!... je suis... je suis à bout.

RONDON.

Si je croyais...

ACTE CINQUIÈME.

V. 194. Édition de 1738 :

LISE.

Je le veux;
Eh bien! sachez...

SCÈNE VI.

LISE, EUPHÉMON PÈRE, FIERENFAT, RONDON, EUPHÉMON FILS, l'épée à la main; MADAME CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite, qu'on l'environne;

Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON, aux exempts.

Montrez un cœur au-dessus du commun;
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHÉMON FILS.

Lâches, fuyez... où suis-je? c'est mon père!
(Il jette son épée.)

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je, hélas!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, et qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère?

MADAME CROUPILLAC.

O ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHÉMON FILS.

Connaissez-moi, décidez de mon sort, etc.

NOTES

DE L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE PREMIER.

v. 15. J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité
Et l'air pédant dont il est encroûté.

« C'est à-peu-près le caractère de Lisimon dans *le Glorieux*. Les contrastes nécessaires dans la comédie, et qui sont pourtant assez bornés, ne permettent pas d'éviter toujours ces sortes de ressemblances. » (*Remarque de* La Harpe.)

v. 250. Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme ou va le devenir.

« C'est un des grands avantages du comique noble que ces maximes d'une excellente morale, exprimées en bons vers; c'est une école pour la jeunesse bien née. » (*Idem.*)

v. 313. Je ne suis pas un président pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

« Quelques personnes trouvent Fierenfat d'un comique un peu chargé; mais lorsqu'on a beaucoup vu en plusieurs genres, on trouve que les ridicules ne sont pas chargés au théâtre. » (*Idem.*)

ACTE SECOND.

Sc. I. « Il n'y a point de séparation marquée entre le premier acte et le second; et en général il y a bien peu d'action dans ces deux premiers actes, mais il y a de la noblesse et de l'intérêt dans le rôle de Lise, et des détails charmants dans le morceau sur le mariage. » (*Remarque de* La Harpe.)

v. 53. Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

Ces vers sont imités de La Fontaine (I, fable XXII) :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau...

V. 322 et 323. « Toutes les éditions portent :

Quelle nouvelle
A-t-il *appris?*

La règle demande *apprise,* et la suite du vers permettait d'écrire ainsi; mais je n'ai pas cru devoir me permettre ce changement. » (*Note de* M. Le Quien.)

v. 367. Signons, dansons, allons. Que de faiblesse!

« Quoi qu'en dise l'auteur dans sa préface, le spectateur, touché de la douleur du père, ne se prête pas volontiers à la grosse gaieté de Rondon. » (*Remarque de* La Harpe.)

ACTE TROISIÈME.

v. 62. EUPHÉMON FILS.
Les hommes sont tous de fer.
JASMIN.
Et les femmes?

« M. d'Alembert blâme ce mot dans sa réponse à J. J.

Rousseau sur les spectacles : il prétend que ce mot forme une espèce de dissonance. Nous ne sommes pas de son avis, malgré toute l'opinion que nous avons de son goût et de ses connaissances. La comédie doit sur-tout faire connaître les hommes, et la question naturelle de Jasmin donne lieu à la réponse d'Euphémon, réponse qui marque une grande expérience. » (*Remarque de* La Harpe.)

v. 285. Cet air, ce port, cette ame bienfesante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

« M. de Voltaire, dans toutes ses pièces, a toujours rendu la vieillesse respectable. » (*Idem.*)

ACTE QUATRIÈME.

v. 121. Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles.

« Des taches ne couvrent point des clartés ; mais la scène est très pathétique. » (*Idem.*) — Des taches peuvent couvrir des clartés. On voit des taches sur le soleil même, l'auteur de toute clarté.

Sc. vii. « Cette scène est retranchée aux représentations ; et en général la pièce est ici très différente de celle qu'on joue, comme on le verra dans les variantes. » (*Remarque de* La Harpe.) — C'est ce qu'on a vu par les différences entre l'imprimé actuel et le manuscrit de la Comédie française.

ACTE CINQUIÈME.

v. 24. L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue.

Cas, pour *cassé :* vieux mot.

v. 93. C'est qu'Euphémon *daignât* auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

C'est un solécisme : il faudrait *daigne*, et non pas *daignât*.

FIN DES NOTES DE L'ENFANT PRODIGUE.

LA PRUDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Cette pièce est bien moins une traduction qu'une esquisse légère de la fameuse comédie de Wicherley *, intitulée *Plain dealer,* l'Homme au franc procédé. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que *le Misanthrope* en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidents; la satire y est beaucoup plus forte et plus insultante; les mœurs y sont d'une telle hardiesse, qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu, attenant un corps-de-garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de Charles II était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre et barbare du temps de l'infortuné Charles Ier.

* Voyez ce que M. de Voltaire dit de Wicherley et de ses ouvrages dans les *Lettres philosophiques*, lettre XIX.

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuse, de put..., de bord.., de rufien, de maq....., de vér..., et tous leurs accompagnements, sont prodigués dans une comédie où toute une cour très spirituelle allait en foule?

Croira-t-on que la connaissance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'esprit les plus fins, se trouvent dans le même ouvrage?

Rien n'est cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'esprit. Mais c'est une sorte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger.

Nos bienséances, qui sont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ses parties; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très légère idée de la hardiesse anglaise; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, est encore si forte, qu'on n'oserait pas la représenter sur la scène de Paris.

Nous sommes entre deux théâtres bien différents l'un de l'autre: l'espagnol et l'anglais. Dans le premier on représente Jésus-Christ, des possédés, et des diables; dans le second, des cabarets, et quelque chose de pis.

PROLOGUE*.

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

MADAME DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment;
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

* *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet, pour madame la duchesse du Maine. M. de Voltaire y joua, et fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

MADAME DU TOUR.

Elle se taira donc, monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

MADAME DU TOUR.

Oh! parce
Que l'on hait les mauvais plaisants.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusements?

MADAME DU TOUR.

Tout autre chose.

VOLTAIRE.

Eh quoi! des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies?

MADAME DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur, doit régner sur la scène.
Des sauvages Anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénéque et Montaigne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains, et s'ennuie?

MADAME DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce:
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

MADAME DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflure;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet et ne se montre pas.
Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire;
Qu'on ait un style aisé, gai, vif, et gracieux:
Je veux enfin que vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop: je m'en tirerais mal;
Allez vous adresser à madame de Staal [1]:
Vous trouverez là votre affaire.

MADAME DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie!

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie,
Indigne du séjour aux Graces destiné.

MADAME DU TOUR.

Eh qui l'a donc voulu?

* On connaît madame de Staal par ses Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buste*. Elle a fait quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton.

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèse...
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à-la-fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé;
Et jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grace nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts, ils sont faits pour ses yeux.
Mais non les farces insipides :
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

MADAME DU TOUR.

Quoi! que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point?.. on vous jouera, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour régle... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais...

MADAME DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot...

MADAME DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté :
Et ce plaisir, en vérité,
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh! mais... vous m'avez dit...

MADAME DU TOUR.

J'aurai mon dit et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

MADAME DU TOUR.

Vous voilà bien malade : il faut servir les grands.
On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talents.

VOLTAIRE.

Allons, soumettons-nous : la résistance est vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaisirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, messieurs, qu'une centaine :
Vous me garderez le secret.

FIN DU PROLOGUE.

AUTRE PROLOGUE

RÉCITÉ PAR M. DE VOLTAIRE SUR LE THÉATRE DE SCEAUX,

DEVANT MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

AVANT LA REPRÉSENTATION DE LA COMÉDIE DE LA PRUDE,

LE 15 DÉCEMBRE 1747

O vous, en tous les temps par Minerve inspirée!
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siécle glorieux,
Ce siécle des talents accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus;
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accents des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits;
Et lorsque vos enfants combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets :
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets.
Nous possédons bien peu; c'est ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillants attraits

Valent mieux à mon sens que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une prude friponne,
Qu'elles n'imiteront jamais!
On peut bien, sans effronterie,
Aux yeux de la raison jouer la pruderie:
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu:
Quand on fait devant vous la satire d'un vice,
C'est un nouvel hommage, un nouveau sacrifice,
Que l'on présente à la vertu.

FIN DU SECOND PROLOGUE.

PERSONNAGES.

MADAME DORFISE, veuve.
MADAME BURLET, sa cousine.
COLETTE, suivante de Dorfise.
BLANFORD, capitaine de vaisseau.
DARMIN, son ami.
BARTOLIN, caissier.
LE CHEVALIER MONDOR.
ADINE, nièce de Darmin, déguisée en jeune Turc.

La scène est à Marseille.

LA PRUDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DARMIN, ADINE.

ADINE, habillée en Turc *.

Ah! mon cher oncle! ah! quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons: je te plains; mais, ma nièce,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens, et de support,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? Ne fus-tu pas réduite

* Dans la pièce anglaise cette jeune personne s'appelle Fidelia; elle s'est déguisée en garçon, et a servi de page à Manly, capitaine de vaisseau.

A te cacher, te masquer, partir vite?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma niéce, calme-toi:
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma niéce, honnêtement
Te dépétrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe et l'habit et la mine
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi ni loi.
Mais, par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des bachas, et près de tes parents,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice en te connaissant mieux.

Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il est constant.

DARMIN.

Bon! qui l'est en amours?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante;
Son cœur est faux, ses propos médisants.
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps est long, ce temps me désespère.
Dorfise trompe! et Dorfise a su plaire!

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour où deux vaisseaux d'Alger*
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes sens se troublèrent!
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous;
Et courageuse, en devenant si tendre,
Je souhaitais être homme, et le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva,

* Dans l'anglais ce n'est pas contre des vaisseaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

Quand sur les eaux notre vaisseau brûla?
Ciel! que j'aimai ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image!

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire:
Mais son humeur et son austérité
Ont-ils pu plaire à ta simplicité?

ADINE.

Mon caractère est sérieux, et j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raison.

DARMIN.

Il est souvent trop confiant, trop bon;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

ADINE.

De ses défauts le plus grand c'est Dorfise.

DARMIN.

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux, de les désabuser,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire?
Hélas! du jour que par un sort heureux
Dessus son bord il nous reçut tous deux,

J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte :
En arrivant je sens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfise adorée,
Dans mon malheur je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaisse en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce soir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorsque si vite on se met en couvent,
Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige;
Car dans l'instant où ce Duguay * nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,
Je vis sauter ses biens et ma fortune;
A tous les deux la misère est commune.
Et cependant à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

* Allusion au célèbre Duguay-Trouin, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

ADINE.

Quoi! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour sans héritage,
Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous pensez donc que, dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent, hélas! c'est ainsi qu'on en use.
Mais d'autres soins je suis embarrassé;
L'argent me manque, et c'est le plus pressé.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embrassade, et fades compliments,
Propos joyeux, vains baisers, faux serments,

J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais aussitôt qu'on a su ma misère,
D'auprès de moi la foule a disparu:
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis;
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde:
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, et ferme, quoique doux,
De vos destins bravant l'indigne outrage,

Vous en aimant, s'il se peut, davantage :
Tendre en ses vœux, et constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes,
Suis-je en état d'entendre vos sornettes ?
Pour plaisanter prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchants,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Qui chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu ;
Dorfise au moins sait aimer la vertu.

ADINE.

Ainsi, monsieur, c'est de cette Dorfise
Que pour toujours je vois votre ame éprise ?

BLANFORD.

Assurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En sa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Gréce,
S'il m'en souvient, vous destinait ma niéce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très mal destiné ;

J'ai mieux choisi ; je suis déterminé
Pour la vertu qui, du monde exilée,
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite est rare, il me surprend ;
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorfise, avec sa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,
Depuis un an cessa de vous écrire.

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer?
Avant ce temps j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle...
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé...
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;
Point d'esprit faux : la nature elle-même,
Le cœur y parle ; et voilà comme on aime.

DARMIN, à Adine.

Vous pâlissez.

BLANFORD, avec empressement, à Adine.

Qu'avez-vous?

ADINE.

Moi, monsieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD, à Darmin.

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre ;
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse ;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise et son destin

A la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, d'un ton ironique.

Ah! vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, et leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je sors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands; leurs traits s'appesantissent;
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

(Elle sort.)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, et la moindre fortune
Qui me viendra sera pour lui commune.
Dès que Dorfise avec sa bonne foi

M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougissait aux propos indécents
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

DARMIN.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
Mais allons donc chez Dorfise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caissier ?

BLANFORD.

Et le caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc que madame Dorfise
Vous est toujours très humblement soumise ?

BLANFORD.

Eh pourquoi non ? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu, comme vous, la folie
De courtiser une franche étourdie

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé,
Et c'est à quoi tout homme est exposé;
Et j'avouerai qu'en son humeur badine
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi? rien : je me tairai.
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent,
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui, notre ami?

DARMIN.

Sa tête est fort légère;
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent
On peut sans honte emprunter son argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, LE CHEVALIER MONDOR.

LE CHEVALIER MONDOR.

Bonjour, très cher, vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bonjour. Dis-moi, quel est ce bel enfant
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il Grec, Turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vite en poste à Versailles
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; et mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

LE CHEVALIER MONDOR.

Va, dans son temps ces nobles sentiments
A l'hôpital ménent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près ; et notre gloire
N'a pas le sou.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier, il te faut avouer...

LE CHEVALIER MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier...

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte...

LE CHEVALIER MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte...

DARMIN.

De tout le bien...

LE CHEVALIER MONDOR.

D'une honnête beauté...

DARMIN.

Que sur la mer...

LE CHEVALIER MONDOR.

A qui sans vanité...

DARMIN.

Il rapportait...

LE CHEVALIER MONDOR.

Après bien du mystère...

DARMIN.

Dans son vaisseau.

LE CHEVALIER MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'est un malheur.

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est un plaisir bien vif
De subjuguer ce scrupule excessif,
Cette pudeur et si fière et si pure,
Ce précepteur qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour sa gaieté, son air brusque et follet;
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en suis ravi.

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai présenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame est éprise,
Cette beauté si fière?...

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est Dorfise.

BLANFORD, en riant.

Dŏrfise... Ah!... bon. Sais-tu bien devant qui

Tu parles là ?

LE CHEVALIER MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance ;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

LE CHEVALIER MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très cher ; apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

LE CHEVALIER MONDOR, en riant.

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(à Darmin.)

Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.

(Il veut lui donner un portefeuille.)

BLANFORD, l'arrêtant.

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non, vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enléverait ma femme;
Qui, dès ce soir, avec vingt fainéants,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais du meilleur de mon cœur
Dans le moment chez la belle Dorfise
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(Il veut s'en aller.)

BLANFORD, l'arrêtant.

Que dis-tu là?... mon cher Darmin! comment?
Elle est ici, Dorfise?

LE CHEVALIER MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel!

LE CHEVALIER MONDOR.

Eh bien! quelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, à part.

Pour me revoir! ô ciel! je te rends grace;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

LE CHEVALIER MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. (Il va à la porte.)

Heurtons.

LE CHEVALIER MONDOR.

Frappons.

COLETTE, en dedans de la maison.

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

LE CHEVALIER MONDOR.

Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, LE CHEVALIER MONDOR.

COLETTE, sortant de la maison.

Blanford! Darmin! quelle surprise extrême!

Monsieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bienvenu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh! mais de grace, où donc est-elle allée?
Où la trouver?

COLETTE, fesant une révérence de prude.

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble et digne ennui,
Et hautement, par de sages cabales,

De leur prochain réprimer les scandales;
Et Dorfise est en tête du parti.

BLANFORD, à Darmin.

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne sait;
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!
C'est là le comble. Eh! puis-je en sa demeure
Pour lui parler avoir aussi mon heure?

LE CHEVALIER MONDOR.

Va, c'est à moi qu'il le faut demander;
Sans risquer rien, je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la; c'est ce qu'il vous faut faire,
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble.
Et la cousine avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps,

Et d'une table et propre et bien servie
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu :
Toujours chez elle et grand'chère et beau feu,
De longs soupers et des chansons nouvelles,
Et des bons mots encor plus plaisants qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert * invente à Paris pour les belles :
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissants,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

Par-tout, monsieur; car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, et musique, et soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, et sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.

* Fameux marchand de curiosités.

Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur;
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Eh par qui donc?

LE CHEVALIER MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

LE CHEVALIER MONDOR.

J'ai mis à profit ton absence,
Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va, tu verras... Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Çà, pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule et la bonne fortune
Vont bien ensemble, et la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi! vous pensez...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment parfois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon sort, et savoir si l'on m'aime.

(Il sort.)

BLANFORD.

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô destin favorable,
Qui me fais prendre une femme estimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raison augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-temps courir, craindre, espérer :

Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste?
Le monde est fou, ridicule, ou funeste;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami;
Personne au fond à nous ne s'intéresse;
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse:
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir:
Mais une femme, et tendre, et belle, et sage,
De la nature est le plus digne ouvrage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORFISE, MADAME BURLET, LE CHEVALIER MONDOR.

DORFISE.

Adoucissez, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier :
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

LE CHEVALIER MONDOR, en riant.

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez, mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

MADAME BURLET.

Eh bien! je suis de son côté;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaieté les innocents éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas :

Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une et l'autre; et fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine:
Comment souffrir leur troupe libertine;
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit;
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même;
Et ce robin parlant toujours de lui;
Et ce pédant portant par-tout l'ennui;
Et mon cousin, qui...?

LE CHEVALIER MONDOR.

C'en est trop, madame;
Chacun son tour; et si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par...

DORFISE.

Ah! n'en faites rien;
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice:
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,

C'est zèle, honneur, et vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infame!

MADAME BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

MADAME BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine?
Haïssez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

LE CHEVALIER MONDOR.

Tous les plaisirs?

DORFISE.

Épouvantablement.

MADAME BURLET.

Le jeu? le bal?

LE CHEVALIER MONDOR.

La musique? la table?

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

MADAME BURLET.

Mais la parure, et les ajustements?
Vous m'avouerez...

DORFISE.

Ah! quels vains ornements!
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instants perdus à ma toilette!
Je fuis toujours le plaisir de me voir;

Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

MADAME BURLET.

Mais cependant, ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE.

Bien?

LE CHEVALIER MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mais avec goût.

MADAME BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi? juste ciel!

MADAME BURLET.

Parle-moi sans mystère.
Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait.

(En montrant Mondor.)

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah!

MADAME BURLET.

C'est un jeune homme
Fort beau, fort riche.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination.
Un beau jeune homme est mon aversion;
Un beau jeune homme! ah! fi!

LE CHEVALIER MONDOR.

Ma foi, madame,
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, et si jeune, et si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi! Blanford?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, en entrant avec précipitation.

Hélas! je viens pour vous apprendre...

DORFISE, à Colette, à l'oreille.

Écoute.

MADAME BURLET.

Comment?

DORFISE, au chevalier Mondor.

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé;
Je l'ai cru mort.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il vit; et le corsaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, en se retournant vers Colette.

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

LE CHEVALIER MONDOR.

De tout mon cœur.

MADAME BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidèle?
Viendra-t-il point?

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille;
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné...

DORFISE.

Eh! oui vraiment. Je pense tout-à-l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure;
De grands yeux noirs?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchants?
Un teint de rose?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui.

DORFISE, en s'animant un peu plus.

Des cheveux, des dents?...
L'air noble, fin?

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené...
Quoiqu'il soit jeune.

MADAME BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, La Fleur, trouvez-le; et lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés

(Elle donne une bourse à La Fleur, qui est derrière elle);

Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu :
J'aime sur-tout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante et sociable.

DORFISE.

Eh bien! Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

LE CHEVALIER MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux...

LE CHEVALIER MONDOR, interrompant brusquement.

Caustique.

DORFISE.

Il est...

LE CHEVALIER MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler ; il est...

LE CHEVALIER MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

MADAME BURLET.

On dit qu'il a très bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui ; mais qu'il est incommode sur terre* !

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est encore...

DORFISE.

Oui.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs !

DORFISE.

Oui.

MADAME BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses

* Il y a dans l'anglais : « Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle. — Oui ; il ressemble à un Sarrasin peint sur l'enseigne d'un cabaret ; il a du courage comme le bourreau ; il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté : ce qui ne ressemble pas plus au courage que de la médisance continuelle ne ressemble à de l'esprit. »

De quelque espoir ont flatté ses tendresses?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui :
Le monde et lui me rendent si craintive!

SCÈNE II.

DORFISE, MADAME BURLET, LE CHEVALIER MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!

MADAME BURLET.

Darmin est avec lui!

COLETTE.

Madame, oui.

MADAME BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

LE CHEVALIER MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME BURLET, BLANFORD, DARMIN, LE CHEVALIER MONDOR, ADINE.

DARMIN, à madame Burlet.

Madame, enfin souffrez qu'à vos genoux...

MADAME BURLET, courant au-devant de Darmin.

Mon cher Darmin, venez; j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là bas.

(à Blanford.)

Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(au jeune Adine.)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

(Madame Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour,
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste et scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin ;
En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très bien dit ; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être ;
Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage et doux,
Dont le commerce en votre ame affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté qui n'a rien de frivole

Est pour votre âge une excellente école ;
L'esprit s'y forme, on y règle son cœur ;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Eh pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en soit un peu sévère,
Le fond m'en charme, et vous m'avez su plaire ;
Mais pour Dorfise...

BLANFORD, en allant à la porte de Dorfise.

Ah ! c'est trop se flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais, croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorfise, et fuyez sa cousine.

(Il veut entrer.)

COLETTE, sortant de la maison, et refermant la porte.

(Il heurte.)

On n'entre point, monsieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refusé?

COLETTE.

Dans son appartement
Pour quelque temps madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vite.

(Il entre.)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! suivons, et voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE.

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtresse est à bout.
Ah! ma maîtresse! avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage;
De vous donner au caissier Bartolin!
Eh! que dira notre public malin?
O que la femme est d'une étrange espèce!

Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse !
Madame est folle avec son air malin ;
Elle se trompe, et trompe son prochain,
Passe son temps, après mille méprises,
A réparer avec art ses sottises.
Le goût l'emporte ; et puis on voudrait bien
Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour et maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il son injure ?
Dans la maison voici donc trois maris ;
Deux sont promis, et l'autre est, je crois, pris :
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

Madame, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crains rien ; on sait l'art d'éblouir,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force, et servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin son ancien confident,

Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable !
Qui ? vous, madame, avoir un Bartolin !

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée !
Le cœur se gagne ; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parcequ'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible sur-tout ; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il est des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier :
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère :
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
Je le ménage ; il est mon complaisant,
Mon émissaire ; et c'est lui qui répand,

Par son babil et sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain !

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je... je me résignai,
Je devins folle ; en un mot, je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discréte
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans, gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette et sa femme?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort;
Il ne l'est point : lui seul est dans son tort.

DORFISE, reprenant l'air de prude.

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux; hélas ! qu'il les reprenne :
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,

Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER MONDOR, ADINE, DORFISE.

LE CHEVALIER MONDOR.

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me méprise, et s'en fait tant accroire?

ADINE, arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait brusquement.

Écoutons bien.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il faut me rendre heureux,
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous; avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,

Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, d'un air modeste et sévère, après avoir regardé Adine.

Vous vous moquez! j'ai pour monsieur Blanford
Un vrai respect, et je l'estime fort.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne;
Est-il pas vrai?

ADINE, à part.

Que ceci me consterne!
Elle est constante; elle a de la vertu:
Tout me confond; elle aime: ah! qui l'eût cru?

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE, à part.

Quoi! Dorfise est fidèle;
Et pour combler mon malheur, elle est belle!

DORFISE, au chevalier, après avoir regardé Adine.

Il dit que je suis belle.

LE CHEVALIER MONDOR.

Il n'a pas tort;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE.

(au chevalier.) (à Adine.)

Vous vous moquez. Restez, restez ici.

(au chevalier.)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi?

(à Adine.)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu;
Dès ce moment son naturel m'a plu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Eh! laissez là son naturel, madame.
De ce Blanford vous haïssez la flamme;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE, fièrement.

(à Adine.)

Je n'ai rien dit. Çà, quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne, et le vice est charmant;
L'occasion s'offre si fréquemment!
Un seul coup d'œil perd de si belles ames!
Défiez-vous de vous-même, et des femmes;
Prenez bien garde au souffle empoisonneur
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

LE CHEVALIER MONDOR.

Que sa fleur soit ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie,
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu, point de courroux;
Son innocence a des charmes si doux!

LE CHEVALIER MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE, s'approchant d'Adine.

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, et comment on vous nomme.

ADINE.

J'ai nom Adine; en Gréce je suis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

LE CHEVALIER MONDOR.

Quelle humeur curieuse!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encore à cet enfant!
Vous m'oubliez pour lui!

DORFISE, doucement.

Paix, imprudent.

SCÈNE VIII.

DORFISE, LE CHEVALIER MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de temps.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle, et fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche
Contre les ris, les jeux, et les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales sombres
Se lamenter, sans gosier et sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivants.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre :
Cher chevalier, je ne puis le permettre.

N'allez point là.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mais j'y cours à l'instant
Vous annoncer.

(Il sort.)

DORFISE.

Ah! quel extravagant!

(au jeune Adine.)

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret et sage.
Mes compliments à Blanford... L'œil touchant!

ADINE, se retournant.

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que, par la suite,
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore; mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE, revenant, conduisant de l'œil Adine, qui la regarde.

J'aime, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déja pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien, le péril est trop proche:
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche,
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, en soupirant.

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidèle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous servira.

Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance :
Mais Bartolin est un brutal jaloux;
Et c'est bien pis, madame, il est époux.
Le cas est triste; il a peu de semblables.
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux,
C'est mon devoir; il faut en conscience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui surviendrait,
Si mon état trop tôt se découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conseil d'eux.

DORFISE.

Ah! oui; prenons vite.

COLETTE.

Eh bien! de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit... la... tu m'y fais songer.

COLETTE.

Lui, des conseils? lui, madame, à son âge?
Sans barbe encore?

DORFISE.

Il me paraît fort sage,
Et, s'il est tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires,
Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE, tendrement et d'un air embarrassé.

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez si fort la médisance!

DORFISE, d'un air fier.

Je ne crains rien: je sais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien! cédons à ce monde méchant;
Sacrifions un dîner innocent;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:

Je ne veux point le revoir... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part...

COLETTE.

Pourquoi non?
C'est très bien dit; une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amants, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne:
Mais par hasard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes! moi! je n'ai dans cette affaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai signé; mais je ne suis point enfin
Absolument madame Bartolin.
On a des droits, et c'est tout: et peut-être
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très prudent:
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en est assez; tout ira bien, s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même:
Heureusement je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table

Avec décence un jeune homme estimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conseil?

COLETTE.

Un bon conseil! ah! rien n'est plus louable:
Accomplissons cette œuvre charitable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui ? Que je suis inquiéte !
On frappe, il vient. Colette, holà ! Colette ;
C'est lui, c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi qui court, saute, sémille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut ! chut ! j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'est mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, monsieur; bonjour, monsieur... Je tremble.
Asseyez-vous...

ADINE.

Je suis tout interdit...
Pardonnez-moi, madame; on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, tendrement.

Eh bien! c'est moi qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.

(Elle le fait asseoir.)

ADINE.

Ah! qui pourrait en tenir lieu, madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Eh! quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zéle;
Votre amitié paraît vive et fidéle:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse :
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?

(Elle approche son fauteuil.)

ADINE.

J'étais en Grèce, et le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième

A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais dites-moi pourquoi ce front charmant,
Et si français, est coiffé d'un turban.
Seriez-vous Turc?

ADINE.

La Gréce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? la Gréce est en Turquie?
Que votre accent, que ce ton grec est doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable et vive
D'un vrai Français, et sa grace naïve!
Que la nature, entre nous, se méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, monsieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y suis, et c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'est le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde;
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh! oui, madame; une femme intrigante
A désolé ma jeunesse imprudente;

Comme son teint, son cœur est plein de fard;
Elle est hardie, et pourtant pleine d'art;
Et j'ai senti d'autant plus ses malices,
Que la vertu sert de masque à ses vices.
Ah! que je souffre, et qu'il me semble dur
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque! une femme infidèle!
Punissons-la, mon fils : çà, quelle est-elle?
De quel pays? quel est son rang, son nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc!
Vous possédez aussi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talents de plaire;
Jeune et discret! Je vais, moi, m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, et sur-tout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide et constant,
Tel qu'il en est très peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en semblerait?

ADINE.

Mais... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance;
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi, mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle et que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE, en s'écriant.

Ah ! le petit malin !
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en : le danger est trop grand ;
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéir à mon ordre un peu vite.
La, revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez monsieur Blanford de même :
Estime-t-on deux hommes à-la-fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; et les aimables lois
De la raison, de la tendresse sage,
Font qu'on succède, et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-temps avec raison.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon;
On suit une ombre, au hasard on s'éprouve;
Toujours on cherche, et rarement on trouve :
L'instinct secret vole après le vrai bien...

(vivement et tendrement.)

Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée est la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends... Ah! pourquoi
Venir sitôt m'interrompre?... Eh! c'est toi!

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, avec empressement.

Très importune, et très triste de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir, c'est monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps est encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel!

COLETTE.

Point, madame: tant pis;
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui;
Que tout le monde est exclus comme lui;
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,

Madame, au fond de son appartement,
Loin du grand monde, est vertueusement.
Le Bartolin, que le dépit transporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel est donc ce mystère?

DORFISE.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE, à Colette.

Écoute, toi, demeure.
Quel temps il prend! revenir à cette heure!
(à Adine.)
Dans ce réduit cachez-vous tout le soir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'est lui, sans doute.

ADINE, allant dans le cabinet.

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taisez-vous.
On vient: hélas! c'est le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, allant au-devant de Bartolin.

Mon cher monsieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier disait tout au contraire...

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux ; je suis sincère ;
Il faut me croire : il m'aime à la fureur ;
Il est au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit et m'assomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit ; mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, d'un ton caressant.

Que faites-vous ? arrêtez-vous : holà !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE, après avoir rêvé.

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papiers en état...
J'ai fait venir notre vieil avocat...
Nous consultions; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un...

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon sirop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends
Qui marche encore et tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien! faut-il lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

DORFISE.

O ciel ! fais donc si bien
Qu'il cherche tout, sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie ! il dit : Tue !
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN, revenant, et tenant Adine par le bras.

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très bien :
Venez, venez, notre vieux praticien ;
D'ici sans bruit il vous faut disparaître ;
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, et vite.

DORFISE.

Écoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, son mari !

BARTOLIN, à Adine.

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! monsieur, je tombe à vos genoux ;
Je ne saurais mériter ce courroux :
Vous me plaindrez si je me fais connaître ;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu seras puni.
Viens-çà ! viens-çà !

ADINE.

Ciel ! au secours ! à l'aide !
De grace ! hélas !

DORFISE.

La rage le possède.
A mon secours, tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN, emmenant Adine.

Allons, sors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, en criant.

Ah ! l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t'en chercher, Colette, un commissaire ;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en sais rien.

SCÈNE VI.

MADAME BURLET, DORFISE, COLETTE.

MADAME BURLET.

Eh bien ! qu'est-ce, cousine ?

DORFISE.

Ah ! ma cousine !

MADAME BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE.

Cousine, hélas ! apprenez mon affaire ;

Mais gardez-moi le secret pour jamais.

MADAME BURLET, toujours gaiement et avec vivacité.

Je n'ai pas l'air de garder des secrets ;
Je suis pourtant discrète comme une autre.
Cousine, eh bien ! quelle affaire est la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire est terrible ; c'est d'abord
Que je suis...

MADAME BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

MADAME BURLET.

A Blanford ?
Eh bien ! tant mieux ; c'est bien fait ; et j'approuve
Cet hymen-là, si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

DORFISE.

Hélas !
Ce Bartolin, qui jure tant là bas,
Qui de ses cris scandalise le monde,
C'est le futur.

MADAME BURLET.

Eh bien ! tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il est fait, le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait ?

DORFISE, d'un ton modeste.

Pas encore ;
C'est un secret que tout le monde ignore.

Notre contrat est dressé dès long-temps.

MADAME BURLET.

Fais-moi casser ce contrat.

DORFISE.

Les méchants
Vont tous parler. Je suis... je suis outrée :
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

MADAME BURLET.

En tout honneur! la, la; ta prud'homie
S'est donc enfin quelque peu démentie ?

DORFISE.

Oh! point du tout! c'est un petit faux pas,
Une faiblesse, et c'est la seule, hélas!

MADAME BURLET.

Bon! une faute est quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu seras moins sévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes,
Et délivrez de ces périls pressants
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.

(en élevant la voix et en pleurant.)

Ah! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, MADAME BURLET.

MADAME BURLET, à Bartolin.

Quel vacarme !
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avouerai, je suis honteux, mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée* ?

DORFISE, à part.

En voici bien d'une autre.

MADAME BURLET.

Tout de bon !
Madame a pris fille pour un garçon ?

* Dans la pièce anglaise le mari prend les tétons de cette fille déguisée en garçon : « Bon, dit-il; c'était moi qui allais être cocu, et « c'est ma femme qui va l'être. »

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor tout en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, à part.

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille, et se soit évadé?
Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!

(à Bartolin.)

Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable!
Eh bien! méchant, réponds, oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, et je te la souhaite.
J'éclaterai: je me perds, je le sai;
Mais mon contrat sera, ma foi, cassé.

BARTOLIN.

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

(à Dorfise.)

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(à madame Burlet.)

Accordons-nous... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé.

J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE, à madame Burlet.

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

MADAME BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, MADAME BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!
(à Bartolin.)
Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais...

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice!
Obéissez, faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, MADAME BURLET.

MADAME BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à son âge!
Ah! les maris seront toujours bernés,
Jaloux et sots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi! vous pensez qu'un jeune homme en effet
Se soit caché là dans ce cabinet?

MADAME BURLET.

Assurément je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

MADAME BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, et n'a pas l'œil bien sûr:

N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon...

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais : moi, je vous aurais dit!...
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit!
Ah! ma cousine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue se hasarde
A débiter des discours médisants,
Calomnieux, inventés, outrageants,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

MADAME BURLET.

Il est bon là! moi, je te calomnie!

DORFISE.

Assurément; et je vous jure ici...

MADAME BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

MADAME BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi passer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien;
Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.

J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et, sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur ; ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur, mon esprit, sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire ;
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance ;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
En un seul jour deux époux, un amant !
Ah ! que de trouble ! et que d'inquiétude !
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que, sans craindre et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut *.

* Ce vers termine le chant x de *la Pucelle*.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute, on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il est si doux, si sage, si discret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait;
On pourrait prendre avec lui des mesures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien! il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le soir.
Chère Colette, ah! s'il se pouvait faire
Qu'un bon succès couronnât ce mystère!
Si je pouvais conserver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure!

COLETTE.

Un d'eux suffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il est toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider: le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

SCÈNE II.

DORFISE, LE CHEVALIER MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

Venez, venez; j'ai deux mots à vous dire.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je suis soumis, madame, à votre empire,
Votre captif, et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes desirs revêche,
Me voilà prêt; parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Est-il bien vrai que j'ai su vous charmer?
Et m'aimez-vous, la, comme il faut aimer?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oui; mais cessez d'être si respectable.
La beauté plaît; mais je la veux traitable.

Trop de vertu sert à faire enrager;
Et mon plaisir c'est de vous corriger.

DORFISE.

Que pensez-vous de notre jeune Adine?

LE CHEVALIER MONDOR.

Moi! rien : je suis rassuré par sa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfants.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amants lorgnée et fatiguée,
Vous seul enfin vous m'avez subjuguée.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux par de saints nœuds
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

LE CHEVALIER MONDOR.

Heureux! Allons, c'est assez; la sagesse
Ne me va pas, mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

LE CHEVALIER MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très cher, faire en sorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;

Que ce Blanford, si fier et si chagrin,
Et ma cousine, et son fat de Darmin,
Et leurs parents, et leur folle séquelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire sera
Dans mon alcôve, et notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

LE CHEVALIER MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai!
Qu'il sera sot! que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre,
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ah! si Blanford savait ce grand secret!

DORFISE.

Mon Dieu! sortez, on pourrait nous surprendre.

LE CHEVALIER MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos desseins je ne puis rien comprendre;
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout; il va tout publier.
C'en est assez; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins je suis en sûreté;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez.
Ces piéges-là sont-ils bien ajustés?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice;

La tête tourne, on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir;
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse, et sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point c'est que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre cousine;
C'est que Blanford soit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour une autre est venu;
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

O qu'il est bon à tromper! car il pense
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.
J'ai confirmé que c'est notre rieuse
Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE.

Ah! c'est mentir tant soit peu, j'en convien :
C'est un grand mal; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O mœurs! ô temps! corruption maudite!
Elle s'est fait rendre déja visite
Par cet enfant simple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire son amant :
Elle employait l'art des subtiles trames
De ces filets où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Écoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
Osé pousser cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penser du prochain;
Mais on était, me semble, en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine, on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice sur-tout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire croire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui? vous!

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé; le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense : on m'en donne bien d'autres!
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres!
On dit encor que je dois me lier

En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chère Dorfise !
Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non ; croyez-moi, je m'y connais un peu,
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison ;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime ;
Mais il est fait pour être un peu moqué :
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, MADAME BURLET.

MADAME BURLET.

Quoi ! toujours noir, sombre, pétri de bile,

Moralisant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi, je viens d'acheter vingt breloques;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier;
Il nous attend, il doit nous fétoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique
Pour dérider ton front mélancolique;
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.

(à Dorfise.)

Tu danseras, madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

MADAME BURLET.

Bon! laisse là ton tantôt : tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE, à Blanford.

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh! demeurez, madame!

DORFISE.

Non : voyez-vous, tout cela perce l'ame.
L'honneur...

MADAME BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,

Et sois honnête.

(Dorfise sort.)

DARMIN, à madame Burlet.

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déja quelque chose.

MADAME BURLET.

O comme il faut que tout le monde cause !
Darmin et moi nous n'en avons dit rien ;
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN.

Non ; ce serait vous navrer de douleur.

MADAME BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

MADAME BURLET.

Comment ? pourquoi ? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tiens, je suis vive, et franche, et familière,
Mais je suis bonne, et jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,

Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports, et les vrais tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire;
C'est vous.

MADAME BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui, sans respecter rien,
Avez séduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable et honteuse sottise.

MADAME BURLET.

Le trait est bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'est donc moi qui tantôt...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

MADAME BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

MADAME BURLET.

C'est donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Assurément.

MADAME BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes le fait est net.

MADAME BURLET.

Fort bien! voilà de très belles pensées;
Je les admire; elles sont fort sensées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triste cervelle
De don Quichotte a suivi le modèle;
Très honnête homme, instruit, brave, savant,
Mais, dans un point, toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage;
On y perdrait; ce serait grand dommage:
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non; demeurez, morbleu!

J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ses filets retirer votre foi,
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste, et mon cœur vous confesse
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, et de son propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une insensée, et fausse, et scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron;
Que vous gobez comme un sot l'hameçon;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura, par son caquet,
Très bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire!

Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sais quelle niéce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit; mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance
N'est pas, sans doute, un cas bien affligeant,
Mais c'est un mal de perdre son argent;
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait: j'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi, je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais, les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
O que Dorfise est bien d'une autre espèce!
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant, et trop embarrassé;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or çà, jeune homme, avec sincérité,
De point en point dites la vérité:
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure;
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abusez point de ce penchant secret:
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grace,
Ce qui s'est fait, et tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorfise...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon;
C'est sa cousine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien! voyons.

ADINE.

Dorfise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secréte.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh! non, monsieur, je vous dis que Dorfise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ses bontés
Était tout neuf à mes sens agités.
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.
Je ne sentais qu'une juste colère;
Je m'indignais, monsieur, avec raison,
Et de sa flamme et de sa trahison;

Et je disais que, si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidèle.

BLANFORD.

Ah! le pendard! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré!
Eh bien! après?

ADINE.

Eh bien! son éloquence
Déja prenait un peu de véhémence.
Soudain, monsieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, et c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels sots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier, sans doute.

ADINE.

Oh! non; c'était un véritable époux,
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'assassiner sa femme;
Il la nommait fausse, perfide, infame.
Il prétendait me tuer aussi, moi,
Sans que je susse, hélas! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh! le poltron!
Et ce mari, voyons quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

O la bonne imposture!
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court: qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, monsieur, ma bonne foi:
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh non: jamais ne serez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi! chez madame?...

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue et m'étonne et m'afflige?
Un rendez-vous? Dorfise, vous, ce soir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidèle et si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame, mal connue,
Pour vous, monsieur, se sent trop prévenue
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité;
Je l'aime en vous, et je lui suis fidèle.

BLANFORD.

Ah! le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf...

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, LE CHEVALIER MONDOR.

LE CHEVALIER MONDOR.

Allons donc; peux-tu faire languir
Nos conviés et l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

LE CHEVALIER MONDOR.

Oh! presque rien;
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah! fort bien!
Nous le savions.

LE CHEVALIER MONDOR.

Quoi! tu sais qu'un notaire...

BLANFORD.

Oui, je le sais; il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil?

(au petit Adine.)

Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison? parle; en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur sans artifice
Est apprenti dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon,
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en est trop; gardez-vous de détruire
Par votre humeur et votre vain courroux
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami,
Croyez sur-tout quiconque vous abuse;
Que votre humeur et m'outrage et m'accuse:
Mais apprenez à respecter un cœur
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

LE CHEVALIER MONDOR.

En tiens-tu, la? le dépit te suffoque;
Jusqu'aux enfants, chacun de toi se moque.
Deviens plus sage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCÈNE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Demeure encore, Adine :
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste, il n'est que trop sensible.
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaisir malfesant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est aussi pure.
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
Je l'avouerai, qu'un seul déguisement ;
Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous et sur Dorfise ;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais ;
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(Elle sort.)

BLANFORD.

Que veut-il dire? et quel est ce mystère?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire;
Il se déguise... il ne ment point!... Ma foi,
C'est un complot pour se moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, et la cousine,
Et Bartolin, et le petit Adine,
Dorfise enfin, et Colette, et mon cœur,
Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe et de sottise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BLANFORD.

Que devenir? où sera mon asile?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer; un pirate maudit
Livre combat, et mon vaisseau périt :
Je viens sur terre; on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate :
Une cassette est mon unique espoir,
Un Bartolin doit la rendre ce soir;
Ce Bartolin promet, remet, diffère :
Serait-ce encore un troisième corsaire?
J'attends Adine afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout;
Chacun me fuit : voilà le fruit peut-être
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien justement la fortune me joue :
A quoi me sert ma triste probité,

Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi! cet enfant ne vient point!

SCÈNE II.

BLANFORD; MADAME BURLET, passant sur le théâtre.

BLANFORD, l'arrêtant.

Ah! madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot, de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous?

MADAME BURLET.

Souper, me réjouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colère;
Pardonnez.

MADAME BURLET, en riant.

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déja, sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien! qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse!

MADAME BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage!

MADAME BURLET.

Ton destin, oui; ton humeur, davantage!

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez; Darmin n'aurait-il qu'un faux zéle?
Me trompe-t-il? est-il ami fidéle?

MADAME BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

MADAME BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde?
Il est, je pense, un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorfise.

BLANFORD.

Dorfise! mais parlez avec franchise;
Se pourrait-il que Dorfise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour!
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

MADAME BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidéle;

Elle a pleuré... l'amour et la douleur
Sont dans ses yeux; démentent-ils son cœur?
Est-elle fausse? et notre jeune Adine...
Quoi! vous riez?

MADAME BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Rassure-toi. Va, pour cet enfant-là
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très sûr, la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop sensible;
Le chevalier n'en trouble point la paix;
Dorfise m'aime, et je l'aime à jamais.

MADAME BURLET.

A jamais! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais si l'on m'aime,
Adine est donc d'une impudence extrême;
Il calomnie; et le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté?

MADAME BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant; et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quel discours sont-ce là?
Vous vous moquez.

MADAME BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude :
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en : l'un des deux est traître ;
Répondez donc.

MADAME BURLET, en riant.

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats...

MADAME BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

MADAME BURLET.

N'enrage point ; sois moins triste et plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

MADAME BURLET.

Laisse là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
Prends ton argent chez monsieur Bartolin ;
Vis avec nous uniment, sans chagrin ;
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie ;

Connais le monde et sais le tolérer :
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère ;
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux et d'avoir du plaisir.

SCÈNE III.

BLANFORD.

Être heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Eh pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non ; suivons le conseil que me donne
Cette cousine : elle est folle, mais bonne ;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfise m'aime : on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre
Pour m'éblouir et pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce...

(Adine paraît dans le fond du théâtre.)

Le voici donc ce malheureux enfant
Qui cause ici tant de déchaînement!
On le prendrait, je crois, pour une fille;
Sous ces habits que sa mine est gentille!
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté!
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD; ADINE, en habit de fille.

ADINE.

Eh bien! monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir, de ma vie;
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie:
J'ai depuis peu changé de sentiment:
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;

Vous en saurez les funestes effets :
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accents ! d'où viennent tes alarmes ?
Il est outré ; je vois couler ses larmes.
Que prétend-il ? Parlez ; quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre ;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre :
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
Pour vous servir je fesais un effort ;
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE, finement.

Il me paraît très possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi ! tant de fourberie !
Dorfise ! non...

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix ! attendez : j'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence :
Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

SCÈNE V.

(Le théâtre représente une nuit.)

ADINE, BLANFORD, d'un côté ; DORFISE, de l'autre, à tâtons.

DORFISE.

J'entends, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut !

DORFISE.

Chut ! c'est vous ?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zèle

Pour ce que j'aime est à jamais fidèle;
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi si je vous fais attendre;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se proméne à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'est un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à-la-fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; et, dans mon trouble extrême,
Je ne sais rien, sinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïssez Blanford, la, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE, finement.

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais...

ADINE, bas, allant vers lui.

Paix donc.

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé :
Il est cassable ; ah ! qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouser ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux ;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr et bien serré nous joigne,
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent :
Comme je suis non moins neuve en affaire,

L'autre mari s'en fit dépositaire :
Je vais reprendre et les bijoux et l'or ;
Nous en allons aider monsieur Blanford :
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive ;
Partageons vite, et gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Eh ! que dira le monde?

DORFISE.

Ah ! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas :
Je l'ai trop craint ; à présent je le brave ;
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE.

Hélas ! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important
Attends ici ; je revole sur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous? eh bien ! la?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;

Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'ose
Me voler tout, et me rend quelque chose.

ADINE, avec un ton ironique.

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque cassette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine si rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle est laide, après sa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous prospérer,
De ses filets si je puis vous tirer,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices
Votre vertu chérira mes services?

BLANFORD.

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils et son libérateur;
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire

Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

ADINE.

Vous ne pouvez à présent trop entendre
Quel est le prix auquel je dois prétendre ;
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer?

BLANFORD.

Ce que j'entends semble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi ! votre sort ainsi s'est pu voiler ?
Quoi ! j'aurais pu toujours vous méconnaître ?
Et vous seriez ce que vous semblez être ?

ADINE, en riant.

Qui que je sois, de grace, taisez-vous :
J'entends Dorfise ; elle revient à nous.

DORFISE, revenant avec la cassette.

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vite, et détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, à la place d'Adine qui lui donne la cassette.

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse ; allons.

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE; BARTOLIN, l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

BARTOLIN.

Ah! c'en est trop, arrête, arrête, infame!
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE, à Blanford.

Eh! monsieur, je me meurs.

BLANFORD, en se battant d'une main, et remettant la cassette à Adine de l'autre.

Tiens la cassette.

SCENE VIII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, MADAME BURLET, COLETTE; LE CHEVALIER MONDOR, une serviette et une bouteille à la main; des flambeaux.

MADAME BURLET.

Ah! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

LE CHEVALIER MONDOR.

Gare! gare!
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre.

ADINE, à Blanford.

Hélas ! monsieur, seriez-vous point blessé ?

DORFISE, tout étonnée.

Ah !

MADAME BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé ?

BLANFORD, à Bartolin qu'il a désarmé.

Rien : c'est monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable ;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(à Bartolin.)
Va, je te laisse à tes mauvais destins ;
Pour dire plus, je te laisse à madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame ;
Et ce coquin...

BARTOLIN, s'en allant.

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il ?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

LE CHEVALIER MONDOR, à Blanford.

De vous aussi, m'est avis ?

BLANFORD.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

LE CHEVALIER MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

LE CHEVALIER MONDOR.

Eh ! laisse là toute la pruderie,
Et femme, et tout ; viens boire, je te prie ;
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai :
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

MADAME BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorfise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser ;
Mais tout s'apaise, et tout doit s'apaiser.

DARMIN, à Blanford.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD, regardant Adine.

Mais...

DARMIN.

C'est ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'est cet objet
Qu'en vain mon zéle à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidéle,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi! j'outrageais par d'indignes refus
Tant de beautés, de graces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ces hasards, mes bontés, ma constance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune, et votre raison même.
Répondez donc; que doit-elle espérer?
Que voulez-vous en un mot?

BLANFORD, en se jetant à ses genoux.

L'adorer.

LE CHEVALIER MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

FIN DE LA PRUDE.

LA FEMME
QUI A RAISON,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1749

PERSONNAGES.

M. DURU.
MADAME DURU.
LE MARQUIS D'OUTREMONT.
DAMIS, fils de M. Duru.
ÉRISE, fille de M. Duru.
M. GRIPON, correspondant de M. Duru.
MARTHE, suivante de madame Duru.

La scène est chez madame Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

Cette petite comédie est un impromptu de société où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi Stanislas, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les portefeuilles de M. de Voltaire cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la suppression de quelques scènes, et quelques changements dans la disposition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection. (*Édit. de Kehl.*)

LA FEMME
QUI A RAISON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME DURU, LE MARQUIS.

MADAME DURU.

Mais, mon très cher marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux? le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment? avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.
A vos commandements votre fille est docile :
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour :
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaiement, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

MADAME DURU.

D'accord ; mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme ?

MADAME DURU.

Quoi ! pendant son absence ?

LE MARQUIS.

Ah ! les absents ont tort ;
Absent depuis douze ans c'est comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement :
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;
Mais je le tiens pour mort, aussitôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Érise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin ;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez...

MADAME DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître
Que pour monsieur Duru, mon seigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent :
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément ;
Mais je lui dois respect, et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu ! point du tout : vous vous moquez, je pense ;
Qui, vous ? vous, du respect pour un monsieur Duru ?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,

Tenir sans domestique un fort plaisant ménage.
Vous êtes demoiselle ; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Érise au fils d'un usurier,
De ce monsieur Gripon, son très digne compère ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire ;
Il l'avait fort à cœur ; et, par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

MADAME DURU.

Ne plaisantez pas tant ; il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

MADAME DURU.

Hélas ! à vos desirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre ;
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois :
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfants que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui ; voilà des raisons, des mesures commodes :
Envoyer publier des bans aux antipodes
Pour avoir dans trois ans un refus clair et net !
De votre cher mari je ne suis pas le fait :
Du seul nom de marquis sa grosse ame étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent ; il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, madame, un si tendre lien :
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien ;
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

MADAME DURU.

Oh çà ! vous aimez donc ma fille à la folie !

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel ! pour combler mon bonheur
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfants, qui, d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCÈNE II.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

Ah ! venez, belle Érise.
Fléchissez votre mère, et daignez la toucher :

Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

MADAME DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille :
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère :
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

MADAME DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère,
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(à Érise.)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire?

ÉRISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment,
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

MADAME DURU.

Je vois, mes chers enfants, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plus tôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux :
Mais mon mari?

LE MARQUIS.

Toujours son mari! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ÉRISE.

Il est mon père.

SCÈNE III.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! ah! l'on parle donc ici
D'hyménée et d'amour? je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure :
Je l'aime éperdument, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison;
Enfin c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.

Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour;
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, et contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous;
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même;
Mais madame balance, et c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespèrerez-vous par tant de cruautés
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, et je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frère, et j'ai lu dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

MADAME DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmants, et vos goûts sont mon choix :
Je sens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contents, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, et je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, ensemble.

Ah !

MADAME DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais ! vous allez encor dire,
Mais mon mari !

MADAME DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

MADAME DURU.

Oh ! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfants,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père :
Sa fortune déja commençait à se faire ;
Il eut l'art d'amasser et de garder du bien,
En travaillant beaucoup et ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, et sur-tout la dépense :
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;

Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le Palais la robe d'avocat :
Au régiment du Roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Gripon et la fille et le fils,
Par un beau mariage avec nous soient unis :
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

MADAME DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

MADAME DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

MADAME DURU.

Oui ; mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas ! consultez-nous.

MADAME DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche ; et l'on dit qu'à votre âge

On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde :
Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, et quand? dès aujourd'hui.

SCÈNE IV.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

Voilà monsieur Gripon qui veut forcer la porte :
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe ;
Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre?

MADAME DURU.

Hélas!
Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCÈNE V.

MADAME DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

MADAME DURU.

Si tard, monsieur Gripon, quel sujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

MADAME DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, et je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre;
Ils le seront du moins, et sans beaucoup attendre.
Lisez.

(Il lui donne une lettre.)

MADAME DURU.

L'ordre est très net. Que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique, et tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; et même, par avance,

Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre ; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

MADAME DURU.

La proposition, mes enfants, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ÉRISE, ensemble.

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS, à M. Gripon.

De nos communs desirs il faut presser l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui ; je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, et sur-tout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi !...
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,

Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi! sitôt?

MADAME DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier, il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

MADAME DURU.

Oui, d'accord;
On s'en aime bien mieux : mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille, et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

MADAME DURU.

Les aimables enfants!

DAMIS.

O monsieur! je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte?

DAMIS.

Hélas! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(à Érise.)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ÉRISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

O quel original !
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête, et des gens qu'on marie.

(Le marquis lui fait de grandes révérences.)

(à madame Duru.)

Or çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission ;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'aménerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfants, souples, respectueux,
Grands ménagers ; enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

MADAME DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, et sur leurs sentiments,

Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmants.

DAMIS.

J'aime déja leur grace et simple et naturelle...

ÉRISE.

Leur bon sens, dont le père est le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monsieur-là ?

(à madame Duru.)

A demain donc, madame : une noce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, et le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh ! que faites-vous donc vers le soir ?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On se léve avant jour ; ainsi fait votre père :
Imitez-le dans tout, pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent ;
Ne donnez jamais rien, et prêtez rarement.
Demain, de grand matin, je reviendrai, madame.

MADAME DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.

Adieu.

MARTHE, l'arrêtant par le bras.

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfants du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présents.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, et gardez vos enfants.

M. GRIPON, à madame Duru.

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(Il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.)

SCÈNE VI.

MADAME DURU, ÉRISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vite un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame, on vous y force, et tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Érise.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiète,
En revenant demain, trouve la noce faite.

MADAME DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, madame, ou nous sommes perdus.

MADAME DURU.

Le péril est pressant, et je suis bonne mère;

Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin.
D'ordonner le souper, de mander la musique;
S'il est quelque autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison;
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conseils et celui de mon frère.

MADAME DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, ensemble.

Oui, ma mère.

MADAME DURU.

Fort bien.
Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment ! dans ce logis est-on fou, mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison ?
Quoi ! deux tables encore impudemment dressées !
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflants sur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non : mon ame est émue
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie, un transport inouï.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici
Que, livrés par avance au lien qui nous presse,

Après un long souper, la joie et la tendresse,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas, avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
Eh! que feras-tu donc quand on te mariera?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature,
Cette délicatesse, et ces ravissements,
Qui ne sont bien connus que des heureux amants!
Si vous saviez...

M. GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre:
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment? vous aussi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs...

M. GRIPON.

Eh oui, oui; j'ai fait à ma façon
L'amour un jour ou deux à madame Gripon;
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien : enfin vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-da, quand les contrats seront faits et signés.
Allons; avec ta mère il faut que je m'abouche :
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi! ta mère...?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non; elle est très respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Écoute : il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déja son commis arrive en diligence,
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.

C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, et l'hiver sans manchon,
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,
Et sait manquer de tout aussi bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, et ma fille est bien née;
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée:
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que, pour cause, il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon; et j'espère
Morigéner bientôt cette tête légère:
Mais sur-tout plus de bal; je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, et le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien! où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, monsieur, je vais... me coucher... je me flatte
Que ma passion vive autant que délicate
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-temps éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE II.

M. GRIPON.

Les romans l'ont gâté; sa tête est attaquée;
Mais celle de son père est bien plus détraquée;
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela? quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris;
Et... mais voici monsieur qui vient dans son logis

SCÈNE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception après douze ans d'absence !
Comme tout se corrompt, comme tout change en France !

M. GRIPON.

Bonjour, compère.

M. DURU.

O ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point ;
Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidéle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison, je crois, du diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps seul ; c'est signe de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire :
M'en voilà bien payé. Que résoudre ? que faire ?

Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien! vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois; il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées!...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cent deux mille francs dix-huit sous neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(Il montre son portefeuille.)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi; mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve, en arrivant,
Des laquais de six pieds tous ivres de la veille;
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite, en bégayant,
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et, pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah ! le maudit ménage !
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. GRIPON.

Oh ! fort bien ; sur ce point nous serons tous contents :
On aime avec transport déja mes deux enfants.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déja brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh ! tout est résolu,
Et cette après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme ?

M. GRIPON.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent; c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Eh pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... la... si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître :
Est-ce que le sang parle? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfants vont épouser les miens?
Adieu; j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille, et mon fils, pour conclure et signer.

SCÈNE IV.

M. DURU.

Les affaires vont bien : quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait; mais quant à mon ménage
C'est un scandale affreux, et qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.

(On sonne.)

J'entends une sonnette et du bruit; on appelle.

SCÈNE V.

M. DURU; MARTHE, à la porte.

M. DURU.

Oh! quelle est cette jeune et belle demoiselle
Qui va vers cette porte? elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? mais... j'en ai peur, en effet :
Elle est bien faite, au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Écoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vite, aimable et chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes suivante? et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU, à part.

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis...
Écoutez.

MARTHE.

Quoi, monsieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis?

MARTHE.

Non; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître,
Et de monsieur Gripon. Je puis très aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, monsieur, le temps presse,
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher, quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Quelle vie! et quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous, bon homme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre;
Qu'est-ce tenir maison?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraissez neuf, quoique antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse,
Vous tenez donc maison?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle espèce?
Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monsieur?

M. DURU.

(à part.)

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde :
Ce n'est pas sans regret; mais essayons enfin.

(haut.)

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès, avec cette dépense?

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant! dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez

Dans ce que fait madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête et trop douce personne ;
Et vous êtes un sot avec vos questions...

(On sonne.)

J'y vais... Un impudent, un rôdeur de maisons...

(On sonne.)

Tout-à-l'heure... Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles...

(On sonne.)

Eh ! j'y cours... Un vieux fou, que la main que voilà

(On sonne.)

Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCÈNE VI.

M. DURU.

Je ne sais si je dois en croire sa colère :
Tout ici m'est suspect ; et, sur ce grand mystère,
Les femmes ont juré de ne parler jamais :
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes, se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.

Que vois-je? un beau monsieur sortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maison!

SCÈNE VII.

M. DURU; LE MARQUIS, sortant de l'appartement de madame Duru, en lui parlant tout haut.

LE MARQUIS.

Adieu, madame.
Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor! Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.
Volets fermés, au lit, rendez-vous, porte close;
La suivante, à mon nez, complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate
Avec tout mon argent. Ah, traître! ah, scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Eh pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru peut-être
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi! Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non : il est aux antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort madame?

LE MARQUIS.

Apparemment :
Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,

Parlez; j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi! de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bienvenu; prenez sur-tout le soin
D'apporter quelque argent, dont nous avons besoin.
Bonsoir.

M. DURU, à part.

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(au marquis.)

Que l'enfer... Mais, monsieur, qui gouvernez madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami; la voici.

(Il entre chez Érise, et ferme la porte.)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille:
Il sort de chez ma femme, et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je succombe enfin.
Justice! je suis mort.

SCÈNE VIII.

M. DURU; LE MARQUIS, revenant avec ÉRISE.

ÉRISE.

Eh, mon Dieu! quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?

Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit; ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste ciel! et comment son frère l'avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant:
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi! je n'en sais rien; cet homme est si bizarre!

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!... J'en suis quitte encore à bon marché.

C'est là votre mari?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.
A mon père, monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fièvre le serre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condescendre...

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, regardant le marquis.

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfants tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point aussi marié, lui?

LE MARQUIS.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur, dans ses bras, en ce moment-ci, goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur!

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh! très fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,

Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère, et pour cause...

ÉRISE.

Ah! gardez-vous-en bien, monsieur, elle repose.
Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne puis voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec madame
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Écrivez à son père un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu : revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ÉRISE.

Bonjour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Tout à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU.

Mais Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligents.
De tant d'événements j'ai la vue ébahie.
J'arrive, et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! holà ! qu'on m'ouvre.
(Il heurte.)
Ouvrez, vous dis-je ; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, derrière la porte.

Paix ! paix ! l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DURU.

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils,
On répond en ronflant : les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup : ces quatre extravagants,
Si vite mariés, sont au lit trop long-temps.
Hé, ma femme ! ma femme ! oh ! je perds patience :
Ouvrez, morbleu !

SCÈNE II.

M. DURU ; M. GRIPON, tenant le contrat et une écritoire à la main.

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment, signer !

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu :

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu,
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui, je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt, en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,
Votre femme est instruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme : elle dort; et mon fils
Dort avec votre fille; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort; et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas

A présent dans son lit Phlipotte et ses appas ?
Les noces cette nuit n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes :
Elle s'habille en hâte ; et mon fils, son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille ?

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah, fripons ! femme indigne du jour !
Vous payerez bien cher ce détestable tour !
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître !
Approfondissons tout ; je prétends tout connaître :
Fais descendre mon fils : va, compère ; dis-lui
Qu'un ami de son père, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, et ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener : il faut punir mon gendre ;
Il faut un commissaire ; il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh ! cours, sans tant jaser.

M. GRIPON, revenant.

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON, revenant.

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. DURU.

O voyage cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable!
Ma femme, mes enfants, de toi sont infectés:
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités;
Un amas de noirceurs, et sur-tout de dépenses,
Qui me glacent le sang et redoublent mes transes.
Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur:
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et, quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat:
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCÈNE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, à monsieur Gripon.

Quel est cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Êtes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah, le traître!
Êtes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte.

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'ame.
Quelle est-elle ? En un mot, vite répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très précis,
D'établir au plus tôt et sa fille et son fils.

M. DURU.

Eh bien ! traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie :
Il veut un prompt hymen ; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause ;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme...

M. GRIPON.

Ah ! c'est là cet ami du logis :
On s'est moqué de nous, je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons ; faites venir vite le commissaire,
Vingt huissiers.

DAMIS.

Eh ! qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici ! toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point avocat !

SCÈNE V.

MADAME DURU, sortant d'un côté avec MARTHE; LE MARQUIS, sortant de l'autre avec ÉRISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

MADAME DURU, dans le fond.

Mon carrosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage
Qui semblait si surpris de notre mariage.

MADAME DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, en colère, se retournant.

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

MADAME DURU, avançant.

Ah! que vois-je? quels traits! c'est lui-même! et mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
O comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

MADAME DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux!

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, ensemble.

Mon père!

MADAME DURU.

Daignez jeter, monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfants, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon : j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excusez; j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Eh! qui vous aurait cru le mari de madame?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi? c'est ainsi que l'on m'aime?

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

MADAME DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfants?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme : elle était ménagère;
Elle cousait, filait, fesait très maigre chère,
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel
Par la main d'un filou nommé maître d'hôtel,
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille,
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide! voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance?
Des soupers dans la nuit! à midi, petit jour!
Auprès de votre lit, un oisif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage!
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ÉRISE.

Eh, bon Dieu ! quel langage !

MADAME DURU.

Je puis avoir des torts ; vous, quelques préjugés :
Modérez-vous, de grace ; écoutez, et jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune :
D'élever vos enfants je pris sur moi les soins ;
Je me refusai tout pour leur laisser du moins
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en sus placer le fonds ; il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

MADAME DURU.

Votre bien s'accrut ; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils ;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis.
De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'état, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blème,
Manquer du nécessaire auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?

Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance :
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien ; le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance !
Gripon, je souffrirais que, pendant mon absence,
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille !

MADAME DURU.

Monsieur, je vous en écrivis :
Cette union est sage, et doit vous le paraître ;
Vos enfants sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi :
C'est être heureux en sot de souffrir que, chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

MADAME DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez soi.

MADAME DURU.

Vous le serez toujours.

ÉRISE.

Ah ! disposez de moi.

MADAME DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire ;
Serez-vous inflexible ?

MADAME DURU.

Ah, mon époux !

DAMIS, ÉRISE, ensemble.

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Écoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vite, attendrissez-vous :
Tous ces gens-là, monsieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi ; mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici :
La maison va fort bien ; vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien ! qu'en penses-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?
La chose est sans remède ; et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un, sitôt qu'elle voudra.

MADAME DURU.

Eh bien ! vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfants, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.

Mes enfants sont pourvus ; et, puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie :
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

MADAME DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

MADAME DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son portefeuille, et le remet dans sa poche.)

MADAME DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux ;
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut avec constance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

FIN DE LA FEMME QUI A RAISON.

VARIANTE

DE LA FEMME QUI A RAISON.

ACTE TROISIÈME.

V. 150. Dans les éditions précédentes, entre ce vers et le suivant, on lisait ceux-ci, que l'auteur se proposait de supprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait :

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à ses talents habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille;
La paix et les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaiement, et passent la soirée :
La chère est délicate et toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort; et jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grace au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état...

FIN DE LA VARIANTE DE LA FEMME QUI A RAISON.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur les comédies de Voltaire. Page 1

L'Indiscret, comédie en un acte. 18 auguste 1725. 27

A madame la marquise de Prie. 29
Variantes de *l'Indiscret.* 71
Notes de *l'Indiscret.* 73

Les Originaux ou M. Du Cap-Vert, comédie en trois actes, et en prose. 1732. 75

Avertissement. 77
Entrée de diverses nations après la danse. 165

L'Échange ou Quand est-ce qu'on me marie? comédie en trois actes, et en prose. 1734. 167

Avertissement. 169
Variante de *l'Échange.* 223

L'Enfant prodigue, comédie en cinq actes. 10 octobre 1736. 227

Préface de l'Éditeur de l'édition de 1738. 229
Variantes de *l'Enfant prodigue.* 353
Notes de *l'Enfant prodigue.* 357

La Prude, comédie en cinq actes. 1747. 361

Avertissement de l'auteur. 363
Prologue. 365
Autre Prologue récité par M. de Voltaire sur le théâtre de Sceaux, devant madame la duchesse du Maine, avant la

représentation de la comédie de *la Prude*, le 15 décembre 1747. Page 370

LA FEMME QUI A RAISON, comédie en trois actes. 1749. 491

Variante de *la Femme qui a raison*. 549

FIN DE LA TABLE.